This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SA 8188.88.4

Harvard College Library

FROM

Gen. Henry L. Abbott

DEUX ANS A PANAMA

H. CERMOISE

DEUX ANS A PANAMA

NOTES ET RÉCITS d'un Ingénieur au Canal

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION, EDITEURS
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

1886

SA8188.88.4

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
GEN. HENRY L. ABBOTT, U. S. A.
OCT. 18, 1928

DEUX ANS A PANAMA

CHAPITRE Ier

Les adieux. — Saint-Nazaire. — Le *Lafayette* — En route. — Installation. — M. Montcenaux. — Un gros temps. — Le commandant Delaplane. — Le ciel des tropiques. — Le champagne du commandant. — La Guadeloupe. — Fort-de-France. — Corinne. — La Guayra. — Escales. — En vue de Colon. — « Ceci percera cela ! »

Vingt-deux ans, le diplôme d'ingénieur en poche, de l'enthousiasme à revendre, le besoin impérieux, irrésistible de voir autre chose que des amphithéâtres de cours et des tableaux noirs, il n'en fallait pas davantage pour me décider à tenter la fortune dans l'entreprise nouvelle de l'isthme de Panama.

Et d'abord, entrer au service de la Compagnie n'était pas chose facile.

On savait le voyage long, pénible; on savait que là-bas la vie serait probablement rude, que l'on courait le risque de s'y rencontrer nez à nez avec la

fièvre jaune, et qu'un rayon de ce soleil tropical pouvait vous tuer net comme un boulet de canon; mais, bah! on y allait tout de même, et la Compagnie n'avait qu'un embarras, celui de choisir parmi la masse des demandes.

La mienne avait été agréée favorablement, et je reçus communication que je partirais le 6 mars 1881. C'était la troisième expédition : la première avait quitté la France dans le courant de janvier.

1881

Le 5 mars au soir, départ de Paris par la gare Saint-Lazare.

C'est le moment pénible des adieux. Votre famille, vos amis sont tous venus sur le quai d'embarquement vous embrasser encore une fois, vous donner une dernière poignée de main, la même tristesse vous pénètre tous au fond du cœur, mais celui qui s'en va, a, au moins, sur ceux qui restent, l'avantage d'être grisé par le voyage.

Le mouvement de la gare, le sifflet des machines, le roulement bruyant des wagons, les courses affolées des voyageurs, tout ce grouillement vous étourdit, vous enivre.

On monte en wagon; la locomotive siffle! En route! on se penche à la portière.

Au revoir!... Envoyez-moi de vos nouvelles!... Je vous écrirai!...

On agite la main! Déjà trop loin! On ne doit plus la distinguer du quai. On met le mouchoir

au bout, on le fait flotter au vent... Puis, un coude de la voie, et plus rien !..

A huit heures et demie du matin, le train entre en gare de Saint-Nazaire.

C'est tout d'abord une confusion indescriptible pour reconnaître ses bagages parmi l'amoncellement de malles et de caisses vomies par le fourgon. La plupart des voyageurs de ce train partent pour l'Amérique, et chacun s'est équipé : cela se voit.

Enfin, l'ordre s'établit dans ce tohu-bohu ; on porte nos bagages aux docks de la Compagnie Transatlantique ; nous les escortons sous une pluie battante.

Nous devons faire la traversée sur le *Lafayette*, et instinctivement chacun le cherche des yeux dans le bassin.

Mais on ne l'y voit pas, pour une excellente raison : il a pris le large depuis le matin, car à l'heure du départ, l'état de la marée ne lui aurait pas permis de sortir du port. Un remorqueur à aubes, le *Belle-Isle*, appartenant à la Compagnie Transatlantique, transportera les passagers à bord en deux voyages. Le premier s'effectuera à une heure, le second à trois heures.

Il est dix heures, et nous voilà lâchés dans les rues de Saint-Nazaire jusqu'à onze heures et demie, heure à laquelle aura lieu le déjeuner à l'hôtel.

Une heure et demie de barbotage dans ces rues

désertes, lugubres, sous ce ciel bas, d'un gris sale qui laisse suinter une pluie fine comme un brouillard, froide comme de la neige fondue ! On est trempé, on grelotte et l'on se sent l'âme toute triste. L'enthousiasme du premier moment est tombé !

Enfin, on se met à table ! Quelle singulière réunion ! Personne ne se connaît : à peine de petits groupes de deux ou trois. Nous sommes une soixantaine environ, tous passagers du *Lafayette*, et chacun examine ses voisins du coin de l'œil, cherchant à deviner les motifs qui les ont poussés à s'expatrier et à lire sur leur physionomie le caractère de ceux avec qui, pendant un long mois, il va vivre la même vie de prisonniers de la mer.

Les femmes attirent, bien entendu, l'attention d'une façon plus marquée. Elles sont au nombre de cinq ou six : une surtout se distingue par l'expression de souffrance morale peinte sur sa figure. Elle est accompagnée d'un homme de haute taille, à la chevelure luxuriante rejetée en arrière, à la moustache en broussaille, et vêtu d'une jaquette noire aux coutures élimées : son mari sans doute.

Un autre voyageur assis à sa droite lui parle familièrement, présentant avec celui qui paraît être son mari une vague ressemblance, autant toutefois qu'un spectre décharné, long, maigre, osseux, peut ressembler à un vivant en bonne santé. Il porte une

redingote noire correctement boutonnée et a accroché au porte manteau un superbe chapeau haut de forme.

Pendant tout le repas, je ne puis détacher mes regards de cette femme blonde, aux grands yeux si tristes; sa toilette fripée par le voyage et la pluie est trop élégante. On devine aisément qu'elle a connu des jours meilleurs. A elle aussi, son enthousiasme est tombé!.... si jamais elle en a eu.

Le déjeuner terminé, j'estime que je n'ai plus rien à faire dans la ville de Saint-Nazaire, et je profite du premier départ du remorqueur pour me rendre à bord. Beaucoup ont pensé comme moi, et nous sommes une cinquantaine entassés sur le pont mouillé de ce petit bateau qui tangue de façon à nous procurer un avant-goût complet des joies de la traversée.

Tout en cabriolant sur la crête des lames, il accoste l'escalier du *Lafayette*, dont la masse imposante demeure en repos, semblant laisser ces mouvements désordonnés aux avortons de l'espèce du *Belle-Isle*. Cette superbe contenance nous rassure.

Chacun se rend à sa cabine, l'inspecte curieusement comme un fauve qui flaire les barreaux de sa cage. C'est là qu'il va falloir passer tout un mois. On commence à s'occuper de son installation, et la seconde fournée de passagers amenée par le remorqueur nous surprend en pleine besogne.

La femme blonde monte à bord, escortée de ses deux compagnons. Le grand maigre n'a pas quitté son chapeau haut de forme et se promène sur le pont en redingote, sa canne à la main. Quand le cloche sonne le dîner, à 5 h. 1/2, il arrive à table dans la même tenue : son chapeau l'embarrasse fort ; il ne sait où le placer.

Le potage est à peine servi que deux coups de canon nous font ressauter, en même temps qu'une trépidation inconnue agite les flancs du bateau.

Nous sommes en route ! L'hélice bat l'eau et le *Lafayette* vient de saluer la terre de sa minuscule artillerie. Comme à un mot d'ordre, tout le monde se précipite sur le pont pour jeter un dernier coup d'œil à la terre de France. Mais le brouillard s'est épaissi, un brouillard jaune, opaque, qui ne permet pas de voir à plus de quarante mètres. Cela coupe court à toute effusion; les adieux sont vite faits, et l'on rentre en toute hâte terminer le repas.

Au moment de me coucher, une surprise désagréable m'attend : le second lit de ma cabine, qui était resté inoccupé toute la journée, disparaît sous les bagages d'un nouveau venu.

L'homme est généralement classé par les naturalistes comme un animal aimant à vivre en société ; c'est peut-être vrai dans la vie ordinaire, mais en voyage il se plaît à être seul. Quel compagnon le hasard m'a-t-il donné ?

Je me couche. A peine étais-je au lit que la porte de la cabine s'ouvre avec fracas, et je vois apparaître le spectre en redingote et chapeau haut de forme. Plus grand que la porte, il se baisse, les mains en avant, la canne étendue, et entre dans la cabine, comme en plongeant. Il faillit piquer une tête sur ma couchette, placée juste en face de la porte.

— Me voilà bien loti ! pensai-je en tâchant de m'endormir au ronronnement de l'hélice.

Au moment du départ, le *Lafayette* avait inspiré à tous une salutaire confiance par sa belle contenance à côté du petit remorqueur le *Belle-Isle* ; un tel mastodonte devait être inébranlable comme un continent. Quelle erreur ! Et comme, le lendemain, nous apprîmes à nos dépens qu'à la mer aucun bateau n'est exempt du tangage ou du roulis !

Nous nous réveillons en plein golfe de Gascogne, qui nous secoue atrocement ; c'est du reste son habitude de se comporter ainsi : un excellent apprentissage de la mer pour les passagers !

Je ne sais si les nôtres s'y habitueront vite, mais je constate que, pour le moment, la plupart sont dans un piteux état. A côté de moi, vient s'appuyer contre le bordage un jeune homme coiffé d'une casquette de voyage verte et la figure encore plus verte que sa casquette.

L'apprentissage de la mer s'annonce chez lui comme très pénible.

C'est M. Montcenaux, ingénieur, au même titre que moi au service de la Compagnie. Nous lions vite connaissance et, tout en causant, nous jetons, sans nous en douter, les bases d'une franche et solide amitié qui nous a unis pendant nos vicissitudes dans l'isthme, et que la distance n'a pas affaiblie, aujourd'hui que je suis revenu en Europe.

Tandis que nous débitons toutes sortes de choses désagréables sur le compte du golfe, une apparition fantastique se présente devant nous sous la forme d'une sorte de colosse, élégamment vêtu d'un veston mastic et de knickerbockers de même couleur. Le dernier cri de la gomme ! Il émerge du couloir des premières et s'avance ganté de clair, frais, souriant au milieu de la détresse et des gémissements où se tordent tous ses compagnons.

C'est un contraste étrange.

Ce passager à la tenue si élégante, au cœur si solide, est M. de Lagrange, qui se rend à la Guyane pour y pratiquer des prospections sur les terrains aurifères. Les prospections consistent en des visites minutieuses de certains terrains avec sondages, que le gouvernement autorise moyennant une modique rétribution.

Ces prospections ne donnèrent probablement pas de résultat favorable, car, au lieu d'un chargement

de pépites, M. de Lagrange ramena à Paris une tribu de sauvages *Galibis,* que le jardin d'acclimatation exhiba, derrière des grillages, comme des bêtes féroces, à la badauderie parisienne.

Les marins nous promettent une mer d'huile pour les jours suivants. Le temps se calme en effet et, au fur et à mesure que la mer s'apaise, on voit les passagers apparaître sur le pont.

Depuis le commencement du voyage, les connaissances ont eu le temps de se former, les liaisons de s'établir; on s'est groupé suivant les sympathies, et les potins, les racontars, les médisances de marcher, comme dans une petite ville de province. Les femmes, qui maintenant ont abandonné leur cabine, ne sont pas les dernières à donner leur note dans ce concert de cancans, et certaines paroles échappées imprudemment, ramassées et colportées avec malice, allument de sourdes inimitiés, qui vont se continuer dans l'isthme longtemps encore après le débarquement.

L'homme — et la femme — deviennent des êtres féroces quand les distractions leur font défaut, et dans la vie du bord elles sont au moins fort rares. Une des principales consiste dans la constatation du point, qu'un matelot vient afficher chaque jour à midi, à la porte des premières. En même temps, une carte placée au même endroit porte, tracée à l'encre rouge, la route déjà parcourue.

La petite ligne n'avance que lentement à notre

gré, mais pendant les quatre jours qui vont suivre, ce sera bien autre chose. Nous allons tomber dans la queue d'un cyclone, et le *Lafayette,* qui, en temps ordinaire, marche avec une vitesse moyenne de 12 milles à l'heure, n'en fera plus que 8.

Une véritable tempête nous assaille par tribord. Tout ce côté est condamné : les portes et les fenêtres donnant accès sur la coursive sont hermétiquement fermées, barricadées avec d'énormes barres de fer. Précautions peu rassurantes, mais indispensables, car des trombes d'eau montent à bord et retombent en cascades par-dessus la coursive de bâbord. C'est le seul endroit où nous puissions nous promener ; le pont découvert est inabordable et constamment balayé par des paquets de mer.

Mon compagnon de cabine, le spectre toujours en redingote et en chapeau haut de forme, que je sais maintenant être un Norwégien, arpente, la canne à la main, la coursive dans toute sa longueur.

Les coups de tangage et de roulis le font tituber d'une façon pitoyable et, à le voir zigzaguer gravement sous ce costume si peu approprié aux hasards d'une traversée en mer, on dirait d'un ivrogne distingué à l'ivresse correcte.

Notre capitaine était M. Delaplane, jeune lieutenant de vaisseau du plus grand mérite.

Il se montrait d'une affabilité excessive avec tous les passagers et je me rappelle l'avoir entendu ce

jour-là répondre avec une moue dédaigneuse à l'un de nous qui l'interrogeait sur le temps :

— Ce n'est rien! Un petit coup de vent!

Jamais officier n'avouera une tempête, ce en quoi il a parfaitement raison, du reste. C'est toujours un « petit coup de vent de rien du tout »; seulement, quand il est passé, on est tout étonné d'entendre le même officier dire, en se frottant gaiement les mains :

— Sapristi! il n'aurait pas fallu que ce temps-là continuât! Cela prenait une mauvaise tournure!

Malheureusement ce pauvre commandant Delaplane a rencontré beaucoup de ces « petits coups de vent » dans sa carrière. Il semblait qu'une malechance le poursuivît. Il ne pouvait s'embarquer sans rencontrer de ces tempêtes qui mettent un navire en perdition.

Deux ans plus tard, il passait à la ligne de New-York.

Une première fois, sur le *Saint-Germain*, un temps d'une violence inouïe l'obligeait à relâcher à Terre-Neuve avec de fortes avaries.

Six mois après, commandant sur cette même ligne le *Labrador*, il rencontrait un cyclone effroyable, et il était enlevé de sa passerelle par un paquet de mer.

Nous n'eûmes, comme avaries, que quelques cages

à poules emportées à la mer; c'est leur rôle ordinaire, et nous serions mal venus à nous plaindre.

Enfin, le sixième jour, la mer redevint unie comme un grand miroir : c'était la mer d'huile promise. Déjà le ciel des tropiques se découvrait ensoleillé, déjà la chaleur commençait à se faire sentir; il nous semblait que nous entrions dans l'été.

Mais la monotonie de l'existence n'est pas variée pour cela; elle nous étreint, elle nous écrase! Toujours le ciel et l'eau, comme dans la romance!

Un de nos compagnons, plus exaspéré que les autres, s'en prend particulièrement à la Compagnie Transatlantique.

— Il est ridicule, s'écrie-t-il un jour avec une conviction profonde, qu'une compagnie riche et subventionnée par l'Etat, comme la Compagnie Transatlantique, n'établisse pas d'escale entre Saint-Nazaire et la Pointe-à-Pitre!

Cette ânerie sincère nous fait tous partir d'un immense éclat de rire. Vrai, nous en avions besoin! Quant à lui, il paraît trouver notre hilarité déplacée et n'en comprend pas le motif; je ne sais pas si, à l'heure actuelle, il a réussi à se l'expliquer.

Notre temps de prison touche cependant à sa fin.

Un soir, nous trouvons des coupes à champagne sur toutes les tables. Ce déploiement de cristaux signifie que nous sommes à la veille d'arriver à la Pointe-à-Pitre. Il est, paraît-il, d'usage que le commandant

offre le champagne à ses passagers pour fêter l'heureuse traversée.

C'est qu'en effet, à partir de ce moment, la traversée est considérée comme terminée. Nous en avons fini avec l'océan aux mauvaises colères ; maintenant notre navigation va se passer à l'abri des côtes, sur la mer des Antilles, calme comme un beau lac que ride à peine une brise chaude et caressante, chargée des parfums des terres tropicales.

Le lendemain, dès la première heure, tout le monde monte sur le pont. Une masse bleue, ondulée se dresse devant nous : c'est la Guadeloupe.

Nous stoppons jusqu'à l'arrivée du pilote, et à six heures seulement nous donnons dans les passes de la Pointe-à-Pitre, passes des plus dangereuses. Le *Saint-Germain*, que nous trouvons échoué sur un banc de vase, est une preuve de la difficulté du chenal. Il est là, à demi couché sur le flanc, attendant un autre navire de la Compagnie, le *Saint-Simon*, qui va venir le renflouer.

La Guadeloupe est notre première terre tropicale. Rien n'est plus beau que l'entrée dans la rade à cette heure matinale. Tout autour de la baie s'étagent des collines couvertes d'une végétation luxuriante, sur laquelle les rayons encore obliques du soleil levant répandent les nuances les plus délicates : le jaune d'or et les tons roses y dominent.

Au fond du demi-cercle décrit par le rivage, sur

la gauche, sous le ciel d'un bleu intense, se groupe la ville de Pointe-à-Pitre, toute blanche.

Dans les contrées tropicales, c'est au moment de l'aurore que les paysages prennent leur aspect le plus séduisant. Sous le grand soleil brutal du plein jour, les tons paraissent heurtés; la flore si riche en verts criards ou en verts noirs se couvre de teintes dures, les couleurs y sont crues, les lignes d'ombre trop noires, comme tranchées au couteau, et c'est en vain que l'œil cherche cette harmonie de tons à laquelle l'ont habitué nos climats tempérés.

Quant au crépuscule, il n'existe pas. La nuit tombe tout d'un coup.

Nous mouillons au milieu de la rade.

Les chaînes des ancres n'ont pas encore fini de défiler par les écubiers que déjà le grand escalier est envahi par la foule hurlante, grimaçante, gesticulante des moricauds demi-nus qui nous offrent leurs services pour descendre à terre.

A grand'peine pouvons-nous, Montcenaux et moi, choisir une embarcation au milieu de cette bagarre. C'est une sorte de canot très long, très étroit et muni d'une mâture de bambou d'une hauteur démesurée. A chaque instant nous pensons chavirer, mais nous en sommes empêchés par le lest ingénieux que forme l'un des deux moricauds en s'asseyant sur le bordage du vent et se poussant d'autant plus en dehors que l'inclinaison s'accentue davantage.

A force de porter ainsi en dehors, comme contrepoids, la partie la plus lourde de son être, il est à craindre qu'il ne se renverse à l'eau, ce qui serait désastreux, car, du coup, le bateau chavirerait aussi.

Cet accident ne nous arrive heureusement pas, et nous accostons le quai sans encombre.

Quelle joie de fouler un sol stable ! Aussi la Pointe-à-Pitre nous paraît charmante, gaie, proprette, malgré ses rues étroites. Sur la place du marché se démène une population demi-nue, couverte d'étoffes aux couleurs bariolées : c'est un vacarme assourdissant. Là, nous faisons connaissance avec les femmes coiffées de madras et, pour la première fois aussi, nous nous rencontrons avec les produits exotiques tels que bananes, ananas, goyaves, etc... Deux points également intéressants dans nos souvenirs.

Le *Lafayette* part à deux heures. En sortant, nous envoyons un adieu au *Saint-Germain*, qui se morfond toujours sur son banc.

Nous suivons la côte de très près, au point que du bord on distingue nettement dans les champs les plantations de canne à sucres. Du reste, à partir de ce moment, nous n'allons pour ainsi dire plus quitter la terre de vue.

A Basse-Terre, la seconde escale de la Guadeloupe, on stoppe au large seulement pour déposer et embarquer le courrier.

Demain le paquebot arrivera à la Martinique, qui a aussi deux escales : Saint-Pierre et Fort-de-France.

A Saint-Pierre, comme à Basse-Terre, on ne stoppe que quelques instants pour le courrier. C'est Fort-de-France, l'escale importante. Le bateau s'y arrête pendant trente-six heures pour faire son charbon.

A peine le *Lafayette* est-il mouillé que le pont est envahi par une armée de négresses portant sur leurs têtes un panier plein de charbon. Elles se forment en ligne sur un système de passerelles volantes qui fait communiquer le dépôt de charbon à la soute, où elles vont vider le contenu de leur corbeille.

On ferme tout à bord, on tend dans la largeur du navire des prélarts pour arrêter la poussière : rien n'y fait, elle s'infiltre partout, passe partout, envahit tout. Et dans cette atmosphère noire, défile sans interruption la procession des charbonnières, comme une chaîne sans fin dont chaque maillon serait remplacé par une négresse.

Un vieil aveugle est venu s'installer à la coupée devant une caisse en bois sur laquelle, durant les trente-six heures que dure le chargement, il va tambouriner une sorte de marche interminable, toujours la même, sur le rythme de laquelle les négresses règlent leur allure.

Trente-six heures de cette poussière, de cette musique infernale, ce serait à devenir fou !

Nous nous empressons de descendre à terre.

En débarquant, nos regards sont tout d'abord attirés par un piquet de soldats d'infanterie de marine et par un groupe de bons gendarmes coloniaux coiffés du casque blanc.

Ce sont bien là des uniformes français, mais avec une tenue de campagne qui nous rappelle que nous sommes loin de la vraie France.

D'autres détails vont se charger de nous le rappeler encore.

Tout d'abord, sur le quai, un monsieur nuance *cigare blond*, vêtu de clair et cravaté de bleu, s'avance vers nous, le chapeau à la main.

— Vous êtes étrangers, messieurs ? nous demande-t-il de son air le plus aimable.

— Vous l'avez deviné !

— Et passagers du *Lafayette ?* continue-t-il.

— Précisément !

Et, comme nous pensions avoir affaire à quelque cicerone, nous commencions à le remercier de ses bons offices, préférant courir la ville à l'aventure.

— Je ne suis pas cicerone ! réplique-t-il. Je...

En effet, ce n'était pas un cicerone, du moins dans l'acception ordinaire du mot. Le rôle de cet aimable personnage se bornait simplement à nous vanter les... agréments d'une certaine demoiselle Corinne, fort avenante aux passagers, paraît-il.

Après un premier moment de stupéfaction assez

naturelle, nous le regardons, et comme il n'avait nullement l'air d'un farceur, nous partons d'un grand éclat de rire.

Cette hilarité parut le froisser, en ce sens qu'il crut que nous n'ajoutions pas foi en ses paroles.

Alors, pour achever de nous convaincre, il tire gravement de sa poche un carnet et nous le communique. Il contenait une série de certificats, tous plus élogieux les uns que les autres pour Corinne, signés des passagers du bateau précédent.

Cette fois nous n'y tenons plus, et pris d'un rire qui nous convulsait, nous le laissons, lui et ses certificats, sans avoir la force de rien répondre. Cette conduite irrévérencieuse le vexa beaucoup.

Je ne veux pas essayer de décrire la ville de Fort-de-France. Beaucoup d'autres l'ont fait mieux que moi, et du reste, en une vingtaine d'heures, on n'a pas le temps de recueillir des observations bien sérieuses.

Notons simplement une promenade sur la place de la Savane, que l'on appelle aussi place des Cocotiers. C'est une sorte de jardin public, autour duquel se groupe la ville et qui sert de lieu de réunion au monde élégant. Son nom lui vient des cocotiers énormes dont elle est plantée. Au milieu de la place se dresse une statue de marbre blanc représentant l'impératrice Joséphine.

Le souvenir de cette femme, au visage si doux et

si résigné, impitoyablement sacrifiée à la raison d'Etat, vit encore profondément gravé dans le cœur de ses compatriotes de la Martinique.

Est-ce ce souvenir qui a influé sur la mode des femmes de la Martinique ? Toujours est-il que, chemin faisant, nous remarquons que les femmes du pays, les mulâtresses, ont gardé en quelque sorte le costume sous lequel est représentée leur impératrice. .

Leurs robes sont à taille très courte, prenant juste sous les seins, étroites et ornées d'une longue traîne qui soulève des flots de poussière.

Pendant toute l'après-midi, l'impatience de voir nous a tenus dehors, rôdant à travers les rues propres, bien alignées de la ville. Il fait une chaleur écrasante, et sous le soleil les façades blanches des maisons ont l'air de flamber ; les rues sont désertes, les habitants de Fort-de-France font leur sieste.

Tout à coup, au détour d'une rue nous nous rencontrons avec un petit bonhomme bedonnant, l'air bonasse, qui s'avance en gesticulant sous son parasol.

— Vous êtes étrangers, messieurs? nous demande-t-il.

— Passagers du *Lafayette* ! répondîmes-nous, pensant qu'il allait nous vanter les charmes de quelque autre Corinne.

— Alors, messieurs, reprit le bonhomme, laissez-

moi vous dire que ce que vous faites là est horriblement dangereux : vous promener à cette heure sans parasol ! vous risquez d'être foudroyés par un coup de soleil.

Voyant notre méprise, nous le remercions avec effusion de son conseil, ajoutant que nous avions réservé toutes les précautions sérieuses pour Panama.

A ce mot de Panama, notre Martinicain nous regarde avec des yeux effarés :

— Ah! si vous allez à Panama ! s'écrie-t-il.

Et il nous quitte avec de grands gestes éplorés qui signifient clairement : un peu plus tôt ! un peu plus tard, qu'importe !

Nous le regardons s'éloigner tout stupéfaits.

— Il n'est pas consolant cet indigène, me dit Montcenaux. Bah! suivons toujours son conseil et allons acheter des parasols !

Les Martinicains ont, paraît-il, une terreur profonde du climat de l'isthme. Jamais, du reste, il n'en est venu sur les chantiers. Et pourtant leur pays, quoique certainement plus salubre que Colon, n'est pas exempt de certains désagréments.

On y trouve aussi un assez bel assortiment de fièvres de toutes sortes, sans compter la fièvre jaune, qui parfois s'y déchaîne en épidémies épouvantables. On y trouve aussi des animaux d'une société peu agréable : les trygonocéphales, particu-

lièrement, dont la morsure est presque toujours mortelle, y abondent. Il n'y a pas encore très longtemps, ils ne craignaient pas de s'aventurer jusque sur la Savane, au centre de Fort-de-France.

Ajoutons pour être juste que, grâce aux primes offertes, leur nombre a beaucoup diminué. On n'en voit plus... en ville.

Nous avions eu la prudence de retenir nos lits à l'hôtel, car, retourner à bord, il n'y fallait pas songer : du quai, on entendait le tambour de l'aveugle qui continuait son vacarme.

Avant de nous coucher, nous faisons une excursion dans un cabaret nègre, c'est plein de couleur locale. Enveloppée d'une atmosphère de fumée épaisse à couper au couteau, dans une demi-obscurité, grouillait une masse confuse de têtes de nègres, au milieu de laquelle le blanc de leurs yeux se détachait comme des points d'émail. Tout cela dansait, gigotait, avec des gestes simiesques.

C'était un café-chantant. Un grand diable monté sur une estrade et armé d'un tambourin sur lequel il s'accompagnait, chantait une chanson très populaire là-bas, car toute la foule hurlait le refrain en chœur. Nous n'avons pu saisir que ces bribes :

C'est moi Lucifé
Lucifé
Dans l'enfé !

Le zézaiement propre à *li bons* nègres, en même temps que leur horreur des *r* rendaient les paroles du chanteur incompréhensibles pour nos oreilles.

Quant à cette absence de l'*r*, nous avons supposé que c'était encore là une imitation du Directoire, comme pour les femmes, le mode des robes à taille courte copiées sur le costume de l'impératrice Joséphine.

Cette opinion est peut-être contestable.

Le lendemain à deux heures, nous avions regagné le bord. Que voyons-nous sur le pont ? Notre cicerone de la veille en train de racoler, parmi les passagers, des signatures pour ses certificats.

C'était si drôle et cet industriel exerçait son petit trafic avec une telle naïveté que tout le monde riait et signait. A l'heure actuelle, Corinne doit posséder un joli dossier.

Fort-de-France est la dernière terre française que nous devons voir.

A la Guayra, nous allons toucher pour la première fois le sol américain.

Ici, plus de traces du vieux monde.

Le cachet semi-européen que présentait encore la ville de Fort-de-France disparaît entièrement avec les maisons de bois aux larges verandahs qui s'avancent en surplomb jusqu'au milieu des rues.

C'est le port de mer de Caracas, la capitale de l'Etat du Venezuela, un pays fertile, surtout en dé-

corations. L'ordre du Bolivar, particulièrement, un ordre que pour être logique on devrait porter au chapeau, y croît à profusion.

Ces deux villes, la Guayra et Caracas, sont reliées par un chemin de fer que, du large, on voit serpenter autour de la base des collines.

La rade n'offre qu'un abri insignifiant et la mer y est toujours agitée par une forte houle.

Aussi, les barques qui viennent chercher les passagers pour les conduire à terre ne sont plus de légères embarcations, comme à la Pointe-à-Pitre ou à Fort-de-France, mais de véritables chaloupes, solidement construites et capables de résister à un coup de vent.

Il ne ferait du reste pas bon chavirer en rade de la Guayra, les requins y foisonnent et, pour nous inspirer une sage prudence, le commissaire du bord nous conte l'aventure d'un passager qui, tombé à l'eau en s'embarquant dans la chaloupe, eut, quoique repêché aussitôt, une jambe coupée par un de ces terribles squales, toujours aux aguets.

L'histoire n'a rien de rassurant, et comme la lame fait sauter l'embarcation devant la plate-forme de l'escalier, ce n'est qu'avec les plus grandes précautions que chacun de nous exécute la périlleuse enjambée.

Chez ces républiques de l'Amérique du Sud on entre en plein domaine de l'opérette et de la cocas-

serie politique. Les passagers ne sont-ils pas obligés, pour aller passer quelques heures à terre, d'adresser une demande formelle au président de la République ?

L'autorisation, je dois le dire, est accordée sur-le-champ, et comme nous ne voulons pas nous trouver en reste de bons procédés avec le chef du gouvernement vénézuélien, nous lui adressons, à notre tour, un télégramme de remerciement.

Au moment de nous rembarquer dans les chaloupes et de quitter le rivage, nous inspectons mutuellement nos boutonnières : fait curieux, aucun de nous n'est décoré !

A bord un télégramme nous attend. Ce sont peut-être nos nominations !

Pas du tout, c'est le président qui nous remercie de l'avoir remercié et qui nous souhaite toutes sortes de prospérités dans l'isthme.

Allons, il y a encore des mœurs aimables dans le Vénézuéla ! Mais pourquoi ne nous a-t-il pas décorés ?

Le pont est encombré par une nombreuse et élégante réunion d'habitants de la Guayra auxquels le commissaire et le commandant font les honneurs du bord en leur offrant des rafraîchissements.

Les femmes sont fort jolies et ont des yeux noirs merveilleux. Tout ce monde bavarde, popote, minaude comme dans un salon. C'est le persil bi-

mensuel du beau monde de la Guayra de venir ainsi faire visite au commandant du transatlantique qui passe.

Encore deux petites escales : Porto-Cabello et Savanilla. Elles n'ont rien de remarquable, si ce n'est qu'à la première le bateau accoste à quai au lieu de mouiller en pleine rade. Pour les passagers, cette différence n'offre qu'un intérêt secondaire ; mais il n'en est pas de même pour les officiers du bord, car c'est toujours une opération fort délicate que celle d'amener à quai la masse d'un transatlantique, et le plus habile manœuvrier ne peut pas toujours répondre de s'en tirer sans avarie.

Vingt-quatre heures après Savanilla, nous devons arriver à Colon.

Dès le matin, tous les passagers sont sur le pont, fouillant l'horizon de leurs lorgnettes.

Bientôt une longue ligne bleue, irrégulière, s'estompe vaguement dans le lointain; puis, peu à peu les collines se dessinent plus nettement, les contours s'accentuent : ce sont les sommets boisés de l'isthme.

Alors un grand recueillement s'empare de nous tous, même de ceux que les choses de la pensée émeuvent le moins. Silencieux, nous contemplons ces contrées où nous allons livrer la grande bataille de la science, et où, comme dans toute bataille, il y aura des blessés et des morts !...

Tout à coup une voix s'élève :

— Ceci percera cela ! s'écrie cette voix en un ton de conviction sentencieuse.

On se retourne désagréablement surpris par cette explosion prud'hommesque ; on cherche le coupable.

C'est le monsieur qui, pendant la traversée, s'indignait si énergiquement que la Compagnie Transatlantique, une compagnie subventionnée par l'Etat, n'eût pas trouvé le moyen d'établir d'escale entre Saint-Nazaire et la Guadeloupe !

CHAPITRE II

Colon. — Aspinwall. — Un futur héros. — Les jeux. — Clampton. — M. Blanchet. — Y a-t-il un photographe ? — Panama-Rail-Road. — Aperçu général de l'isthme. — Arrivée à Panama.

La côte se rapproche; mais la ville de Colon, absolument plate, nous reste masquée en grande partie par la forêt de mâts des navires mouillés à ses wharfs. C'est le nom que portent ici les quais, d'une construction toute spéciale.

Le wharf consiste en de vastes hangars beaucoup plus longs que larges, partant du rivage pour s'avancer dans la mer sur de forts pilotis. Chaque compagnie a le sien, et ses navires viennent s'y amarrer à une distance suffisante de la côte pour que la marée en se retirant ne le laisse pas à sec. En somme, c'est un moyen inventé pour parer au manque de bassins à flot.

Les deux plus importants sont le wharf de la Compagnie Transatlantique et celui du « Royal mail », la grande compagnie anglaise de Southampton.

Dans cette baie où débouchera le canal Interocéanique, nous essayons de découvrir quelques

travaux ; il n'y en a nulle trace : rien n'est encore commencé de ce côté. Seule, une drague mouillée à quelques encablures dessine son squelette noir sur l'horizon.

L'accostage offre de nombreuses difficultés, et ce n'est qu'après deux heures de manœuvre compliquée, que la passerelle est enfin jetée de la coupée du *Lafayette*.

Depuis la veille, les passagers se sont occupés de leurs préparatifs de débarquement, un vrai déménagement, et tous sont prêts à sauter à terre, impatients de fouler ce sol qui, pendant plusieurs années, va devenir pour eux une nouvelle patrie.

C'est toujours un évènement important dans ces parages lointains que la venue d'un paquebot : tous les Européens se pressent devant le débarcadère.

Là, l'occasion se présente pour moi de faire la connaissance d'un futur héros qui, à cette heure, ne se doutait guère de la mission brillante dont un jour il serait chargé. De la foule, s'était détaché un homme jeune, de petite taille, à l'œil intelligent, à la figure ouverte, mais dans une note calme, plutôt l'apparence d'un savant de cabinet. Il vint au-devant de nous et se nomma : c'était M. Duboc, officier de marine, momentanément occupé à relever l'hydrographie de la baie de Colon.

Il nous apprit l'arrivée par le prochain train de Panama, de M. Blanchet, le directeur général

des travaux, auprès duquel il s'offrit gracieusement de nous conduire. Sa proposition fut accueillie avec empressement.

Quelques années plus tard, dans l'expédition du Tonkin, ce même Duboc, lieutenant de vaisseau, recevait l'ordre d'aller, avec un simple canot porte-torpilles, couler les corvettes chinoises mouillées en rade de Scheïpoo.

On sait avec quel héroïsme couronné de succès il accomplit sa périlleuse mission.

Les groupements que la sympathie des caractères avait formés à bord se continuent à terre. Le rendez-vous général étant donné pour une heure à la gare du Panama-Rail-Road, la brigade des nouveaux venus se répand à travers la ville.

Montcenaux, Didier, médecin de la Compagnie, aussi passager du *Lafayette*, et moi, partons accompagnés de M. Duboc.

Tout d'abord en sortant des docks nous sommes obligés de nous garer devant un train de marchandises qui circule sur la large chaussée établie entre les wharfs et les premières maisons. Aucune barrière n'interdit l'accès de la voie; le train arrive en sonnant sa grosse cloche d'alarme, à chacun de faire attention; si on est distrait, si on tarde à se ranger, la machine avec son énorme grillage, *le chasse-bœufs*, qui s'étend devant elle en éventail

au ras de la voie, saura bien se charger de la besogne.

Liberté pour tous de circuler sur la voie, mais aussi liberté pour la Compagnie de ne pas vous payer de dommages-intérêts si vous vous faites écraser. Que chacun se protège ! C'est la devise américaine appliquée ici.

Du reste, cette ville, que les races latines s'obstinent à appeler Colon et les saxonnes, Aspinwall, est essentiellement américaine. Elle est construite sur le gabarit de toutes ces villes neuves que l'on rencontre aux Etats-Unis, avec des rues droites, tirées au cordeau, qui débouchent les unes sur les autres, à angle droit.

Les maisons sont bâties en bois, elles se ressemblent toutes : aucun caprice de propriétaire amoureux de sa maison, rien qui révèle le goût particulier ; on dirait que la ville, commandée en bloc à quelque grosse maison d'exportation, est arrivée toute faite dans les flancs des navires, par morceaux numérotés.

Elle produit l'effet d'un campement : on sent qu'on se hâte d'y gagner de l'argent pour aller en jouir ailleurs.

Il faut avouer aussi que cette malheureuse cité possède, sous le rapport de la salubrité, une déplorable réputation, aussi bien auprès de ceux qui l'appellent Colon qu'auprès de ceux qui la nomment Aspinwall. Et sa position la justifie bien.

Absolument plate, elle est bâtie sur un terrain d'alluvion qui ne s'élève que de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer et qui laisse partout percer l'eau du marécage. Du côté de l'isthme, de vastes marais lui forment, sur plusieurs lieues carrées, une ceinture empoisonnée, où la brise de terre appelée par la fraîcheur de la mer se charge de miasmes malsains. Au centre de la ville s'étend une vaste lagune d'eau croupissante, et la tradition rapporte que le temps n'est pas éloigné où les caïmans y grouillaient encore, épiant les imprudents cochons qui venaient barboter sur les bords.

Un pareil séjour ne pourrait être, cela va sans dire, avantageusement recommandé aux tempéraments déjà affaiblis. On y vit pourtant, nombre de gens qui y ont habité longtemps en sont revenus, mais à la condition de prendre certaines précautions d'hygiène et surtout d'observer une grande sobriété.

C'est là l'écueil pour les Européens.

Dans ce pays torride, où l'on se trouve à peu près dans la même situation qu'un gigot dans une rôtissoire, les Américains, en important leurs locomotives et leurs maisons, ont aussi importé leurs boissons.

L'habitude s'en est mêlée, et plus d'un Européen, qui, chez lui ne buvait pas d'alcool, se met à absorber là-bas quantité de *cock-tails*.

C'est la boisson la plus commune : le cock-tail de l'isthme est célèbre.

En général, ce traitement ne leur réussit guère.

Il existe cependant une exception en la personne d'un petit Anglais courtaud, à figure apoplectique, établi dans l'isthme depuis une quinzaine d'années environ. Une véritable curiosité physiologique que cet homme : depuis les quinze ans qu'il est installé à Panama, il n'a cessé de boire en moyenne une dizaine de cock-tails par jour, sans compter ce qu'il absorbe d'alcool sous d'autres formes; malgré cela, il se porte comme un charme et enterre les uns après les autres tous ses camarades de bar.

Aussi est-ce un proverbe qui circule dans l'isthme :

— Ne buvez pas d'alcool ! recommande-t-on bien aux nouveaux venus. Ici tout le monde en meurt, sauf Clampton !

Ce sont des nègres et des sang-mêlé qui forment la base de la population indigène. Au premier aspect, à les voir traîner d'un air indolent leurs pieds nus sur le pavé de la ville, on n'augure pas bien de leur énergie au travail; plus tard, nous aurons l'occasion de les juger à l'œuvre.

De place en place on en rencontre qui se sont installés à l'ombre, devant une petite table portative, sollicitant les passants, un cornet et des dés à la main.

Ce sont tout simplement des sortes de fonctionnaires publics, des employés de la ferme des jeux, un des plus sérieux revenus de l'Etat.

Le jeu est des moins compliqués; il consiste en un certain nombre de dés dont les faces, au lieu de porter des points, comme les nôtres, représentent un objet quelconque, soit un navire, un arbre, un caïman. Il y en a même qui sont ornés du portrait de M. de Lesseps.

Le tapis de la table reproduit, dans différentes cases ces mêmes figures, sur lesquelles le joueur met son argent. Le négro agite les dés dans son cornet et paye suivant celles qui sont sorties.

Nous ne pouvions faire différemment que de ponter au moins quelques piastres sur Ferdinand de Lesseps; nous les avons du reste fort proprement perdues.

Puis, avec la satisfaction du devoir accompli, nous nous mettons en quête d'un hôtel où nous pourrons déjeuner, en attendant le moment de nous rendre auprès de M. Blanchet.

A une heure, toute l'expédition du *Lafayette* est réunie à la gare ou plutôt sur la voie. Car, s'il y a un embryon de gare et quelques indices à peine perceptibles de salles d'attente, personne n'en use; on passe directement sur la voie. C'est toujours de la liberté américaine.

Le train venant de Panama s'arrête et M. Blanchet en descend.

Nous avons devant nous un homme âgé de trente-cinq à trente-six ans environ, d'une taille élevée, à l'aspect vigoureux, à la figure énergique, presque léonine avec ses puissantes moustaches et ses cheveux abondants rejetés en arrière, comme une crinière.

Ses allures franches, son air bienveillant lui concilient bientôt les sympathies de tous.

Ce n'est pas le premier venu que M. Blanchet : déjà, dans sa carrière relativement courte, il compte à son actif plusieurs campagnes de travaux habilement menés. Tout dernièrement, il avait dirigé de la plus brillante façon pour MM. Couvreux et Hersent la construction d'un grand pont métallique sur le Danube, près de Vienne.

Ceux-ci s'en souvinrent lorsqu'ils entreprirent les travaux d'études pour le canal : ils ne pouvaient faire mieux que de placer un pareil homme à la tête de leur administration.

Il s'avança au milieu de nous et, après quelques paroles de bienvenue, tirant de sa poche la liste des nouveaux venus, il commença l'appel nominal.

Vis-à-vis de chaque nom, pour aider à la répartition du travail, on avait eu soin d'inscrire en marge la profession.

Il est probable qu'au début les indications portées sur cette liste étaient exactes, mais il est pro-

bable aussi qu'en passant de bureau en bureau des erreurs s'y étaient glissées, à moins que de pauvres diables, talonnés par la faim, n'eussent déclaré à Paris des professions fantaisistes pour se faire plus sûrement admettre, estimant qu'une fois dans l'isthme, lorsque la supercherie serait découverte, il serait trop tard pour les refuser et que la Compagnie les emploierait quand même.

Toujours est-il que des scènes d'un haut comique se produisirent.

Je vois encore la colère de M. Blanchet appelant :

— Un tel?... Quelle profession?

— J'étais employé dans un magasin de nouveautés.

— Cependant vous êtes porté comme photographe! Passons à un autre... J'ai précisément le plus pressant besoin d'un photographe, peut-être parviendrai-je à en trouver un!... Un tel... que faisiez-vous?

— J'étais sous-officier! Je sais la comptabilité.

— Bon, reprenait M. Blanchet, vous êtes porté comme géomètre!

Et l'appel se continuait avec les mêmes erreurs.

— Voyons, s'écriait-il à la fin, y a-t-il un photographe parmi vous?

Et comme personne ne répondait :

— C'est agréable! fit-il à mi-voix. Je demande

des ingénieurs, des géomètres, des photographes; on m'envoie des comptables et des calicots!

Montcenaux et moi étions les deux derniers de la liste.

— Ingénieurs! répondîmes-nous quand à notre tour il nous demanda notre qualité.

— Enfin! s'écria-t-il triomphalement, voilà donc deux ingénieurs!

Nous étions les deux seuls.

Il ne fallut rien moins que cette découverte pour le consoler de l'absence de ce photographe, qui lui tenait tant au cœur.

Cependant, le train que nous avions vu arriver de Panama s'était reformé, la machine était attelée, et comme dix minutes seulement restaient avant l'heure fixée pour le départ, la plupart d'entre nous se casèrent immédiatement dans les wagons.

Ce serait plutôt le wagon que je devrais dire, car le train ne contient généralement qu'une seule voiture à voyageurs du système américain, avec un couloir central et des sièges cannés établis de chaque côté. Les autres voitures ne sont que des fourgons à bagages encombrés de caisses, de sacs de riz, de balles de café, au milieu desquels les voyageurs s'installent si bon leur semble.

Et de fait, ce sont les places les plus recherchées. En arrangeant les sacs avec un peu d'adresse, on arrive à se confectionner une sorte de couchette

bien plus confortable que les mauvaises banquettes du wagon de voyageurs.

Quant aux bagages, une étiquette indique le fourgon qui leur est réservé ; à vous d'y placer les vôtres, de les reprendre quand vous descendrez, et surtout de veiller à ce qu'on ne vous les vole pas à une station intermédiaire.

Pas d'employés, pas de tickets! Encore la liberté américaine.

Tout à coup la machine siffle!

— Le train part ! s'écrient les uns.

— Non, répondent les autres. Aucun employé n'a encore appelé : *En voiture !*

Compter sur les employés du Panama-Rail-Road ! La bonne plaisanterie! Les plus prudents avaient néanmoins sauté en wagon ; quant aux cinq ou six obstinés qui persistèrent à rester sur le quai, ils apprirent à leurs dépens qu'en Amérique on ne doit compter que sur soi.

Ils restèrent à Colon jusqu'au lendemain, ce train étant le dernier de la journée.

J'avais grimpé dans le fourgon du conducteur du train, et il se trouva que, sans m'en douter, c'était le wagon « selected », le wagon que choisissent de préférence les personnages de distinction. Dans ce fourgon comme dans tous les autres, gisent pêle-mêle des caisses, des sacs de riz, de la ferraille ; mais il a l'avantage de posséder une fontaine avec un

réservoir à glace et un grand fauteuil dans lequel on peut confortablement s'étendre.

Le rêve de tout voyageur est d'arriver à un moment quelconque à s'emparer de ce siège.

Ce jour-là M. Blanchet l'occupait; il n'y fallait pas songer, aussi nous étendîmes-nous philosophiquement sur des balles de riz.

Et le contrôle des billets? dira-t-on. Cette facilité d'envahir le train doit tenter les gens désireux de voyager gratis. Elle les tente en effet souvent, mais c'est là un inconvénient auquel l'administration remédie facilement. Aussitôt après le départ de Colon, un des rares employés de la ligne passe, pendant la marche du train, dans tous les wagons, contrôlant les billets. Il en offre obligeamment aux voyageurs qui ont négligé de s'en munir et si, par hasard, l'un d'eux ne veut pas ou ne peut pas acquitter la taxe, il fait arrêter le train et le dépose en pleine ligne.

L'infortuné n'a alors d'autre ressource que de se rendre à destination en faisant le trajet à pied sur la voie, qui est la seule route existant entre Colon et Panama.

Tout se passe en famille dans cette Compagnie du Panama-Rail-Road.

De la balle de riz qui me servait de banquette je voyais nettement le paysage se dérouler par la porte du fourgon laissée ouverte. C'étaient de grandes plaines vaseuses qui s'étendaient à perte de vue,

couvertes d'une profusion inouïe de ces plantes vertes à la tige basse, aux larges feuilles lustrées, une végétation de marais. Çà et là, l'eau filtrait à travers le sol et se répandait en de larges lagunes.

Au milieu de cette plaine se dresse Gatun, la première station que rencontre le train en quittant Colon.

On le décore du nom de « village », soit : ce n'est en somme qu'une réunion de quelques misérables huttes, rangées tant bien que mal sur deux lignes, ce qui forme une apparence de rue.

Pas une pierre n'entre dans la construction de ce « village »; le palmier, le bambou et quelques lianes en fournissent tous les éléments. Des poteaux de bois brut forment le squelette de la maison, sur lequel viennent s'appliquer des nattes d'écorces qui tiennent lieu de murailles. Les clous sont également inconnus, quelques lianes suffisent pour réunir et assujettir ces diverses pièces. Quant au toit, il se compose simplement d'un amas de palmes sèches disposées dans le sens de leur longueur.

Une impression de saleté et de misère se dégage de ces cabanes à demi-sauvages, que le spectacle des loques étalées dehors n'est pas fait pour modifier.

A côté de ces haillons, sur des châssis formés de grandes perches, pendent de minces lanières d'une couleur brune, rouge par places, d'un aspect douteux.

C'est le tassajo qui se prépare : de longues tranches de viande crue séchée au soleil, dont les habitants font une ample provision.

Et les gens qui mangent cette pourriture n'ont pas passé par le radeau de la *Méduse!*

Maintenant c'est l'été; mais, pendant la saison des pluies, cette plaine marécageuse que nous traversons et qui s'étend jusqu'à une trentaine de kilomètres de Colon, est en partie submergée par les eaux.

Les travaux du canal ne seront pas difficiles à exécuter dans ce parcours; il n'y aura certainement pas plus d'un mètre de déblai au-dessus du niveau du canal.

Lors de la concession des travaux, les Américains se sont rendus adjudicataires de cette partie, la plus avantageuse, aussi la plus malsaine.

Cependant nous avons passé plusieurs stations : Bohio Soldado, Buena-Vista, Gorgona; c'est toujours, à quelques différences de détail près, le même aspect repoussant de Gatun. Toutes les cabanes se ressemblent dans un village, et tous les villages se ressemblent dans l'isthme.

Mais, peu à peu, le paysage prend un caractère différent; le sol s'élève, il semble devenir plus sain, et, à cette végétation courte, molle et soufflée des marécages, en succède une autre plus sèche, plus ligneuse, plus dense.

Nous sommes à la station de Matachin. Là, le rio Chagres, le fameux Chagres, qui traverse l'isthme dans une grande partie de sa largeur, rejoint la vallée où sera creusé le canal. On le voit arriver sur la ligne du chemin de fer brusquement, à angle droit, puis il s'infléchit, la côtoie pendant quelque temps, la coupe sous un pont que nous avons traversé, et s'en éloigne définitivement aux environs de Gatun pour aller se jeter dans l'Atlantique au-dessous de Colon.

Vraiment, ce n'était que cela, ce Chagres dont on nous avait tant rebattu les oreilles, ce Chagres qu'on n'appelait jamais que le terrible Chagres et qu'on nous avait présenté comme un des plus sérieux obstacles du canal! Là nous le voyons mieux, et surtout plus longtemps que dans les autres parties du trajet; nous le regardons bien : il nous fait l'effet d'un fort ruisseau, voilà tout.

Mais, plus tard, quand nous le connûmes mieux, quand nous vîmes ce mince cours d'eau se transformer en l'espace de quelques heures en un torrent qui dévastait tout sur son passage, entraînant dans ses flots rapides les arbres séculaires aussi bien que les cahutes des indigènes, notre opinion se modifia sur son compte. Ce ne fut pas à son avantage.

En tout cas, pour le moment, il ne présentait pas une apparence terrible, loin de là; sa nappe miroitante roulait gaiement sur un lit de cailloux en se

perdant sous les grands arceaux de la forêt vierge.

Car c'était la forêt vierge, ces bois sombres qui bordaient la voie, et nous écarquillions les yeux, nous, les nouveaux venus d'Europe, tâchant d'en fouiller les mystérieuses profondeurs, nous figurant, par la force de notre imagination, tout un monde de fauves en train de ramper au milieu de ces fourrés que n'avait jamais déshonorés la présence d'un garde champêtre.

Nous comptions pour le moins voir bondir quelque tigre.

La vérité m'oblige à avouer que nous ne vîmes rien du tout.

Notre imagination n'avait cependant pas tort de nous montrer toutes sortes de bêtes sauvages répandues parmi ces solitudes; il y en avait, et de nombreuses variétés ; quelques mois de séjour dans l'isthme nous en fournirent la preuve; mais quant à en apercevoir une seule en plein jour, surtout avec nos yeux européens, il n'y fallait pas songer, c'était de la folie.

Vue de l'extérieur, la forêt vierge apparaît comme un effroyable enchevêtrement d'arbres, de lianes qui forment une véritable muraille, un immense bloc de verdure d'un seul tenant, dans lequel il semble qu'il soit impossible de pénétrer.

Là nous retrouvons avec des proportions gigantesques, antédiluviennes, tous ces arbustes verts qui

chez nous s'étiolent et se rabougrissent dans nos serres chaudes : les tuyas, les platanes, les yuccas, les palmiers de toutes espèces, les cactus aux boules garnies de pointes comme des hérissons, aux rugosités monstrueuses, et les aloës aux larges feuilles barbelées et acérées comme des sagaies de sauvages.

Nous avons le temps de faire toutes ces observations, car à Matachin la forêt d'un côté s'avance jusqu'à border la ligne, et nous devons rester un temps assez long à cette station.

Le Panama-Rail-Road n'a qu'une voie, et Matachin est le point de croisement des trains. Nous ne pourrons donc partir qu'après la venue de celui de Panama. En attendant, nous descendons et nous nous promenons pour nous dégourdir les jambes, poursuivis par les offres des indigènes qui vendent des rafraîchissements.

Et quels rafraîchissements, bon Dieu! Des œufs durs de poule ou d'iguane et des bananes, voilà tout; pas une goutte d'eau par vingt-cinq degrés à l'ombre. En vérité, c'était trop fantaisiste; et puis, ces œufs de lézard, d'iguane, à la coquille molle, n'ont rien de bien ragoûtant.

Plus tard, quand notre éducation sera faite, nous les trouverons excellents; mais, pour le moment, nous avons encore nos dégoûts d'Européens, et pour rien au monde nous ne voudrions toucher à ces œufs, qui nous paraissent être des œufs de serpent.

Enfin le train de Panama arrive avec trois quarts d'heure de retard; mais il paraît que sur cette ligne rien n'est plus fréquent. Cela n'a pas d'importance.

Nous partons. Le chemin de fer s'élève de plus en plus et le paysage devient merveilleux par les échappées de vue qui s'ouvrent sur la chaîne des collines boisées.

Nous avons accompli plus de la moitié du parcours dans deux heures environ — on est toujours obligé de parler par à-peu-près quand il s'agit du Panama-Rail-Road — nous devons arriver à Panama.

Aux environs de la station d'Emperador, on aperçoit un chantier installé en plein travail. Les ouvriers s'occupent du sondage des terrains.

Ce sont les premiers travaux relatifs au canal que nous ayons encore aperçus. Le tracé doit côtoyer le chemin de fer, et ici se rencontreront probablement les plus grandes difficultés de l'entreprise. Nous sommes en effet tout près de la Culebra, le point culminant de la chaîne des montagnes de l'isthme : à ce point, on estime que la tranchée, la grande tranchée, comme on l'appelle déjà, aura près de 90 mètres de profondeur.

A partir de la Culebra, le train roule sur le versant du Pacifique; la descente se fait à une allure endiablée, car la pente est très forte. Les constructeurs du chemin de fer, pour éviter les tranchées qui

coûtent fort cher, ont eu recours à des rampes d'un degré très élevé et à des courbes d'une hardiesse toute américaine. Jamais on n'oserait en France lancer un train sur des courbes à rayons aussi courts.

Il n'arrive pas d'accident, c'est fort bien ; mais il en arriverait que probablement on ne s'en émouvrait pas davantage.

Cette voie de casse-cou finit par nous mener à un village, construit comme tous les autres villages que nous avons rencontrés jusqu'ici. Seulement, celui-ci est remarquable par une abondance tout à fait extraordinaire de linge blanc étendu sur de longues perches dans des enclos spéciaux.

On dirait — la forêt environnante en moins — des blanchisseries établies dans la plaine de Nanterre.

Ce sont en effet des blanchisseries et ce village est un des faubourgs de Panama.

Cinq minutes après le train s'arrêtait en gare.

Panama ! Tout le monde descend ! Alors, la bousculade obligatoire de l'arrivée ; on se précipite en masse vers quelques voitures que l'on aperçoit au dehors , mais nous sommes arrêtés, Montcenaux et moi, par un employé préposé à la réception des tickets.

Il s'agissait simplement d'un chien que mon ami avait emmené avec lui et dont on lui réclamait le passage.

Ce petit incident allait nous renseigner sur la valeur de l'argent dans l'isthme.

L'employé s'expliquait en espagnol et Montcenaux n'en entendait pas le premier mot ; néanmoins, les gestes aidant, il finit bientôt par comprendre qu'un chien était considéré comme excédent et qu'il fallait payer le ticket du sien.

— Très bien ! dit-il, rien de plus juste !

Et il dépose un dollar dans la main que l'employé tendait vers lui.

La main ne se refermait pas.

— Encore ! fait-il.

Et il y remet un nouveau dollar.

La main continuait à rester étendue.

Il y laissa tomber un troisième, puis un quatrième dollar. Alors seulement elle se referma.

Vingt francs pour transporter un chien pendant un trajet de 75 kilomètres, c'est un peu cher !

On s'aperçoit bien qu'ici l'unité monétaire est cinq fois plus élevée que chez nous !

CHAPITRE III

Panama. — Le Grand-Hôtel. — La sieste. — Las-Bovedas. — Dolce Panama! — La roulette. — L'armée — Un chef de musique français. — Etat des travaux. — Utilité d'un plan exact. — Séparation.

Toujours les inconvénients du dollar employé comme unité monétaire ! Pour porter du chemin de fer aux voitures le moindre de nos colis, les commissionnaires du cru nous réclament effrontément cinq francs, comme en France ils demanderaient vingt sous.

Diable ! Il nous faudra de beaux appointements pour faire fortune ici !

Nous nous confions, nous et nos bagages, à des voitures informes, raccommodées avec des ficelles, attelées de biques minuscules qui ne sont ni des ânes, ni des chevaux, ni des mulets, mais qui pourtant tiennent de ces trois animaux, et maigres à les croire échappées de l'abattoir.

C'est le cheval indigène; on n'en rencontre pas d'autres dans l'isthme, et je me rappelle qu'en arrivant à New-York, deux ans plus tard, ce qui me frappa le plus, fut de voir des chevaux de taille ordinaire, qui alors me parurent énormes, et des voi-

tures à peu près convenables, qui me firent l'effet de carrosses de gala.

La ville de Panama n'est pas encombrée d'hôtels, il n'y en a qu'un seul digne de ce nom où les Européens puissent descendre, aussi bien ceux qui viennent de Colon que ceux qui arrivent par les bateaux du Pacifique, de Yokohama, de San-Francisco et du Pérou. C'est le Grand-Hôtel, situé sur la place de la Cathédrale, où nous conduisent nos fiacres extraordinaires, après une course sur les pavés qui nous rappelle les plus beaux moments du golfe de Gascogne. Et le trajet est long : la station est à une extrémité de la ville tandis que le Grand-Hôtel se trouve au centre.

Cinq heures viennent de sonner ; le moment de la sieste est passé et les habitants se répandent à travers les rues.

Ces nègres, ces mulâtres qui forment le fond de la population indigène semblent des hommes superbes : avec leurs torses demi-nus, larges, puissants, leurs bras nerveux où les muscles saillent en cordes de bronze, on dirait d'un peuple d'athlètes qui ne ferait qu'une bouchée de nos petits Français. Eh bien, c'est une illusion, car toute cette force n'est qu'à la surface : leur résistance physique ne vaut pas celle des ouvriers européens et leur puissance musculaire, même pour un effort momentané, est encore inférieure.

Je les vois toujours, lorsqu'il s'est agi de décharger ma malle et de la monter dans ma chambre au Grand-Hôtel ; ils se sont mis à quatre, et trouvaient encore le fardeau si lourd que je fus obligé de les aider ; à Paris, à Saint-Nazaire, et dans tous les hôtels d'Europe, un seul garçon s'était toujours acquitté de cette besogne.

Peut-être pourraient-ils, le cas échéant, développer plus de force, mais leur indolence naturelle les en empêche ; ils ne savent pas faire rendre à leurs muscles la somme de travail dont ils seraient capables.

Comme je montais le grand escalier de l'hôtel, escortant mes nègres qui geignaient à fendre l'âme sous le poids de mon bagage, descendait en même temps un homme jeune, orné d'une grande barbe blonde qui s'épanouissait sur sa poitrine en une rutilante cascade, mais l'air à moité mort, le teint plus jaune qu'un citron, et s'appuyant péniblement sur deux cannes. Déjà je me rangeais pour laisser passer ce malade, lorsqu'un même cri s'échappe de nos deux poitrines. Nous nous reconnaissons : j'avais devant moi Tansonnat, un de mes bons camarades de l'école centrale.

— Toi ici ?

— Comme tu vois. Mais toi, que fais-tu ?

— Au service de la Compagnie.

— Moi aussi !

Je laisse mes négros s'arranger de mon bagage comme ils l'entendent, et je tombe dans les bras de Tansonnat, avec précaution toutefois, car mon transport d'amitié eût pu lui devenir fatal : il paraissait si faible qu'une chiquenaude devait le renverser.

Ce que c'est que l'influence des contrées lointaines ! Tansonnat était certes un garçon de cœur, dévoué, plein de qualités brillantes, et je l'aimais beaucoup, mais jamais à Paris l'idée ne nous serait venue de nous précipiter dans les bras l'un de l'autre; à Panama, cela nous semblait tout naturel.

En deux mots il me conta son aventure. Arrivé deux mois auparavant, avec la première expédition, il avait été immédiatement envoyé à la tête d'une brigade d'ouvriers dans l'intérieur de l'isthme, où il avait contracté une fièvre terrible, dont il commençait seulement à relever.

Mais son énergie ne s'était pas trouvée abattue par cette épreuve; loin de là. Il se sentait mieux, disait-il, et ne parlait rien moins que de repartir dans peu de jours sur les chantiers.

En attendant, son rôle était tout tracé, à lui, vieil habitué de Panama, de nous piloter, nous, les nouveaux venus, durant les loisirs que lui ferait sa convalescence.

Ce Grand-Hôtel pouvait être considéré comme le quartier général de l'état-major du canal. Là se

trouvaient réunis, au premier étage, — le seul, du reste — les ingénieurs, les principaux administrateurs, le chef de service de santé et enfin l'agent supérieur de la Compagnie.

C'était M. Reclus qui remplissait ces fonctions ; nous le vîmes le soir même. Il représentait dans l'isthme, la Compagnie du canal, comme M. Blanchet, le chef de travaux, représentait MM. Couvreux et Hersent, entrepreneurs généraux des travaux d'étude.

M. Reclus passait pour un homme d'une trempe peu commune. Il s'était attaché à l'œuvre du canal, on peut dire depuis son état le plus embryonnaire. Avec M. B. Wyse, il avait fait les expéditions du Darien et du Panama, pour étudier un tracé à travers ces contrées.

On sait en effet que plusieurs projets furent présentés au Congrès géographique, qui devait choisir en dernier ressort.

L'un, particulièrement, passant par le Nicaragua, sembla à un moment l'emporter sur tous les autres. Le trajet était plus long, à la vérité, mais il offrait l'avantage de permettre d'utiliser sur un assez long trajet des cours d'eau naturels, à l'aide d'un système d'écluses approvisionnées par un grand lac central.

A Panama même, il fut grandement question, à un moment, d'établir un canal à écluses ; mais le projet

du canal à niveau l'emporta dans la séance solennelle du Congrès géographique.

M. Reclus nous accueillit de la façon la plus aimable. Quelques instants après, nous retrouvions M. Blanchet ; c'était à lui que nous avions directement à faire. Comme ordres de service, il commença par nous dire, avec sa bonhomie et sa rondeur ordinaires, que le travail qu'il nous donnait pour le moment consistait à nous reposer pendant quelques jours et à nous promener tranquillement dans Panama.

Après la traversée de l'Atlantique, ce répit nous parut le bienvenu, et, joyeux, le cœur plein d'espérance, nous nous rendîmes au bar attenant à la salle à manger, où l'on dînait par petits groupes à des tables séparées.

Une grande, une énorme salle dallée, cette salle du bar qui réunissait maintenant tous les habitants du premier étage. Le centre de la pièce était occupé par deux billards, les deux plus immenses qu'il m'ait jamais été donné de contempler. Ils étaient si grands, si grands, que les jeux avaient quatre billes ; à trois il eût été impossible, dans la plupart des coups, d'atteindre la bille à jouer, perdue au milieu de cette steppe de drap vert.

Au bout des billards, à une extrémité de la salle, se dressait le comptoir d'un de ces vastes bars qui tiennent tant de place dans la vie américaine.

C'était devant ces files de bouteilles aux étiquettes multicolores, que se traitaient la plupart des affaires commerciales de Panama, debout, en ingurgitant des *cock-tails*, toujours l'éternel *cock-tail* !

Ensuite, si le consommateur avait du temps et surtout de l'argent à perdre, il lui suffisait de traverser la salle pour se trouver dans une petite pièce bondée de foule, où fonctionnait une roulette.

Toutes les distractions, on les avait là, sous la main, dans cette salle d'hôtel. Du reste, il eût été inutile de sortir pour chercher d'autres plaisirs ; on n'en eût pas trouvé ailleurs. Il n'y avait dans la ville ni théâtre, ni concert, ni café, rien, rien que la salle du Grand-Hôtel, à laquelle il fallait toujours revenir.

Le cachet général de la ville de Panama diffère essentiellement de celui de Colon. Ici, une ville neuve, américaine, à maisons de bois, un campement de commerce, voilà tout ; à Panama, au contraire, une ville assise depuis longtemps, avec des maisons de pierre, qui sont de véritables maisons, que l'on sent transmises de père en fils depuis de longues générations, une ville établie, ayant sa population fixe ; enfin une ville qui possède un passé, plus pauvre que sa jeune rivale, mais trop fière pour en paraître jalouse.

A Colon, on est en Amérique avec les rues droites, géométriques ; à Panama, on est en Espagne avec

les maisons couvertes de tuiles creuses, avec les balcons saillants, aux gros barreaux de fer tordus, avec les ruelles étroites, tortueuses, capricieuses.

Enfin, à Colon, on compte par *dollars* ; à Panama, par *piastres*.

Le commerce local y est peu actif ; il se sent de l'indolence espagnole. Les magasins y sont rares, et lorqu'on en rencontre un, par ci par là, on peut être certain, ce qui donne bien la note du caractère indigène, d'y voir écrit un nom anglais, français, allemand ou italien.

Seul, l'Européen montre quelque activité dans ce pays; ainsi, de dix heures à trois heures, pendant que tout flambe sous les rayons d'un soleil torride, les seules silhouettes humaines que l'on voie errer dans les rues de Panama sont des silhouettes d'Européens, et encore d'Européens nouvellement débarqués, car un long séjour dans le pays finit par les déprimer aussi.

Les rues s'étendent désertes, semblables à celles d'une ville morte.

C'est l'heure où les *gallinaces*, sortes de grands vautours fauves, accomplissent en toute tranquillité leur service de voirie en dépeçant les charognes qui verdissent au soleil. Panama ne connaît pas d'autre organisation de nettoyage des rues. Aussi, dans sa reconnaissance, la municipalité a-t-elle interdit, sous des peines sévères, de tuer ces fonctionnaires gratuits et zélés.

Des chiens pelés, galeux, errants comme ceux des villes d'Orient, aident les oiseaux dans leur besogne et croquent les os que les becs ne peuvent attaquer.

Et, pendant ce temps-là, l'indigène fait sa sieste ; rien ne saurait l'en déranger.

Mais l'Anglais, le Français qui a émigré dans les contrées lointaines, n'y est pas venu pour se reposer ; il dépense sa vie, son énergie à courir après une fortune qu'il emportera chez lui ; et puis, il descend de parents dans les veines desquels coulait l'activité des races du nord. Tandis que le noir et le métis, qui naissent et mourront sous ce ciel de feu, eux dont les besoins sont si restreints dans ce pays où, pour vivre heureux, il suffit de ne pas mourir, eux dont les ancêtres, depuis des générations, ont passé la moitié de leur vie dans les torpeurs de la sieste, où veut-on qu'ils aient pris ce diable au corps qui nous caractérise ?

Ils regarderont avec une certaine pitié mélangée de mépris l'Européen trottiner sous le soleil, tandis que, nonchalamment allongés dans leur hamac, ils continueront leur sieste en fumant d'interminables cigarettes.

C'est même un spectacle assez bizarre que celui qu'offre Panama pendant ces heures de repos. Ici, les maisons n'ont pas de fenêtres vitrées, seulement des persiennes qu'on laisse toutes grandes ouvertes et par lesquelles l'œil indiscret du passant peut

fouiller jusqu'aux fonds les plus intimes du *home*.

Invariablement on aperçoit un ou plusieurs hamacs dans lesquels se balancent les maîtres de la maison. C'est la règle : les lits sont trop chauds, on aime mieux coucher dans des hamacs accrochés aux murs.

De onze heures du matin à trois heures du soir, la population de Panama vit ainsi perchée entre ciel et terre. Rien n'est plus indiscret que le hamac, qui moule si bien les formes, et, ma foi, lorsque sur un de ces perchoirs on a la bonne fortune de rencontrer une jeune et jolie créole, le coup d'œil n'a rien de pénible.

Vers quatre heures, tout ce monde commence à se remuer ; c'est le beau moment de la promenade de *Las-Bovedas*.

On appelle de ce nom une sorte de môle construit sur une série de voûtes, au pied desquelles viennent battre les lames du Pacifique.

De là on jouit d'un coup d'œil splendide, qui rappelle celui de la rade de Naples. Bien que Panama ne soit pas situé au fond d'un golfe, dans le lointain, les côtes boisées de l'isthme s'avancent à droite et à gauche vers le large, décrivant une vaste courbe qui, de ce point, donne à l'œil l'illusion complète de la fameuse rade au ciel bleu. Du reste, le ciel de ce pays n'a rien à envier à celui de Naples, et le Pacique, non moins calme que la Méditerranée, s'étend au loin comme une nappe d'azur.

En face de *Las-Bovedas*, au centre à peu près du panorama, émerge un petit groupe d'îles, dont la principale est Naos, qui joue admirablement le rôle de Capri.

Les jeunes créoles, à l'allure langoureuse, passent et repassent, en jouant de l'éventail, sur ce môle de *Las-Bovedas*, aussi jolies, aussi séduisantes que les plus belles filles de Naples.

Pour un peu, on se prendrait à chanter sur l'air connu :

Dolce Panama !

Seulement, Panama aura beau faire, il n'aura jamais le Vésuve, du moins de longtemps, cela paraît fort probable ; et voilà pourquoi la balance penchera toujours en faveur de Naples. Et puis, Panama, c'est peut-être un peu loin !

Ces petites îles, Naos, Flamenco, Perico, situées au milieu de ce cirque, ont l'avantage d'offrir un excellent abri pour le mouillage, avantage d'autant plus précieux que la baie de Panama, toute tapissée de madrépores, n'est pas tenable pour les ancres des navires.

Certes, la promenade de *Las-Bovedas* est une des plus pittoresques et des plus agréables qu'on puisse rêver, mais, quand on l'a arpentée chaque jour, deux heures durant, et cela pendant des semaines et des mois, elle finit par ne plus offrir qu'un

intérêt médiocre. Alors que faire? Restent les endroits publics, tels que bars, cafés, etc.

Mais les bars sont faits pour boire à la hâte, et la causerie n'y trouve aucun refuge. Les cafés, les *tiendas*, comme on les appelle ici, c'est bien pis encore! D'horribles échoppes, avec l'apparence et le parfum de nos plus immondes caboulots de barrière, généralement tenues par quelque mulâtresse plus que mûre, à la démarche d'oie grasse, au sourire qui voudrait être engageant.

Tout cela, en somme, ne présente rien de fort séduisant, et, en dépit des serments, en dépit des meilleures résolutions... on revient à la salle de la roulette où, au moins, on est toujours certain de rencontrer quelque visage ami.

Oh! cette roulette, a-t-elle coûté assez cher aux petits et aussi aux gros employés du canal!

L'industriel qui la tenait devait réaliser de beaux bénéfices. L'entrée était absolument libre, venait jouer qui voulait : on se pressait, on s'écrasait autour de sa table en une cohue où toutes les classes de la société étaient démocratiquement représentées. On y coudoyait depuis le misérable négro, presque en loques, qui poussait anxieusement ses dix sous, jusqu'au gros commerçant bourré de piastres et de banknotes.

Mais ses plus beaux jours étaient les jours d'escale des bateaux du Pacifique. Ces richissimes négociants

de San-Francisco ou du Pérou, rongés par la passion du jeu, que l'on peut considérer comme la contre-partie des qualités entreprenantes et hardies de la race américaine, pontaient des sommes folles sur le tapis.

Oh ! les beaux coups de râteau !

Ces tas d'or à portée de la main, quelle tentation pour toute la racaille nègre qui, avide, entourait la table, debout sur la pointe des pieds pour mieux voir, les yeux fascinés !

Un jour, elle fut trop forte. Quelque temps avant notre arrivée dans l'isthme, un soir que la partie s'annonçait des plus brillantes, une bande de filous s'organisa pour dévaliser la roulette. Ils dissimulèrent sous la table un fort pétard, auquel ils mirent le feu au bon moment. L'explosion eut lieu ; alors, ce fut une bousculade horrible ; chacun, croyant que la maison sautait, se précipita vers les issues, les lumières furent éteintes ; et quand la panique se calma, on constata que tous les enjeux avaient été enlevés à la faveur de la bagarre.

C'était là un accident plus désagréable que grave à la vérité, et l'autorité ne s'en émut guère. Du reste, cette autorité là ne s'émeut jamais de rien, et elle laissa simplement le chef de partie prendre les mesures qu'il jugeait convenables pour que pareille aventure ne se renouvelât pas ; aussi s'entoura-t-il de certaines précautions qui, tout d'abord, nous

parurent bizarres, jusqu'au jour où l'on nous eut mis au courant de la situation.

Avant chaque coup de roulette, au moment solennel du « faites vos jeux, messieurs ! » le dialogue suivant s'engageait entre le chef de partie et ses acolytes.

— *Mira la bomba !* ordonnait le chef de partie.

Immédiatement, un croupier se mettait à quatre pattes, soulevait le tapis, inspectait le dessous de la table et réapparaissait en annonçant qu'il n'avait pas vu de *bomba*.

— C'est bien ! reprenait gravement le croupier en chef.

Et seulement alors, fort de cette assurance, il prononçait le :

— Faites vos jeux, messieurs !

Et il lançait la bille. Quand elle était arrêtée, il annonçait le coup en trois langues, comme il convenait pour l'assistance cosmopolite à laquelle il avait affaire. — Treinta y seis, colorado ! Thirty six, and red ! Trente-six, rouge !

Tout homme dans ce pays porte constamment un revolver sur soi, mais on ne s'en sert que fort rarement, il est juste d'en convenir.

Ainsi, pendant tout mon séjour dans l'isthme, j'ai certainement assisté à de nombreuses querelles, notamment dans cette salle de roulette ; je me suis trouvé au milieu de bagarres où l'on démolissait les

chaises et où l'on s'assommait pas mal avec leurs débris ; mais je n'ai jamais vu qu'une fois le revolver jouer un rôle tragique. Encore était-ce une vengeance particulière, un cas tout à fait exceptionnel. Ce fut dans un bar que se passa l'incident; un Colombien qui depuis longtemps nourrissait des sentiments de haine contre un de ses compatriotes, se trouva un jour nez à nez avec lui devant le comptoir de ce bar, et lui brûla la cervelle sans autre forme de procès.

Peut-être cette sécurité instable provient-elle de l'armement général : chacun, sachant qu'à la première menace de revolver il en sortira immédiatement un autre de la poche de son adversaire ou de celle de ses amis, préfère laisser de côté ce genre d'arguments un peu brutal.

Quant à la protection de l'autorité, ce serait du dernier naïf que d'y compter une seule minute.

Elle est représentée à Panama par un certain nombre de soldats coiffés de képis assez semblables à ceux de nos anciens moblots, vêtus d'une vareuse bleue, d'un pantalon de coutil et chaussés d'espadrilles, quand ils ne sont pas pieds nus. Leur unique mission consiste à escorter, baïonnette au canon et cartouchière pleine, comme pour partir en guerre, quelques pauvres diables de galériens qui font semblant de travailler à l'édilité publique.

Quand ils n'escortent pas les galériens, ils font des révolutions ou les répriment, alternativement.

La présence des Européens, amenés par les travaux du canal, paraît avoir un peu calmé cette ardeur politique, car avant leur arrivée on comptait en moyenne une révolution tous les six mois dans l'Etat de Panama.

Il paraît qu'en somme ce sont de bonnes troupes, donnant bien, quand elles veulent donner ; elles ont au moins l'avantage de ne pas être novices au feu. Ce qui leur fait surtout défaut, c'est un état-major sérieux ; tout le monde est officier, tout le monde fait partie de l'état-major, et c'est un problème de savoir où ils recrutent leurs soldats. Ainsi, quand le président passe en revue les forces de l'Etat, ce serait peut-être exagérer de dire qu'il y a en ligne autant d'officiers que de simples soldats, mais ce ne serait pas exagérer de beaucoup.

La Colombie est le pays par excellence du panache et du galon.

Avant de quitter la garnison de Panama, je veux dire un mot de sa musique ; non pas pour la critiquer sur sa façon d'exécuter : elle n'était ni meilleure ni pire que la plupart des musiques militaires, mais il faut reconnaître qu'une inspiration bien extraordinaire présidait au choix de ses morceaux, dans les différentes circonstances où elle devait jouer.

Je me rappelle encore notre ahurissement à tous quand, à une grand'messe de la cathédrale, où l'ar-

chevêque s'il vous plaît, officiait en personne, nous entendîmes éclater, au milieu du recueillement général, la sautillante marche de *Boccace*.

Pour une messe de mariage, et à Panama, passe encore; mais accompagner une grand'messe avec des airs tirés de *Boccace* ou de *Mme Angot*, il y avait là bien de quoi nous surprendre. Notre étonnement cessa lorsque nous apprîmes la clef de l'énigme. Le chef de musique militaire était un français fanatique de la musique d'opérette, et il en fourrait partout.

La marche de *Boccace* lui tenait surtout au cœur, et s'il me fallait compter le nombre de fois que je l'ai entendue pendant mon séjour dans l'isthme, je crois que j'arriverais à un chiffre incalculable.

Cependant, une huitaine de jours s'était écoulée depuis notre arrivée, nous nous trouvions suffisamment reposés et nous allâmes de nouveau retrouver M. Blanchet.

Avant de nous distribuer notre service, il commença par nous mettre au courant de l'état des travaux à cette époque.

La première expédition, débarquée trois mois avant la nôtre, avait trouvé les sommets de l'isthme couverts de ces forêts vierges impénétrables et n'avait encore pu fournir qu'un plan relativement grossier. Il n'en fallait pas davantage pour un aperçu général du tracé, mais ces documents devaient forcément se trouver insuffisants lorsque viendrait l'époque des

entreprises et lorsqu'il s'agirait d'évaluer le cube.

De plus, il était de la dernière importance pour la Compagnie de se rendre compte, par des sondages multipliés, de la constitution exacte du sol : les prix variant dans des proportions considérables, suivant que la tranchée aurait à traverser du roc ou de la terre molle, par exemple.

La confection d'un plan minutieusement coté s'imposait donc pour les opérations à venir, mais surtout pour le tracé de l'axe du canal.

Cet axe en effet avait bien été déterminé d'une façon générale ; on savait quelles vallées il suivrait, mais on ne savait pas, et dans l'état actuel des choses, on ne pouvait pas savoir à quel point exact de ces vallées il passerait.

Les indications que fourniraient les sondages et le relever du terrain allaient aider à l'arrêter d'une façon précise ; en reportant dans certains endroits le tracé du canal d'une quinzaine de mètres seulement à droite où à gauche, suivant la nature et la conformation des terrains, on trouverait certainement le moyen de réaliser d'importantes économies.

Aussi, tous les ingénieurs des premiers départs, et nous étions de ceux-là, devaient être employés, avant tout, à des études de levers de plans et à des opérations de sondages. Leurs rapports seraient ensuite envoyés à Panama et centralisés dans un bureau spécial.

M. Blanchet nous offrit fort aimablement, à Montcenaux et à moi, soit d'aller sur le terrain, soit de rester dans les bureaux de centralisation des études. On avait besoin d'ingénieurs dans les deux postes.

Mais, je n'étais pas venu à Panama pour me renfermer dans des salles d'étude : la forêt vierge, les tigres, les crocodiles, tout cela me trottait en tête ; la vie du pionnier me tentait d'une irrésistible façon et, trouvant cette occasion de pénétrer dans les profondeurs inexplorées de cet isthme que mon regard n'avait pu qu'effleurer par la portière du wagon, je me hâtai de la saisir.

Mon camarade Tansonnat, malgré toute son énergie, n'était pas encore en état de reprendre le service fatigant du chantier, et l'on me donna le commandement de sa brigade.

Montcenaux partait avec moi.

Alors commença la première dislocation, qui devait être suivie hélas ! de beaucoup d'autres et de bien plus cruelles, de l'expédition du *Lafayette*.

On se dispersa suivant les besoins des travaux.

Montcenaux et moi nous partions pour le poste de Gamboa.

Tansonnat restait dans les bureaux d'études, à Panama, avec notre ami Didier, qui, nommé à Paris médecin de l'hôpital, attendait encore que la première pierre en fût posée.

Plusieurs fois je m'étais rencontré à Las-Bovedas

avec cette femme blonde, au regard si triste, qui avait fait la traversée avec nous sur le *Lafayette*. Elle ne quittait pas Panama : son mari et son beau-frère, mon compagnon de cabine, toujours vêtu de sa redingote noire et coiffé de son imperturbable chapeau haut de forme, avaient été affectés à un des services de la comptabilité.

CHAPITRE IV

Le *Chagres* et son barrage. — Arrivée à Gamboa. — Installation. — Le personnel de la brigade. — La vie au campement. — Un accouchement. — L'eau du Chagres. — La calentura. — Les ouvriers indigènes. — Difficultés du travail. — *Les Trochas*. — La nuit dans la forêt.

Au sud de Colon, non loin de la baie du Limon, se jette dans l'Atlantique le Rio Chagres qui prend naissance dans les sommets boisés de l'isthme, au nord de Panama.

Le nom de ce petit fleuve a déjà, depuis longtemps, traversé l'océan et est devenu familier aux oreilles d'Europe par la lutte que le canal interocéanique a engagée avec lui.

C'est que ce mauvais ruisseau, à peine grand, à quelques milles de son embouchure, en temps ordinaire, comme la Marne à Joinville-le-Pont, est le plus terrible, le plus redoutable, le plus implacable ennemi de notre gigantesque entreprise. Le colosse n'aura pas trop de toute sa force et de toute sa puissante énergie pour résister aux piqûres de cet insecte, qui sans cesse harcèle ses flancs.

Au commencement de son cours, le Chagres coule au fond des gorges sauvages de l'isthme, dans une direction différente de celle du canal. A Matachin

seulement, tous les deux se rencontrent presque à angle droit. Alors, à partir de ce point, ils suivent la même vallée, l'un selon ses lignes droites géométriques, l'autre se déroulant en de capricieux zigzags, et se coupent à plusieurs reprises jusqu'au pont de Barbacoas, où ils se séparent.

Le fleuve s'infléchit vers la gauche, se frayant un chemin à travers la grande plaine de Colon, jusqu'à l'Atlantique, tandis que le canal se dirige directement vers cette dernière ville.

Tout le danger réside dans ce parcours de Matachin au pont de Barbacoas. Il est en effet impossible de laisser la rivière se déverser dans le canal, dont elle ne tarderait pas à détériorer les berges; en tout cas, elle l'obstruerait de bancs de vase, de troncs d'arbres et de détritus de toutes sortes arrachés à ses rives par la violence du courant.

Car les crues sont terribles dans ce pays; pendant la mauvaise saison, les pluies qui y tombent par masses considérables, ruisselant sur les flancs escarpés des montagnes en de véritables cascades, déterminent d'effroyables inondations dans le fond des vallées, et transforment les moindres ruisseaux en torrents; ainsi quelquefois le Chagres monte de 10 et même de 12 mètres en vingt-quatre heures.

Il fallait donc, pour obvier à tous ces inconvénients, le barrer et le dériver jusqu'à la mer par un canal spécial.

Au moment où nous nous mîmes en route, le plan était arrêté en principe : on établirait, à quelques kilomètres au-dessus de Matachin, un barrage s'appuyant sur deux collines qui enserrent à cet endroit le cours du Chagres, le Cerro Rico et le Cerro Baruco.

Ce sera là une œuvre des plus gigantesques qu'on puisse imaginer : une vallée tout entière barrée par un remblai qui contiendra des millions de mètres cubes !

Songe-t-on quelle somme de travail, quelles dépenses représente cette opération : enlever dix, peut-être vingt millions de mètres cubes de terre et les amonceler en un talus ? Heureusement on aura sous la main les déblais provenant de la grande tranchée d'Emperador et de Culebra. On espère simplifier beaucoup les difficultés en utilisant, pour la construction, ces matériaux, qu'un petit chemin de fer amènerait sur place, relativement à peu de frais.

Ce sera une véritable montagne artificielle qui soutiendra la poussée d'un lac d'une superficie que l'on ne peut évaluer, car on n'a pas encore de renseignements bien précis. Le Chagres est à cet endroit, en temps ordinaire, à douze mètres au-dessus du niveau de la mer. Or, étant donné son débit pendant les inondations, il n'y a rien d'exagéré à supposer que le barrage aura pour effet d'élever á cinquante mètres le niveau des eaux; tous les terrains infé-

rieurs à la cote cinquante, sont donc exposés à être recouverts.

Il y a là des vallées énormes communiquant avec celle du Chagres ; les eaux s'y précipiteront, comme par toutes les issues inférieures qu'elles trouveront, jusqu'à ce qu'elles aient atteint leur niveau.

Où cessent ces issues ? Quelle est l'étendue de terrain qu'envahira l'inondation ? Il est difficile de le dire, la délimitation du bassin inondé n'ayant pu encore être faite d'une façon complète. Pour l'établir avec exactitude, ce serait un travail considérable, qui demanderait au moins deux ans. Autant vaudrait lever le plan de l'isthme tout entier.

Notre besogne en ce moment consistait simplement à lever celui des terrains sur lesquels devait s'élever le barrage, et Gamboa, le poste où nous nous rendions Montcenaux et moi, se trouvait dans les meilleures conditions pour cette étude, par sa situation sur les bords du Chagres, entre les deux sommets du Cerro Rico et du Cerro Baruco.

A Panama nous avions pris le chemin de fer, qui nous descendit à Matachin.

Là finissaient pour nous, en même temps que la demi-civilisation apportée par les fréquents passages des Européens, les moyens de locomotion rapides et perfectionnés.

De route, il n'en fallait pas parler ; nous n'avions que le Chagres à notre disposition.

Deux noirs nous attendaient dans une pirogue et devaient nous conduire à Gamboa en remontant le fleuve.

Le pirogue, comme toute pirogue digne de ce nom, était creusée dans un seul tronc d'arbre; les deux bateliers la manœuvraient à l'aide de deux grandes perches ferrées, qu'ils appuyaient contre le fond et qu'on appelle « palanques ». De là vient le nom de « palanquiers » sous lequel on désigne fréquemment ceux qui s'en servent.

Les deux nôtres étaient habiles et, après avoir remonté le courant pendant vingt minutes environ, nous débarquâmes à Gamboa.

Ce village de Gamboa, je commençai par le chercher des yeux, mais ce fut en vain. Je ne le vîs pas; je n'aperçus que notre campement, un carré d'une cinquantaine de mètres de côté, établi sur la rive gauche du Chagres, à un endroit où la berge était assez élevée, et entouré d'une forte palissade de bambou.

C'était à mon prédécesseur Tansonnat que revenait tout l'honneur de l'installation. Ce terrain, il l'avait conquis sur la forêt vierge, dont les masses vertes s'avançaient vers le fond et sur le côté droit, jusqu'à toucher nos palissades de bambou.

Il avait aussi fait élever deux cabanes : l'une en planches de sapin, pour le logement des chefs, et l'autre, un rancho où couchaient les ouvriers.

Plus tard, nous ornâmes notre cité de plusieurs autres constructions, notamment d'un observatoire, une sorte de pigeonnier perché sur les basses branches de trois gros arbres. On n'y pouvait pas observer grand'chose, c'est vrai ; mais la girouette nous fut particulièrement commode pour tirer à la cible pendant les longues heures d'ennui du dimanche.

Je fis alors connaissance avec mon personnel.

D'abord Blasert, qui depuis le départ de Tansonnat remplissait les fonctions de chef intérimaire de brigade, qu'il me remit à mon arrivée. En réalité, il n'était que chef de campement, c'est-à-dire qu'il s'occupait particulièrement de l'administration et de la comptabilité de la brigade. Le service d'approvisionnements rentrait aussi dans ses attributions : c'était lui qui devait nous fournir les vivres, ainsi qu'aux ouvriers employés dans le chantier. Sa besogne le retenait constamment au camp, et du reste, il n'avait rien à démêler avec les questions techniques.

La Belgique était son pays natal, mais avant d'arriver à Panama, ce brabançon avait couru mille aventures dans l'Amérique du Nord. Ses longs séjours dans les prairies habitées par les Peaux-Rouges, et sa traversée du Far-West, à cheval, constituaient autant d'exploits qui le remplissaient d'une grande fierté.

Pour lui, quiconque ne s'était pas promené à tra-

vers le Far-West ne connaissait rien, n'était bon à rien.

— On voit bien que vous n'avez pas parcouru le Far-West ! nous disait-il à tout propos, lorsqu'il nous arrivait de nous plaindre d'un de ces mille petits accidents de cette vie primitive.

Et il se moquait du climat, se moquait des serpents, se moquait des noirs, se moquait de la fièvre jaune, tout cela parce qu'il avait chevauché au milieu des wigwams des Sioux ou des Apaches.

N'ayant jamais été malade un seul jour, n'ayant jamais attrapé une égratignure, il avait l'idée saugrenue de se considérer comme invulnérable.

Une autre idée, plus saugrenue encore, fut d'amener à Gamboa sa femme et sa petite fille, âgée d'une dizaine d'années. Cette gamine, qui passait sa journée à vagabonder dans le campement nu-pieds, la tête découverte, échappait aux insolations par un miracle pour ainsi dire quotidien.

Nous avions encore comme compagnon Jeronimo, un Colombien alerte d'esprit et de corps, dont la mission consistait à servir d'intermédiaire entre les indigènes et nous, car l'ignorance de leur langue nous mettait souvent dans un grand embarras.

Il y avait à ce sujet deux écoles bien définies parmi les Français venus dans l'isthme pour les travaux du canal : les uns essayaient consciencieusement d'apprendre l'espagnol ; les autres s'en tenaient

à un simple charabia français à terminaisons plus ou moins espagnolisées, une sorte d'auvergnat qu'ils voulaient imposer aux naturels comme une langue mixte.

Ce dernier système eut, je crois, le plus de succès, ou, du moins, fut plus généralement adopté ; en tout cas, pour le moment, tout le monde pataugeait à qui mieux mieux, et la présence de Jeronimo parmi nous, nous rendit de réels services.

Il n'était guère âgé que de vingt-six ou vingt-sept ans, et comme tout bon Colombien, il avait déjà pris part à sept ou huit révolutions qui avaient laissé sur lui des empreintes indélébiles : il portait fort gaillardement trois superbes cicatrices provenant de blessures faites par des balles de « remington ».

Un bon tiers de la population colombienne a la peau ainsi trouée.

Avec Montcenaux et moi, c'était là tout l'état-major du campement. Deux domestiques nous servaient : l'un, un nègre, chargé de la cuisine et qui, sous ce fallacieux prétexte, nous faisait avaler des mélanges effroyables ; l'autre, un Indien Peau-Rouge, qui remplissait le délicat office de valet de chambre. Il s'appelait Francesco.

D'où venait ce fils des Prairies ? Comment s'était-il échoué sur cette rive du Chagres ? Personne n'en savait rien, lui non plus, du reste.

Son existence, toute courte qu'elle fût, — il avait

vingt-deux ans à peine — avait déjà été traversée par toutes sortes de péripéties étranges, qui n'avaient laissé que de flottantes impressions dans sa mémoire.

Ainsi il se rappelait avoir séjourné en Allemagne pendant un certain temps; mais à quelle époque, à quel propros et dans quelle partie de l'Allemagne? Mystère ; il l'ignorait complètement. Il n'avait rapporté de ce voyage qu'un mauvais patois tudesque, presque incompréhensible, et le souvenir vague de vastes plaines couvertes de neige ; voilà tout.

La Peau-Rouge et le cuisinier nègre couchaient dans le rancho des ouvriers, tandis que l'état-major habitait la baraque de planches de sapin.

Cette baraque ne contenait qu'une seule pièce, une pièce de huit mètres sur huit environ, qui nous servait tour à tour de salon, de salle à manger et de chambre à coucher.

On ne peut se faire une idée du coup d'œil qu'elle offrait. Les armoires manquant totalement, chacun avait installé son ménage d'une façon plus que sommaire, avec l'insouciance des jeunes gens pour ces sortes de détails. C'étaient autour des murs, dans les coins, des fouillis inénarrables de malles, de bottes, d'armes, de fioles pharmaceutiques, et, le soir, nos six hamacs accrochés aux parois se balançaient sur ce désordre. Car Mme Blasert y habitait comme nous ; son hamac et celui de sa fille étaient suspendus à une extrémité de la pièce.

Mais ce n'était pas tout. Mme Blasert se trouvait à ce moment dans une position des plus intéressantes, ce qui ne laissait pas de nous causer quelques inquiétudes.

— Ne vous laissez pas surprendre, lui disais-je, dans ce campement où vous manqueriez de toute espèce de soins. Vous n'auriez personne pour vous assister, car malgré ma bonne volonté je ne ferais qu'une sage-femme déplorable, et quant à Montcenaux je ne le crois pas non plus fort expert dans l'art d'aider les enfants à venir au monde!

Montcenaux déclara modestement qu'en effet sa compétence n'allait pas si loin.

Et nous lui conseillions d'aller, pour cette petite cérémonie, à Panama, où elle trouverait les soins que réclamerait son état.

Mais à tous nos avis elle répondait qu'elle avait bien le temps.

— Et après tout, ajoutait son mari, ce n'est pas le diable!

— Soit, reprenions-nous. Mais votre femme n'a pas traversé le Far-West. Enfin vous êtes prévenus!

Or elle avait si bien le temps, qu'un beau soir, pendant le dîner, les douleurs la prirent.

Il n'y avait pas à différer; un nègre courut chercher une vieille négresse au village voisin, et en attendant, on l'étendit sur un cadre de sangle.

C'était un désarroi indescriptible. Qu'on se figure la scène. La malheureuse allongée sur son cadre, assistée d'une vieille négresse qui ressemblait plutôt à une sorcière, les plaintes de l'accouchée, les vagissements du nouveau-né, les pleurs de la petite fille qui, ne comprenant rien à tout ce qui se passait, pleurait d'entendre crier sa mère, et nous, à côté, dans la même pièce, tâchant de dormir dans nos hamacs ou fumant des cigarettes lorsque le vacarme devenait trop fort.

Jamais on ne pourra rien imaginer de pareil!

Eh bien, malgré ces conditions absolument déplorables, tout se passa fort bien, et, au bout de quelques jours, la mère et l'enfant se portaient on ne peut mieux.

On voit que le confortable ne tenait pas une large place dans notre existence; du reste, nous ne nous en préoccupions guère et, dans notre retraite sauvage de Gamboa, nous nous estimions fort heureux.

Après Mme Blasert sa fille fut éprouvée, d'une tout autre façon, hâtons-nous de le dire. Elle faillit perdre un pied par les niguas.

Les niguas, qu'on appelle aussi des chiques, sont des insectes imperceptibles qui s'introduisent sous la peau des doigts de pied principalement et déterminent par leur présence une inflammation qui peut amener la gangrène.

Ce sont les cochons qui servent le plus souvent de

véhicule à cette vermine; ils en sont infestés et cette gamine courant toute la journée dans le camp avait dû les attraper de trois ou quatre cochons du village voisin qui venaient, au gré de leur fantaisie, nous rendre visite.

Francesco, notre Peau-Rouge, fit merveille en cette circonstance.

Armé d'une aiguille, il enleva toutes ces chiques des pieds de l'enfant avec une habileté qu'aurait enviée un chirurgien. Il la tint en traitement, au lit, pendant un mois, appliquant sur ses plaies des compresses de tabac infusé dans l'alcool; grâce à cette méthode, il parvint à arrêter les progrès de la gangrène et à lui conserver les phalanges des doigts de pieds.

Les niguas constituent un des grands désagréments du pays, et les indigènes sont nombreux qui ont perdu de cette façon quelque phalange de doigts de pieds.

Notre campement avait bien d'autres inconvénients.

D'abord, les serpents.

Lorsque Tansonnat avait défriché le terrain, ses hommes en avaient tué sur cet emplacement une centaine environ, appartenant tous à des espèces plus dangereuses les unes que les autres; si on veut bien admettre que plus de la moitié a dû certainement s'échapper à travers le fouillis des abatis

d'arbres, on peut juger du nombre qui grouillait à cette place.

Nous en rencontrions, de temps à autre, quelques-uns égarés sur ce que nous appelions notre pelouse. Je me souviens surtout d'un serpent corail, splendide de couleur, qu'un ouvrier indigène saisit par la queue avec une adresse étonnante et tua en lui brisant la tête contre une pierre, après l'avoir fait tournoyer comme une fronde.

Ce n'étaient là que des accidents sans importance dont on pouvait se garer avec de bonnes bottes; mais un désagrément que nous ressentions bien plus cruellemeut et contre lequel nous restions sans défense, provenait de la qualité de l'eau à laquelle nous étions condamnés.

C'était l'eau du Chagres; nous n'en buvions pas d'autre. Elle est horrible; charriant des détritus végétaux de toute espèce, elle nous donnait des maux d'estomac épouvantables. Quand on la soumet à l'analyse, on y découvre des choses extraordinaires, on y trouve jusqu'à du mercure à l'état liquide.

D'où vient ce mercure? Personne ne le sait. C'est encore un mystère à ajouter à tant d'autres.

Le détraquement continuel de l'estomac sous un climat où cet organe a déjà tant de peine à fonctionner à peu près régulièrement, en prenant les plus grandes précautions, nous affaiblissait beaucoup, et nous avions cependant besoin de toutes

nos forces et de toute notre énergie pour notre besogne quotidienne.

C'était un travail très pénible et qui n'offrait rien de commun avec ce qui se fait en Europe.

Lorsqu'en arrivant à Gamboa nous examinâmes le pays, lorsque nous vîmes ces montagnes couvertes d'épaisses forêts dont il nous fallait lever un plan exact, nous fûmes tout d'abord inquiets sur le mode d'opérer.

En Europe, rien n'est plus facile : on se rend sur les hauteurs, et là, d'un coup d'œil, on juge le terrain, on choisit les endroits où l'on plantera ses balises, on prend ses points de repère pour la triangulation.

Mais ici, rien de pareil ne peut se pratiquer : tout est boisé jusqu'au sommet des montagnes, recouvertes de forêts centenaires dont le feuillage forme une voûte à peine pénétrable aux rayons solaires. Des points les plus élevés, on n'a pour horizon qu'un inextricable fouillis de troncs d'arbres et de lianes qui arrêtent la vue à deux ou trois mètres. A peu près comme si on se mettait dans un four pour faire de la triangulation.

Il fallait donc commencer par voir autour de soi ; aussi, la première opération qui s'est imposée à nous a consisté à atteindre et à déboiser les sommets qui du niveau du Chagres nous paraissaient les plus élevés.

Les trente et quelques ouvriers qui composaient la brigade se mirent à cette besogne.

C'étaient, pour la plupart des métis indigènes d'un maniement difficile pour uous autres étrangers. Ces gens-là possèdent une dose de vanité colossale, et sont animés d'une méfiance instinctive contre l'Européen. Pour eux, ce n'est qu'un esbrouffeur qui veut les éblouir par sa science et par ses machines, et leur orgueil, ils le mettent à ne pas paraître éblouis du tout.

Evidemment, au fond, force leur est bien de reconnaître notre supériorité; mais ils ne nous en veulent que davantage et ne s'en montrent que plus cassants dans leurs rapports avec nous.

Ils consentent à faire un certain travail moyennant une rétribution déterminée; mais, ce travail fini, ils ne vous sont plus de rien, ils ne vous connaissent plus, ils redeviennent hommes libres, et même, ce sentiment, ils l'exagèrent tellement que la moindre marque de politesse ou de déférence leur paraîtrait un acte de servilité.

Dans ces conditions, leur susceptibilité s'accommode fort mal des observations, et il faut user d'une véritable diplomatie pour donner des ordres de service à des gaillards qui, à tout propos, vous répondent avec une morgue auprès de laquelle celle de l'Espagnol n'est que de la platitude :

— *Yo soy un hombre libre!* Je suis un homme libre.

Ces gens-là croient prendre la Bastille tous les jours.

Si encore ils rachetaient ces défauts par une plus grande résistance à l'énervement du climat; mais, loin de là, ils sont aussi vite abattus que nous et ne cessent de grelotter la fièvre.

Il ne se passait pour ainsi dire pas de jour que, au moment du départ pour le chantier, l'un d'eux ne vînt me trouver.

— *Tengo la calentura, señor!* J'ai la fièvre, me disait-il, en claquant des dents.

Alors il se couchait par terre, s'enroulait dans une couverture et dormait cinq ou six heures, après quoi il se réveillait frais et dispos.

Les indigènes contractent même la fièvre plus facilement que nous; mais il faut dire aussi qu'ils s'en relèvent plus facilement. Une attaque de *calentura* met un Européen sur le flanc pour une huitaine de jours au moins; le Colombien en est quitte au bout de quelques heures.

La *calentura!* On n'entendait que ce mot-là dans le campement.

Mais, malgré leurs défauts, les Colombiens, par leur extrême habitude de ce genre de travail, nous rendaient de grands services dans les déboisements. Jamais un ouvrier européen n'aurait pu se reconnaître au milieu de cet enchevêtrement de lianes qui relient tous les arbres de la forêt, et qui font parfois qu'un arbre coupé se tient encore debout, comme un mât de navire soutenu par ses haubans.

Lui, le Colombien, s'enfonce dans ces masses de verdure, s'y faufile, y rampe avec la souplesse d'un serpent, sait reconnaître la liane qui gêne et va la couper d'un coup de *machète*.

C'est son outil universel, le *machète;* une sorte de cimeterre de soixante-quinze centimètres de longueur, à la lame droite et élargie à l'extrémité. Il le porte constamment avec lui, sans fourreau, le tient à la main comme une canne quand il marche en bon terrain, ou le porte bourgeoisement sous son bras, comme un parapluie, quand il veut rouler une cigarette.

Il s'en sert pour tous les usages: pour abattre le bois, pour couper son pain, pour se faire les ongles, pour se battre.

Les blessures de machètes sont effroyables.

Les Colombiens le manient avec une habileté consommée.

C'était merveille de les voir avancer une *trocha* à travers la forêt. On donnait ce nom à de longues avenues que nous déboisions, et qui nous servaient, soit de routes pour nous diriger sous bois, soit de lignes pour repérer les pentes.

Les bambous, les lianes, les arbres même tombaient dru comme grêle devant eux. Parfois, la *trocha* rencontrait en pleine forêt quelque clairière garnie seulement de ces arbustes verts au feuillage en éventail; alors, ils entraient dans cette brousse

de deux mètres de haut, et, pareils à des jongleurs, faisant voltiger le machète d'une main dans l'autre, ils marchaient, fauchant devant eux cette moisson verte qui s'affaissait comme le blé sous le coup de faux.

De place en place, cependant, se dressait sur une ligne de déboisement le fût de quelque arbre colossal au grain dense et serré comme celui de l'acajou.

Là, les machètes demeuraient impuissants.

On continuait la *trocha*, si c'était possible, on déblayait le terrain autour du géant, puis l'on revenait l'attaquer à coups de hache.

Ces forêts de l'isthme renferment des arbres superbes comme grosseur et comme grain : ce seraient des bois d'ébénisterie admirables, malheureusement il est impossible de les exploiter.

Les essences ne sont pas groupées comme chez nous, où il y a des forêts de pins, de chênes, de hêtres, etc. Dans ces forêts vierges, les individus sont disséminés dans toutes les directions et l'abatage de chaque arbre nécessiterait un travail considérable.

Rien que pour l'atteindre, il faudrait percer des kilomètres de trochas, dans lesquelles ensuite on serait obligé de le transporter à bras ; autant des frais énormes.

Nous passions souvent plus d'une journée pour abattre un arbre de ce genre, tant à cause de la

dureté du bois que la hache, à chaque coup, n'entamait que de quelques millimètres, qu'à cause du nombre considérable des autres arbres reliés par des lianes, et qu'il fallait jeter à bas en même temps.

On étouffait dans ces trochas, où les branches supérieures en se rejoignant formaient une longue voûte qui interceptait l'air et la lumière. Parfois, à travers une éclaircie, pénétrait brutalement, comme à travers un vitrail cassé dans la nef d'une cathédrale, un rayon de soleil semant cette pénombre d'éclaboussures d'or, et du sol montait une humidité tiède, affaiblissante qui, emprisonnée sous ces larges feuilles vernissées, faisait penser aux odeurs fades de nos serres chaudes.

On rencontrait peu d'animaux sous bois : quelques perroquets qui s'envolaient avec de grands cris, ou bien encore, mais très rarement, dans les buissons, le glissement velouté d'un fauve que notre approche délogeait. On le soupçonnait plutôt qu'on ne le voyait.

Les serpents en revanche ne manquaient pas. A chaque instant on en apercevait qui se faufilaient à travers les grandes herbes, ou souvent il nous en tombait sur la tête du haut des arbres qu'on abattait. C'était tout; pendant le jour, les bêtes sauvages se cachaient immobiles, au fond de leurs retraites.

Au déclin du jour seulement tout ce peuple se mettait en mouvement. De notre campement, bordé

par la forêt vierge, nous assistions chaque soir au réveil de ces solitudes; il semblait qu'avec la nuit un monde naquît. On sentait alors la vie sourdre et palpiter avec une intensité effrayante. C'était surtout un envahissement d'insectes! A chaque pas, le pied en écrasait des centaines; à chaque geste de la main, on en ramassait une poignée et à chaque mouvement, le visage en frôlait des tourbillons qui voletaient dans l'ombre. On en respirait, on en avalait! Dehors, la flamme d'une lampe s'éteignait en quelques minutes sous l'amoncellement de leurs petits cadavres, aux corselets mordorés, bleuissants avec des reflets métalliques, ou aux grandes ailes ouatées et diaprées comme ceux des phalènes. Et tous ces battements d'ailes, ces bruissements d'hélitres, s'unissaient dans un monstrueux bourdonnement qui emplissait la forêt et montait jusqu'au ciel, tandis que dans cette nuit claire du tropique les grands arbres, comme des armatures d'illumination, flambaient sous des millions de lucioles.

CHAPITRE V

Le village de Gamboa. — La famille Olivarès. — L'algarade de Francesco. — Symptômes de révolte. — Pacheco. — Sous les armes. — Départ de Pacheco. — Les serpents. — Fugues à Panama. — L'abrutitura. — Louis et Georges Werbrugghe.

Le campement de Gamboa avait reçu son nom d'un village indigène qui se trouvait dissimulé au milieu des arbres, à cent mètres des palissades, environ.

Ce nom de village paraîtra peut-être une appellation bien pompeuse pour les deux ou trois misérables huttes qui le composaient; mais il ne s'agit que de s'entendre sur la valeur des mots : tous les villages que l'on rencontre dans l'isthme en dehors de la ligne du chemin de fer ne sont pas plus importants.

La formation en est toujours la même : une famille qui s'établit à proximité de quelque cours d'eau et qui défriche autour de sa case quelques mètres carrés de terrain d'où elle tire sa nourriture. Plus tard, les enfants se marient, se fixent parfois auprès de leurs parents, et le village atteint le chiffre de quatre ou cinq cabanes, ce qui est alors considérable.

Gamboa n'avait pas d'autre origine : un certain Olivarès avait jadis défriché ce coin de la forêt sur le bord du Chagres et s'était bâti une cabane de bambou. Plus tard, ses fils, ses gendres s'étaient joints à lui, le nombre des cabanes avait augmenté et le défrichement s'était étendu.

La famille Olivarès cultivait là quelques plantations de riz, de bananes, de maïs, et faisait paître sur les bords du fleuve cinq ou six vaches maigres qui lui fournissaient le laitage. Quand l'une de ces bêtes devenait trop vieille, trop étique, on en tirait encore parti en l'expédiant à la boucherie de Panama.

Ce n'était malheureusement pas le seul troupeau de nos voisins ; ils possédaient encore une bande de petits cochons noirs, maigres, à demi sauvages, qui toute la journée venaient vagabonder dans notre camp. C'était notre désespoir, ils nous infectaient de leurs *chiques* qu'ils semaient partout.

Sans produire chez nous des ravages aussi forts que chez la petite Blasert, cette vermine n'en était pas moins gênante, et presque chaque soir l'un de nous devait recourir à la main habile de Francesco pour se débarrasser les jambes ou les pieds de ces hôtes incommodes.

L'installation d'un campement européen à côté de ses domaines n'avait pas été sans causer quelque dépit au père Olivarès, le chef de la tribu. Il se

croyait menacé par nous et n'était pas loin de penser qu'un jour ses cabanes et ses plantations seraient englobées par notre extension.

Mais quand il vit qu'on le laissait absolument tranquille, persuadé, alors, qu'il n'avait rien à redouter de notre part, il revint à de meilleurs sentiments et ne dédaigna même pas d'entrer en relations amicales avec nous. Après le dîner, on voisinait fréquemment du campement au village, et la conversation de ce vieux paysan, à l'esprit ouvert, d'une race certainement plus affinée que la plupart de ceux d'Europe, apportait une diversion agréable à notre solitude.

Un soir qu'il était venu nous offrir quelques fruits de sa plantation, des bananes et des oranges, et qu'assis dans notre salle à manger, il fumait gravement une cigarette, en discutant avec nous sur ce pied d'égalité familière que prend tout de suite le moindre des Colombiens vis-à-vis des Européens, tout à coup, un horrible vacarme éclata dehors.

Au même moment la porte s'ouvrit, brutalement repoussée d'un coup de pied, et Francesco, notre valet de chambre Peau-Rouge, apparut, brandissant un énorme couteau de cuisine. Il était absolument ivre et, dans son jargon mâtiné d'allemand, de français, d'espagnol, et de quelques bribes de sa langue maternelle, il proférait des menaces contre Blasert, qu'il voulait égorger; c'était son idée fixe.

Fort heureusement, Blasert était absent à ce moment et, tandis que Francesco le cherchait, nous eûmes le temps de nous précipiter sur lui. En un clin d'œil il fut désarmé, ficelé et déposé dans un coin de la pièce, où nous résolûmes de le laisser jusqu'à ce que la raison lui fût revenue.

On l'interrogea, on lui demanda sous quelle influence il avait agi, mais ce fut en vain. Impossible d'en rien tirer ; il ne voulait pas desserrer les dents et ne tarda pas, assoupi par cette immobilité forcée, à s'endormir d'un profond sommeil d'ivrogne.

Cet évènement nous avait tous étrangement surpris, car, depuis notre arrivée jamais nous n'avions eu le moindre reproche à adresser à Francesco. D'une sobriété exemplaire, il accomplissait sa besogne avec une grande régularité et même, l'avions-nous cru jusqu'ici, avec un certain dévouement. Quelle lubie l'avait donc pris subitement ?

Olivarès nous donna la clef de l'énigme.

— C'est Pacheco, nous dit-il avec son impassibilité ordinaire, qui l'a fait boire et lui a mis le couteau à la main. Et ce n'est pas tout : depuis huit jours au moins, je sais qu'il s'occupe à monter la tête à vos hommes, et, quand le moment lui paraîtra convenable, soyez certains qu'il les lâchera sur vous, comme il a lâché cet imbécile de Francesco sur M. Blasert.

Et, nous conseillant de nous méfier de Pacheco, il ajouta avec une énergie incroyable :

— *Vd. tiene in campamento una culebra, una vivora, un demonio!* (vous avez dans votre camp un serpent, une vipère, un démon!..)

Diable!

A ce moment Blasert rentrait. On le mit au courant des évènements qui venaient de se passer.

— Je vois ce que c'est! nous dit-il.

Et il nous donna les explications de la haine toute spéciale dont le poursuivait Pacheco.

Ce Pacheco était un Mexicain qui, à la suite d'aventures politiques ou autres dans son pays, — on ne savait pas au juste — était venu se réfugier en Colombie, où il avait cherché de l'ouvrage sur les chantiers de la Compagnie. Son instruction était supérieure à celle de la masse des ouvriers, cette demi-instruction qui, mal répartie, fait les ratés méchants.

On l'avait attribué à notre brigade en qualité de contre-maître. Le matin, il faisait l'appel des hommes et il était plus spécialement chargé de les surveiller pendant le travail.

Mais à ces fonctions il avait imaginé, quelque temps auparavant, de joindre la profession plus lucrative de commerçant. Grâce à la franchise que la Compagnie accordait à ses employés, il faisait venir de Panama ou de Colon divers objets de paco-

tille, comme du linge, des souliers, des chapeaux, des petits miroirs, des couteaux, qu'il revendait ensuite aux hommes avec un bénéfice considérable.

Ce genre de négoce lui réussissait assez bien.

Malheureusement Blasert, à qui ses fonctions de comptable et de chef du matériel et de l'approvisionnement commandaient une surveillance spéciale, ne mit pas longtemps à découvrir ces manœuvres commerciales.

Il commença par les lui interdire et en référa à la Compagnie, qui fit prévenir Pacheco d'avoir à cesser son exploitation des ouvriers, sous peine d'un renvoi immédiat.

De là, très probablement, chez cet homme un désir ardent de se venger, d'abord de Blasert, auquel il rapportait plus particulièrement ses malheurs, et ensuite de nous, qu'il englobait dans sa haine.

Ces révélations n'avaient rien de bien rassurant, si l'on veut considérer que la brigade se composait d'une trentaine d'ouvriers indigènes, tandis que de notre côté nous n'étions que cinq, en comptant Tansonnat, qui, fort heureusement, était de retour parmi nous depuis une huitaine de jours.

Quant à un secours quelconque, il ne fallait en attendre aucun dans ce pays sauvage. Olivarès lui-même, n'aurait pas osé prendre parti pour des étrangers contre ses compatriotes.

Nous ne devions compter que sur nous, aussi

résolûmes-nous de nous défendre vigoureusement si nous étions attaqués.

En récapitulant l'état de notre armement, nous constatâmes que nous pourrions disposer, avec nos revolvers, nos winchesters et nos fusils de chasse, de quarante-huit coups sans avoir besoin de recharger.

C'était déjà fort honnête pour parer à un danger pressant.

J'eus bien à ce moment la tentation de commencer par expulser Pacheco, comme j'avais le droit de faire; mais, d'après ce que nous dit Olivarès, l'esprit des hommes était monté à un diapason tel, que cet acte d'énergie eût sans doute amené un conflit immédiat. C'était là une responsabilité trop grave dont nous ne voulions pas nous charger, et nous convînmes de laisser les choses en l'état, quitte à informer tout de suite l'agent supérieur à Panama de nos rapports plus que tendus avec nos hommes.

Francesco, son alcool une fois cuvé, nous avait demandé pardon tout penaud; il n'était pas dangereux.

Le lendemain nous examinâmes nos ouvriers avec attention, et mille détails qui nous avaient échappé jusqu'alors nous frappèrent.

Ils n'avaient plus vis-à-vis de nous cet air de franchise que nous leur connaissions auparavant; ils exécutaient leur besogne avec plus de nonchalance,

grognant à la moindre observation; aux repas, que nous prenions dans la trocha, ils se groupaient tous ensemble, loin de nous, et causaient à voix basse, en jetant de notre côté, de mauvais regards en-dessous qui nous en disaient long sur leurs sentiments.

Ce jour-là, précisément, j'eus besoin pour affaires de service de me rendre à une brigade voisine; Pacheco prévenu devait tenir deux palanquiers à ma disposition.

A l'heure dite, au moment de m'embarquer dans la pirogue, je reconnus les deux hommes comme deux de ses plus chauds partisans.

Une expédition sur ce fleuve désert avec ces deux grands gaillards armés de leurs longs bâtons ferrés ne m'inspirait qu'une médiocre confiance. Je les changeai et en commandai deux autres.

Ces palanquiers avaient-ils l'intention de m'assommer et de me jeter à l'eau? je ne voudrais pas l'affirmer, mais je me souviens que, vers cette époque, on trouva dans le Chagres, flottant entre deux eaux, le corps d'un opérateur qui avait ainsi disparu pendant une expédition en pirogue.

En somme, après l'algarade de Francesco, qui maintenant avouait très bien avoir été poussé par Pacheco, une certaine méfiance n'était pas déplacée, et il eût été plus que naïf de la part de l'un de nous d'aller se jeter, de gaieté de cœur, dans la gueule du loup.

Pendant tout le temps que dura cette situation, nous ne quittions nos armes ni le jour ni la nuit, et nous couchions tout habillés, tandis que l'un de nous montait la garde dehors.

Ces factions donnèrent même naissance à un incident qui jeta une note comique au milieu de toutes ces aventures. Ce fut à Tansonnat que nous en fûmes redevables.

Une nuit, pendant qu'il veillait au salut commun, il crut voir, à la lueur indécise de la lune, une masse sombre qui paraissait venir du rancho des hommes et ramper dans la direction de notre cabane.

Fort courageusement du reste, il alla droit dessus, cria : Qui vive? et comme rien ne lui répondait, ne voulant tirer qu'à la dernière extrémité, il administra d'abord un vigoureux coup du bout de son canon de winchester dans la masse sombre.

Le fusil faillit se casser et lui tomber à la renverse : c'était un tronc d'arbre que la lumière tremblotante de la lune semblait faire mouvoir.

Il fut le premier à rire de son erreur.

Cependant, notre lettre était parvenue à Panama. Elle y avait causé une émotion très vive. L'agent supérieur, M. Reclus, voyant déjà le campement de Gamboa à feu et à sang, craignait les suites d'un conflit qui aurait mis pour ainsi dire les Européens sur le pied de guerre avec les indigènes, dans tout l'isthme. Il s'empressa de nous écrire une longue

lettre, nous recommandant le calme et la prudence et, en même temps, il nous annonçait la venue de son chef des études.

Parbleu ! nous ne voulions pas tirer les premiers sur nos négros !

Quelques jours après, l'envoyé de M. Reclus arrivait à Gamboa, et, avec la haute autorité que lui donnaient ses fonctions, il put nous débarrasser, sans fâcheux incident, de notre trop fameux Pacheco.

Dès ce moment, les symptômes de rébellion cessèrent, et les ouvriers soustraits à cette mauvaise influence reprirent avec nous leurs anciennes allures.

L'alerte était passée ; mais nous comprîmes combien étaient difficiles à manier ces hommes, dissimulés, pétris d'orgueil et toujours mordus au cœur par la jalousie contre l'Européen.

Ceux qui dans l'isthme eurent le plus de peine à se convaincre de cette vérité, furent les employés qui jadis avaient dirigé les travaux du canal de Suez. Ils étaient nombreux et ils croyaient toujours avoir affaire aux fellahs, qu'on menait à coups de trique.

Il ne fallut rien moins que quelques coups de machète pour leur faire sentir la différence.

La paix, une fois rétablie dans le campement, les opérations reprirent avec plus d'activité ; la brigade

donnait une somme de travail considérable, et il ne semblait cependant pas que notre besogne avançât.

C'étaient toujours des sommets à déboiser, et de longues trochas à percer, pour tâcher de relever d'une façon exacte les lignes de pente ; besogne pénible pour les hommes et fastidieuse pour tout le monde.

Vers ce moment, il nous vint une série de rencontres désagréables avec les serpents.

Cette terre de Panama est comme leur pays privilégié.

Nous continuions à en trouver de temps en temps dans l'enceinte de nos palissades, à ce point que, pour les empêcher de pénétrer chez nous, nous avions dû faire badigeonner de goudron les poteaux sur lesquels s'appuyaient nos cabanes, comme sur des pilotis.

Cette mesure avait donné de bons résultats pour notre habitation ; mais quant à la cabane qui servait de magasin aux provisions, bâtie au ras de terre, on ne pouvait arriver à la protéger complètement. Derrière les sacs de riz, les balles de café, dans le fouillis de matériel qui l'encombrait, il était bien rare qu'un *corail* ou un *mapana* ne fût pas logé.

C'étaient les deux espèces les plus communes. On connaît le *corail*, un joli petit serpent, de cinquante centimètres environ, aux reflets d'un rouge vif ; on connaît aussi les terribles effets de sa morsure.

Le *mapana* est de couleur sombre, ce qui fait qu'on le distingue difficilement du sol; ses mouvements sont lents et il atteint des proportions beaucoup plus grandes que le *corail*. On considère sa morsure comme presque toujours mortelle.

Ces intrus étaient particulièrement désagréables à Blasert, que ses fonctions appelaient à chaque instant dans le magasin; il n'y entrait jamais sans bien observer où il mettait le pied.

Un jour, pendant le déjeuner, on vint lui demander quelque provision. Il s'agissait de peu de chose. Jugeant inutile d'interrompre son repas pour une si minime affaire, il remit les clefs au jeune Francesco en l'honnêteté de qui il avait la confiance la plus absolue, et le chargea d'aller, à sa place, chercher au magasin l'objet demandé.

Francesco partit.

Au bout de dix minutes, il n'était pas encore revenu, quand sa commission ne devait lui prendre que quatre ou cinq minutes au plus.

Inquiet, Blasert se leva et sortit.

Mais à peine fut-il dehors, que nous le vîmes s'élancer à toutes jambes du côté du magasin. Nous nous levâmes à notre tour et le suivîmes, d'autant plus vite que, maintenant, nous entendions Francesco pousser des cris lamentables dans la cabane.

Tout le monde était accouru.

L'on vit alors, au milieu du magasin, le malheu-

reux Francesco tenant, au bout d'un jalon de nivellement, et piqué seulement par la peau, un *mapana*.

Le serpent furieux sifflait, se tortillait et de sa gueule entr'ouverte, où blanchissaient ses terribles crochets, il arrivait presque à frôler les jambes de Francesco.

Celui-ci ne pouvait pas lâcher le jalon sans que le serpent se jetât sur lui; de plus, l'ayant mal piqué du premier coup, il n'avait plus la force d'enfoncer le piquet dans ce sol dur, maintenant que pour ne pas être mordu il était obligé de le tenir à bout de bras.

Ce pauvre Francesco hurlait et gigotait de la plus grotesque façon.

Sa situation n'avait rien de comique, et cependant, le premier mouvement de tous en le voyant ainsi fut de rire à gorge déployée. Ce n'était guère charitable. Mais comme ses cris continuaient, un homme s'avança un machète à la main et d'un coup, qui abattit la tête du *mapana*, il mit fin aux angoisses du Peau-Rouge.

Dans une circonstance presque semblable, j'ai vu un Colombien se servir de son machète avec un admirable sang-froid. Sous bois, il avait marché sur la queue d'un *mapana* qui, se dressant comme un ressort, s'enroula autour de sa jambe; la tête lui arrivait un peu au-dessus du genou. Sans se presser,

comme s'il eût élagué une petite branche le long d'un arbre, il donna un coup de machète, et le serpent retomba à terre coupé en deux.

Heureusement, ces serpents fuient l'homme lorsqu'ils l'entendent; ils ne mordent que quand ils sont surpris ou quand on les excite.

Les indigènes parlent volontiers, il est vrai, d'un serpent d'une férocité toute spéciale, qui attaquerait l'homme; et comme ce serpent ne doit pas ressembler aux autres, ils lui prêtent un cri qui rappellerait celui du coq.

Peut-être existe-t-il? Mais je dois avouer, pour l'amour de la vérité, que cet animal me paraît enfanté par l'imagination effrayée des Colombiens. Pour ma part, moi qui ai parcouru l'isthme en tous sens, et dans ses parties les plus sauvages, je ne l'ai jamais rencontré, ni personne non plus à ma connaissance.

Le serpent le plus extraordinaire et le moins commun dans l'isthme auquel j'ai eu affaire est un boa.

En suivant une trocha pour revenir au campement, j'aperçus une masse noirâtre qui débordait de derrière un rocher, à une douzaine de pas.

Chaque fois que nous allions travailler en forêt, nous ne manquions jamais d'emporter notre fusil, trouvant toujours l'occasion de brûler quelque cartouche. Le mien était en bandoulière; je le prends

et, sans réfléchir, j'envoie un coup de plomb n° 4 dans la masse noire.

Alors, à mon grand effroi, cette masse s'agite, se déroule; et, en un clin d'œil, avec la rapidité d'un cheval au galop, un énorme serpent se précipite de mon côté, la tête haute, la gueule grande ouverte !

Instinctivement j'épaulai et je pressai la détente sans viser, car je n'avais pas le sang-froid nécessaire; je jetai le coup au jugé.

J'eus la chance de l'atteindre. A une si faible distance, quatre ou cinq pas au plus, le coup avait fait balle et le corps était presque séparé en deux, à quarante centimètres environ de la tête.

C'était un boa de près de quatre mètres de long: les hommes le rapportèrent triomphalement au campement au bout de leurs jalons.

En voyant encore aujourd'hui dans mon souvenir cet animal me charger, en pensant qu'il aurait pu m'enlacer, que j'aurais senti le contact de ses anneaux froids et visqueux autour de mon corps, je ne puis me défendre d'un sentiment d'horreur.

Et pourtant, je le sais maintenant, le danger était nul : ses dents ne recélaient aucun venin, et en admettant, ce qui ne me paraît pas bien démontré, qu'il eût possédé une force suffisante pour m'étouffer, les ouvriers auraient eu grandement le temps

d'intervenir avant le dénouement et de m'en débarrasser en quelques coups de machète.

Pure affaire d'impression, car, au fond, nos courses de chaque jour sous bois, durant lesquelles nous risquions à toute minute d'être piqués par un *mapana* ou par un *corail*, étaient mille fois plus périlleuses.

En dépit de ces incidents, que le temps et la distance rapetissent singulièrement, mais qui là-bas, dans notre campement de Mohicans, prenaient des proportions fantastiques et défrayaient nos conversations pendant des journées entières, en dépit de la société pleine d'agrément d'Olivarès et de sa famille, la vie du campement se grisait d'une uniformité qui nous plongeait parfois dans de véritables accès de spleen.

Aussi quelle joie de pouvoir s'y soustraire pendant vingt-quatre heures !

Tous les quinze jours environ, le samedi soir, nous prenions le train à Matachin et nous courions nous plonger dans la vie de Panama, qui à ce moment nous paraissait résumer toute civilisation.

Quand on vient de Gamboa, on n'a pas le droit de se montrer trop difficile.

Notre apparition à la promenade de Las Bovedas ou à la fameuse salle du Grand-Hôtel ne manquait iamais de produire une certaine impression.

Nous ressemblions à de véritables bandits des

Prairies qui se seraient, par un accident quelconque, coulés dans des vêtements d'hommes civilisés.

Notre visage hâlé par le grand air, parcheminé par les coups de soleil, se rapprochait assez, comme couleur, de celui des métis !

O teints aux blancheurs européennes, qu'êtes-vous devenus depuis notre départ de Saint-Nazaire? Hélas ! toutes les pâtes et tous les élixirs du monde auraient été impuissants à nous les rendre !

Notre barbe et nos cheveux qui, sous ce climat poussaient avec une rapidité désordonnée, se mettant au ton de la végétation tropicale, prenaient des aspects broussailleux, peut-être pittoresques, mais déplorables au point de vue de la correction.

Je juge de l'impression que nous devions produire à nos amis de la ville par celle que je me produisis à moi-même, une certaine fois que je m'aperçus dans une glace à Panama, après être resté pendant près de trois semaines à Gamboa, sans un bout de miroir pour aider à notre toilette. La seule psyché du campement avait été brisée en mille miettes par une maladresse de cet imbécile de Francesco.

Je me fis peur !

Aussi, nos collègues de Panama ne manquaient-ils pas de nous accabler de leurs plaisanteries, que nous leur rendions, du reste, avec usure, trouvant au moins étrange que des gens eussent traversé

l'Atlantique pour venir s'asseoir sur un rond de cuir.

Mais ces querelles, sans convictions, ne duraient pas et se terminaient généralement autour de la table de roulette, dont les affaires nous semblaient se maintenir dans une voie de plus en plus prospère.

Ce fut au cours d'une de ces excursions à Panama que je vis pour la première fois Louis Verbrugghe.

Je le connaissais de nom depuis longtemps, car ses voyages à travers les deux Amériques et sur le haut Amazone lui avaient fait une réputation dans l'isthme; de plus, il était notre ancien à tous.

Ayant participé à l'expédition d'exploration dirigée par M. B. Wyse, il avait été appelé par l'agence supérieure à la tête du contentieux dès la formation de la Compagnie, et plus tard détaché en mission spéciale au Rio Sinu. Il en revenait alors.

Werbrugghe exerçait dès l'abord, rien que par son allure extérieure, une sorte d'attraction séduisante à laquelle on était heureux de s'abandonner. La franchise de ses manières, le grand caractère de loyauté qui dominait dans toute sa personne déterminaient chez ceux qui l'approchaient, un sentiment de confiance si sincère qu'on était tenté d'aller droit à lui les mains tendues, demander son amitié.

Il avait trente ans environ, d'une taille à peine moyenne, il était bien pris de corps et robuste. La finesse de ses traits enveloppait sa physionomie d'une

expression douce. Mais son regard qui portait droit reflétait toute l'énergie de sa volonté.

Esprit délicat, lettré, avec une teinte de poésie, il intéressait toujours quel que fût le sujet qu'il abordât.

Son observation, qui savait saisir le côté original des choses, se condensait dans le terme juste, aussi sa conversation, souvent pailletée d'images heureuses, coulait limpide et vive.

En somme, c'était une nature d'élite, dont j'ai subi le charme; je l'avoue avec plaisir, car il a favorisé entre nous le développement d'une solide amitié, à laquelle la modestie de Verbrugghe ne pourra reprocher ici que son excès de franchise. Mais l'occasion était trop tentante pour la laisser passer.

Je devais voir bientôt Louis Verbrugghe occuper, dans les circonstances les plus difficiles, une situation prépondérante dans l'administration du canal.

Son frère Georges vint le rejoindre à Panama. Il avait vingt-quatre ans seulement; au point de vue physique, il était plus grand, plus fort; mais comme caractère, on ne pouvait trouver une ressemblance plus parfaite entre ces deux frères également doués d'une façon merveilleuse.

Leur tempérament supportait fort bien le climat de l'isthme, et ils vinrent à plusieurs reprises passer quelques jours à notre campement de Gamboa.

Pendant un de ces séjours, l'aîné, Louis, gagna un pari important qui est resté célèbre dans l'isthme,

et qui indique, comme une cote exacte, mieux que toutes les statistiques et que tous les renseignements, cet état d'énervement, d'abattement physique et de lassitude constante où se trouvaient plongés les Européens après un séjour dans ces contrées.

Cet état tout spécial, mon ami Montcenaux, qui, lui, tenait pour le langage mixte hispano-français, le définissait sous le nom caractéristique d'*abrutitura*.

On se rappelle que le formidable barrage de Gamboa doit s'appuyer sur deux massifs : le cerro Baruco et le cerro Rico. Ces deux sommets ont à peu près une hauteur de deux cent cinquante mètres et sont séparés par une vallée de cinq cents mètres environ. Du campement de Gamboa au plus rapproché des cerros, la distance était de huit cents mètres à peine.

En Europe, on ne considérerait donc pas comme une marche extraordinaire de partir du camp et d'y revenir dans une même matinée, après avoir fait, par une ligne de trochas déboisées, l'ascension des deux cerros.

Il n'y a pas de jour de chasse où l'on n'accomplisse, sans fatigue, trois ou quatre fois la valeur de ce trajet.

Eh bien, le climat était tellement débilitant, tellement anémiant, que lorsque Louis Werbrugghe

parla, un jour, d'accomplir cette excursion dans une matinée, un tolle général accueillit ses paroles.

Tous, indigènes comme Européens, estimaient la chose au-dessus des forces humaines, et un Colombien qui se trouvait au camp à ce moment, lui paria qu'il ne pourrait mener l'aventure à bonne fin.

Werbrugghe tint la gageure et se mit en route le lendemain matin. Nous étions deux qui avions voulu l'accompagner, Jeronimo et moi.

L'ascension du premier cerro se fit sans grand encombre, la descente, non plus, ne nous parut guère pénible; mais la traversée de la plaine commença à user nos forces et, quand nous nous trouvâmes au pied de la seconde colline, nous pensâmes ne jamais avoir l'énergie suffisante pour atteindre le sommet.

C'était surtout cette atmosphère chaude et humide des trochas, sans air, cette atmosphère épaissie de toutes les émanations des dessous de bois, qui nous épuisait.

Nous avancions comme dans un bain de vapeur, nos jambes pliant sous nous. Enfin, après des fatigues inouïes, nous arrivâmes à la partie déboisée du sommet.

Là nous nous étendîmes à terre, et pendant quelques minutes nous soufflâmes comme des chevaux fourbus.

Le plus pénible du trajet était fait et le pari pouvait dès lors être considéré comme gagné : il ne

s'agissait plus que de descendre. Mais l'effort musculaire avait été tel, que Jeronimo, un Colombien, pourtant, tomba tout à coup à bout de forces, à mi-côte, demandant qu'on le laissât se reposer tranquillement dans la trocha, lui que les termes du pari n'obligeaient pas à rentrer au camp.

Il y resta quatre heures à grelotter la fièvre.

Georges Werbrugghe n'était pas à Gamboa à ce moment, sans quoi il eût certainement tenu à suivre son frère dans cette ascension, car la fatigue physique ne l'effrayait guère non plus; nous eûmes plus tard l'occasion de le voir à l'œuvre, quand il nous accompagna, en simple touriste, dans notre expédition du haut Chagres.

Au retour de cette expédition, il nous quitta pour se rendre au Mexique à cheval, comme un Anglais qui, pendant les vacances, parcourt la Suisse à petites journées.

Pauvres frères Werbrugghe, si heureux, si gais, si unis à ce moment ! Pauvre Georges, que je vois encore si confiant dans l'avenir, si plein de force et de santé !

Moins d'un an plus tard, après avoir échappé, par miracle à mille dangers, il succombait entre les bras de son frère, fou de douleur, à une cruelle maladie contractée dans leurs plantations, au sud de l'isthme, sur les bords du Rio Sinu !

CHAPITRE VI

Augmentation de la brigade de Gamboa. — Embellissements. — Arrivée de M. Carré. — Vengeances des Colombiens. — Nouveau personnel. — Gamboa-les-Bains. — Visite de M. Bione. — Sa mort.

Gamboa devenait un centre de travaux importants et la brigade prenait une extension plus considérable.

Le personnel s'augmentait chaque jour de nouveaux arrivants qui, nécessairement, allaient donner une autre physionomie à notre campement rudimentaire.

L'insuffisance du logement fut le premier inconvénient auquel on se heurta. On convint alors d'abandonner l'ancienne baraque, qui serait transformée en un magasin de matériel, tandis qu'on élèverait de nouvelles et de plus spacieuses habitations, des maisons démontables dont la compagnie avait commandé un stock aux Etats-Unis.

Dans ces constructions en forme de chalets, dûment bâties sur de hauts pilotis enduits de goudron pour chasser les serpents, devait régner un confortable inconnu jusqu'à ce jour à Gamboa.

Chacun eut sa chambre ! Et une chambre pourvue

de chaises, d'une toilette, d'un cadre et de crochets pour le hamac : tous les raffinements du luxe moderne !

Gamboa entrait à grands pas dans la voie des embellissements.

Mais restait une lacune grave : la petite colonie manquait d'un endroit de réunion convenable pour prendre ses repas en commun.

Notre nouveau confort rendait cette gêne encore plus sensible, un pareil état de choses ne pouvait décemment continuer plus longtemps ; aussi fis-je construire, d'après mes plans, une salle à manger octogonale, une sorte de kiosque élevé aussi sur pilotis et recouvert d'un toit de palmes. Les murs se composaient uniquement de supports en bambous, et le toit qui s'avançait en une longue corniche suffisait pour maintenir l'ombre sous ce hangar aux formes élégantes.

On y accédait par deux escaliers dont les rampes en bambou se reliaient à une balustrade qui régnait tout autour de la pièce et donnait fort bon air à la construction.

Elle présentait une certaine ressemblance avec un pavillon chinois. Que ce fût là un chef-d'œuvre d'art architectural, je ne le prétends certes pas et la modestie m'interdirait absolument une pareille assertion, mais la vérité m'oblige à avouer que pendant longtemps la salle à manger de Gamboa fut citée

dans les divers campements de l'isthme comme le *summum* du luxe et de l'élégance.

Encore une fois, là-bas on se contentait de peu.

C'est à ce moment que se place l'arrivée de M. Carré et de son personnel, qui allaient compléter la révolution commencée depuis quelque temps dans notre installation.

M. Carré était un ingénieur des ponts et chaussées des plus remarquables, en qui la Compagnie paraissait placer une grande confiance.

Il comptait, du reste, à son actif, depuis son arrivée dans l'isthme, des campagnes fort brillantes ; sa dernière opération surtout, le lever du plan des environs de Matachin, avait été conduite avec une habileté et une rapidité extrêmes.

La Compagnie, se fiant à son énergie et à son activité, pensant, en outre, hâter la marche des travaux en les centralisant, avait réuni plusieurs brigades sous sa direction.

Ce fut celle de Gamboa qui eut, en cette circonstance, l'honneur d'être choisie par lui comme quartier général, et j'imagine que notre fameuse salle à manger n'avait pas été sans quelque influence dans cette détermination.

Il amenait avec lui des opérateurs et des comptables nouveaux ; personnel qui, au point de vue des capacités, n'était peut-être pas irréprochable. Plu-

sieurs d'entre eux s'étaient donnés comme opérateurs et même comme ingénieurs, qui n'avaient jamais vu un niveau, pauvres diables, un peu excusables de cette fraude, qui risquaient chaque jour leur vie pour pouvoir manger.

Mais ils étaient mal tombés avec M. Carré, qui ne les ménageait guère.

Il y avait particulièrement un malheureux qui s'était fait passer pour ingénieur, bien qu'il fût incapable de résoudre une équation du premier degré ; M. Carré se faisait un malin plaisir de l'appeler *monsieur l'ingénieur*, gros comme le bras, chaque fois qu'il lui adressait la parole, et de le charger des calculs les plus formidables.

Parmi ces naufragés de la vie, un autre type se dégageait avec un comique lugubre : un ex-ténor qui avait perdu la voix. Au temps de sa splendeur, il avait épousé une danseuse — peut-être au XXIe arrondissement — et le ménage, passant par toutes les crises de la misère noire, était venu chercher fortune à Panama.

Cet ancien ténor remplissait, ou plutôt devait remplir les fonctions de comptable, auxquelles ses études antérieures ne paraissaient l'avoir nullement préparé. A tout propos, il chantait, dodelinait langoureusement la tête, roulait des yeux mourants, arrondissait le geste comme au temps jadis pour soupirer une romance, et on entendait à grand'peine

sortir de cet ensemble de gestes jeunes, un filet de voix cassée, chevrotante.

Le climat semblait sans atteinte sur M. Carré, un véritable bourreau de travail, aussi dur pour lui que pour les autres. Ainsi, lors de ses opérations à Matachin, de sa brigade composée de vingt nègres au début, il n'en restait que cinq sur pied à la fin des travaux.

Nous n'en étions pas encore là, mais le personnel n'en pouvait plus.

Jamais la brigade ne fit tant d'abatis de bois ; on lançait des trochas dans toutes les directions, la forêt vierge en était sillonnée, il ne restait plus un sommet boisé dans les environs.

Toujours le premier arrivé sur le terrain, le dernier parti, M. Carré mettait une sorte de point d'honneur à paraître infatigable.

Et cependant, en de certaines occasions, on le vit tout aussi éreinté que les autres. Je me souviens de plusieurs excursions où, à bout de forces, mais ne voulant pas paraître se reposer, il trichait en s'arrêtant, comme frappé d'admirations qui n'en finissaient pas, devant chaque cactus que nous rencontrions.

Lorsqu'il se sentait frais et dispos, les beautés de la nature n'éveillaient pas en lui des extases aussi prolongées.

Ses exigences vis-à-vis de ses subordonnés lui

causèrent plusieurs aventures désagréables de la part des Colombiens.

Un entre autres, qui remplissait les fonctions de contre-maître, se vengea d'une assez forte semonce par une farce pas bien méchante, mais fort désagréable.

Un jour que M. Carré opérait sur le terrain, il sut l'amener à établir son instrument sous certain petit arbre, sur le tronc duquel il donna, à un moment, un léger coup de machète.

Tout à l'observation de son instrument, M. Carré n'avait rien remarqué de cette manœuvre ; cependant il ne tarda pas à manifester des signes d'impatience non équivoques, secouant une jambe, s'administrant une claque par ci, se grattant par là ; bientôt il ne tint plus en place, et il fut obligé d'abandonner son travail.

— Je suis dévoré par des millions de bêtes ! s'écria-t-il alors en trépignant.

On s'approche de lui, on l'examine : il était couvert de ces fourmis rouges, dont chaque morsure cuit comme une pointe de feu.

Alors, il nous fut donné de jouir de ce spectacle ineffable et peu ordinaire : en pleine forêt vierge, un grave ingénieur des ponts et chaussées, en chemise et en caleçon, essayant de purger ses vêtements les plus intimes de ces hôtes désagréables.

Ç'avait été la seule vengeance de ce contre-maître.

Mais tous les Colombiens n'avaient pas la rancune aussi légère, témoin l'incident qui s'est passé à cette époque dans une brigade voisine, à la Culebra, autant qu'il m'en souvient, et qui montre bien le caractère sournois et vindicatif de la plupart des indigènes.

Le campement de cette brigade était établi à proximité d'un village colombien, comme le nôtre près des cabanes de la famille Olivarès. Or, les habitants de ce village, comme aussi la famille Olivarès, possédaient une masse de cochons errants qui venaient journellement vagabonder dans le camp.

On avait beau les pourchasser, ils revenaient quand même, attirés par les détritus de la cuisine, et, résultat immanquable, ils infestaient de *chiques* tous les employés de la brigade.

Chaque soir ceux-ci devaient passer des heures entières à se faire extirper cette vermine par une vieille négresse qui tenait là-bas l'emploi de Francesco chez nous.

Le chef du campement pria donc les habitants du village de garder dorénavant leurs bêtes de basse-cour chez eux. Mais cela ne faisait pas l'affaire de ces bons paysans colombiens, qui, estimant que leurs cochons trouvaient là une nourriture aussi succulente que gratuite, s'ingéniaient au contraire à les envoyer en maraude. Ils les aidaient même à franchir les palissades quand les portes étaient closes.

Et le camp continuait à être infesté de cochons et les hommes de *chiques*.

Le chef de brigade, devant cette obstination, se fâcha tout rouge et déclara net qu'il tirerait sur tout animal qu'il verrait rôder dans le camp ; une telle menace, pensait-il, ne pouvait manquer de produire un salutaire effet.

Bah ! le soir même, les maraudeurs étaient revenus de plus belle !

Du coup, il prend son fusil, il y glisse deux cartouches de cendrée et cingle les jambons du premier cochon qu'il rencontre.

A la détonation, toute la bande grognante s'enfuit effarée, le blessé comme les autres, plus vite même que les autres.

Et tout le personnel du camp s'endormit joyeux de se voir débarrassé pour longtemps de la plaie des *chiques*.

Quelques jours après, personne ne pensait plus à cet incident grotesque et le chef de brigade était sur le terrain, occupé à surveiller le montage d'une locomobile.

Tout à coup un paysan, armé de son fusil, sort d'un fourré voisin, s'avance de son côté, et s'arrêtant à une quinzaine de mètres, sans rien dire, il lui envoie deux coups de chevrotines qui l'atteignent à la tête et lui traversent le cou à deux endroits.

On juge de l'émoi. Parmi les Européens du chan-

tier, les uns se portent au secours de leur chef, qui était tombé baigné dans son sang, les autres s'élancent à la poursuite du meurtrier.

Mais celui-ci détalait avec une rapidité de sauvage, suivant la ligne du chemin de fer, à côté de laquelle il avait accompli son assassinat.

A deux cents pas de là opérait un Français, M. Jouvenel; entendant le tumulte, voyant cet homme poursuivi par la foule qui criait : A l'assassin ! il quitte son niveau et n'hésite pas à se précipiter sur lui pour l'arrêter.

Seulement, au lieu de tirer son revolver de sa poche et de l'en menacer, il le saisit au collet, fort courageusement du reste, et s'efforce de le maintenir.

Tous les deux roulent à terre; déjà les poursuivants ne sont plus qu'à quelques mètres; ils vont empoigner le meurtrier, quand tout à coup celui-ci, qui au cours de la lutte a senti un revolver dans une des poches de M. Jouvenel, s'en empare et lui dit, en appuyant le canon sur la tempe :

— Si tu ne me lâches pas, je te brûle la cervelle ! lui dit-il en espagnol.

M. Jouvenel ne comprenait pas l'espagnol en temps ordinaire, mais cette fois il saisit admirablement le sens de ces paroles et.... lâcha le Colombien, qui s'élança et disparut dans la forêt en emportant son revolver, comme souvenir.

Là il était chez lui; on dut renoncer à sa poursuite.

Une plainte, bien entendu, fut déposée entre les mains de qui de droit; mais la police est si merveilleusement faite dans ce pays que, quelques semaines plus tard, le meurtrier allait tranquillement habiter Panama, où il ne prenait même pas la peine de se cacher. Jamais on ne songea à l'inquiéter.

Ah! si la victime avait été un Colombien, les choses se seraient peut-être passées autrement !

Quant au chef de brigade, après avoir eu le cou traversé par les chevrotines, il survécut à ses horribles blessures par un véritable miracle. Il resta quatre mois à l'hôpital de Panama.

Le mouvement de Gamboa augmentait encore et de nouveaux arrivants venaient se joindre à M. Carré.

Vers cette époque, je vis débarquer chez nous le Norwégien et sa femme blonde.

Je ne me doutais guère, à notre départ de Saint-Nazaire, qu'un jour son mari se trouverait placé sous mes ordres.

Son apparence n'avait pas changé; peut-être semblait-elle un peu maigrie et le cercle de bistre qui entourait ses yeux s'était-il un peu élargi, voilà tout; mais toujours le même cachet de tristesse et de résignation.

Quant à son mari, qui au départ m'avait paru un homme vigoureux, bien taillé, large des épaules, une

transformation complète s'était opérée en lui. Trois mois de séjour à Panama lui avaient enlevé toute sa graisse disponible, ne lui laissant que les os et un peu de muscles, tout juste de quoi vivre. Les vêtements, que je me rappelais lui avoir vus ajustés, presque collants, flottaient maintenant sur ses membres amaigris, comme des sacs vides autour d'un manche à balai.

On eût dit qu'il avait sur le dos une défroque d'occasion.

Son frère, l'homme qui n'apparaissait jamais qu'en redingote et en chapeau haut de forme, sur les quais de Saint-Nazaire, comme sur le pont du *Lafayette*, comme à Las-Bovedas de Panama, mon compagnon de cabine enfin, n'était pas venu à Gamboa.

Je m'intéressais à cette figure étrange, sous laquelle la folie me semblait couver, et je m'informai de lui.

La folie en effet devait depuis longtemps loger dans un coin de son cerveau, car ces derniers temps elle avait soudain éclaté au grand jour.

Il était monté sur un petit observatoire de quatre ou cinq mètres de haut, bâti sur le bord d'un marais, et s'en était précipité la tête la première. Quand on vint pour le retirer, il était enfoncé dans la vase jusqu'à la ceinture, les pieds en l'air, gigotant d'une façon désespérée. J'ignore si dans cette circonstance il avait conservé son chapeau haut de forme.

Après cette incartade, la Compagnie, jugeant qu'il était imprudent de compter sur ses services, l'avait embarqué pour l'Europe.

Déjà la brigade de Gamboa avait pris une importance toute spéciale au point de vue des travaux ; maintenant, l'adjonction du nouveau personnel lui donnait un caractère de faste et d'élégance qui fit époque dans l'histoire des travaux du canal.

Aux repas en commun, nous nous trouvions réunis toujours au moins une dizaine, les conversations s'y échangeaient pleines de gaieté, d'entrain, et, en même temps, il y régnait, surtout depuis la venue des femmes, un petit ton de convenances mondaines des plus réjouissants pour ce campement en pleine forêt vierge.

Que nous étions loin de notre primitive installation, dans notre unique baraque, où nos six hamacs, en comptant ceux de Mme Blasert et de sa fille, se balançaient côte à côte !

Et pour la nourriture, quelle transformation, quel progrès aussi !

Au lieu du nègre qui dans le principe nous cuisinait d'atroces ratatouilles, le camp maintenant possédait un chef, un Belge, expert dans l'art culinaire, et des menus aux noms pompeux défilaient sur notre table, des pâtisseries fort appréciées de tous, nous entretenaient dans le péché de gourmandise.

En même temps, les services d'approvisionne-

ments organisés par la Compagnie s'étaient beaucoup perfectionnés, et nous pouvions maintenant nous procurer certaines denrées d'un prix inestimable pour nous : de l'eau de Saint-Galmier notamment, qui remplaçait avec avantage l'eau du Chagres, abandonnée désormais aux seuls caïmans; de la glace ! oui, de la glace ! Chaque matin, le train de Panama nous en apportait un plein sac.

Gamboa battait son plein; ce fut son moment le plus brillant.

Nous passions dans l'isthme pour vivre au milieu des raffinements les plus sardanapalesques, et l'on disait couramment : *Gamboa-les-Bains! le Casino de Gamboa!*

Casino, soit! Mais les délices de cette nouvelle Capoue ne devaient pas nous faire oublier qu'elle s'épanouissait en plein pays sauvage, entre la lisière d'une forêt vierge et les berges d'une rivière où barbotaient les caïmans.

Du reste, nous aurions voulu l'oublier que certains événements se chargeaient, de temps en temps, de nous rappeler à la réalité.

Ainsi, vers cette époque, deux hommes, au camp, furent piqués l'un par les vampires, l'autre par les tarentules.

Les vampires! Oui, ces animaux fantastiques, à demi-fabuleux, auxquels l'imagination prête des

allures si étranges et si terribles, ces animaux qui se repaissent de sang humain, ne craignaient pas de s'aventurer dans le campement de Gamboa, à *Gamboa-les-Bains !*

A ce moment, ils y venaient même fréquemment, et on y était tellement habitué, que la visite d'un vampire ne causait guère plus d'émotion que celle d'une chauve-souris en France.

Il y avait toujours dans nos chambres quelque baie ouverte pour laisser entrer l'air frais de la nuit, une fenêtre, une lucarne, ou même simplement cet intervalle assez large ménagé entre le toit et le mur et que l'on ne prenait presque jamais la peine de condamner.

C'était par là qu'ils se glissaient.

Parfois, au milieu de la nuit, on était réveillé par le bruit de quelque oiseau se heurtant dans son vol au plafond, aux murailles, aux meubles...

— Allons, bon ! grognait-on. Encore un vampire !

On allumait sa bougie et, à grands coups de balai ou de serviette, on donnait la chasse au monstre altéré de sang.

Et le monstre altéré de sang se laissait parfaitement déloger.

Car il faut en rabattre un peu de la légende.

En effet, c'est un animal d'un aspect peu ragoûtant, avec son corps de rat, ses oreilles droites pelées et ses ailes membraneuses, — et c'est là son

plus grand défaut, — dangereux aussi, mais dans de certaines circonstances seulement, plutôt des exceptions.

Il atteint à peu près la grosseur d'un pigeon.

La nuit, dans son vol silencieux et circulaire, il s'approche volontiers des hommes endormis en plein air et leur suce le sang sans qu'ils s'en aperçoivent.

Pendant tout le temps qu'il reste collé sur la plaie, le vampire a un frissonnement d'ailes continu, auquel on attribue le pouvoir d'amener l'insensibilité; ce serait comme une éthérisation.

Ainsi, notre ouvrier sut qu'il avait été piqué, le lendemain matin seulement, en voyant à sa cheville, la petite morsure triangulaire du vampire.

C'est presque toujours là ou au pied qu'ils s'attaquent.

La quantité de sang tirée ne doit pas être énorme, car il n'éprouva aucun inconvénient sérieux; pendant deux ou trois jours, il parut un peu plus pâle, voilà tout.

Pour un homme en bonne santé, le danger réel n'existe donc pas; mais s'il s'agissait d'un malade, surtout d'un homme anémié par la fièvre ou par le climat, il pourrait en être autrement. Ainsi, pendant l'expédition de M. Wyse au Darien, un de ses compagnons mourut de la morsure d'un vampire.

Il faut dire qu'il était déjà très affaibli par de

longs accès de fièvre, et que l'anémie des pays chauds avait usé son sang; tout autre accident, insignifiant pour un homme robuste, lui eût été aussi fatal.

Dans l'isthme, on considère le vampire comme dangereux surtout pour les animaux qui pâturent pendant la nuit.

Les vaches du père Olivarès, qui ne quittaient pas leurs pâturages des bords du Chagres, devaient certainement en alimenter plusieurs familles.

On les trouvait le matin, couvertes de ces petites plaies triangulaires bien caractéristiques, et, quoiqu'elles mangeassent à étouffer, elles se tenaient toujours dans un état de maigreur désespérant.

Quant à la tarentule, une araignée velue, grosse comme un œuf de poule au moins, sa morsure, aussi, n'offre que des dangers relatifs; en général, elle ne fait que donner un peu de fièvre.

Plusieurs de nos hommes qui, à différents moments, en furent piqués, n'éprouvèrent jamais d'autres désordres.

Seulement, ce qui la rend particulièrement désagréable et agaçante, c'est la difficulté qu'on a à s'en défendre.

Ainsi, les poteaux goudronnés éloignent les serpents; en tenant ses fenêtres bien fermés, on n'a rien à craindre des vampires; mais la tarentule passe partout, grimpe partout et descend très bien

vous rendre visite par les cordes de votre hamac.

L'immonde bête ! Pendant une crue du Chagres, nous avons vu, entraîné par le courant, un arbre mort, sur les branches desséchées duquel s'étaient réfugiés des milliers de tarentules; elles étaient si nombreuses, qu'elles se touchaient. On eût dit des feuilles.

Je recommande simplement l'évocation, par la pensée, de ce spectacle, aux personnes délicates, que la vue d'une petite araignée fait tomber en pamoison.

Autre chose, maintenant :

Nos ouvriers n'ont-ils pas voulu se mutiner sous le prétexte d'une nourriture insuffisante !

Heureusement, cette effervescence sans motif s'est bientôt calmée, et nous pûmes, au milieu de la quiétude générale, nous occuper de nos préparatifs pour recevoir dignement un personnage de haute distinction qui, à ce moment, vint honorer Gamboa de sa visite.

Il s'agissait de M. Bione, secrétaire particulier de M. de Lesseps, et chargé par lui d'une mission de confiance dans l'isthme.

Il remplissait les fonctions de secrétaire général de la Compagnie du canal de Suez.

C'était un homme fort distingué et d'un savoir très étendu.

Jeune encore, il n'était âgé que de trente-huit

ans, il avait servi comme officier de marine; puis, sa démission une fois donnée, les différentes branches des connaissances humaines avaient tenté son esprit travailleur, et il s'était lancé avec ardeur dans l'étude du droit et de la médecine.

Il possédait le diplôme de docteur en droit, et allait alors passer, je crois, son doctorat de médecine.

Gentleman achevé, d'une aménité de rapports parfaite, on ne pouvait souhaiter un homme plus complet, un esprit plus brillant.

Les récits merveilleux que l'on faisait dans l'isthme sur *Gamboa-les-Bains* étaient venus jusqu'à lui, et il ne voulait pas retourner en Europe sans avoir vu un séjour aussi enchanteur.

Il vint dîner chez nous le 9 juillet.

Ce fut ce soir-là une grande fête, qui marqua dans les fastes de Gamboa.

Le cuisinier belge avait été invité à se signaler, et tout le campement avait reçu pour la circonstance une décoration superbe.

Avant le dîner, M. Carré lui présenta son personnel, puis l'on se rendit à la salle à manger, ornée aussi de drapeaux et de trophées.

Déjà tous les convives étaient réunis, n'attendant plus pour s'asseoir que le retour de M. Bionne, qui s'était attardé à chercher parmi ses bagages certain vin de quinquina dont il avait l'habitude de prendre un verre avant chaque repas.

Tout à coup, la femme du Norwégien, qui depuis quelques instants semblait observer le couvert avec une attention toute particulière, poussa un grand cri :

— Nous serons treize à table ! fit-elle désespérée.

A ce moment même, M. Bione arrivait. Il entendit cette exclamation.

— Rassurez-vous, madame, lui dit-il gaiement. Dans ce cas-là, c'est le dernier venu qui paye pour tous !

Et il gagna sa place sans paraître le moins du monde troublé par cette sinistre prophétie.

Jamais repas ne fut aussi gai, aussi plein d'entrain.

M. Bione se montra ce qu'il était, un causeur charmant, spirituel : il but à nos succès dans l'isthme, nous bûmes à son heureux retour, car dans quinze jours il devait prendre le paquebot pour revenir en Europe.

Quinze jours plus tard, en effet, il s'embarquait à Colon ; mais au bout de quarante-huit heures de mer, la fièvre jaune le prenait et l'enlevait en quelques jours.

On le jeta dans le golfe du Mexique.

Il n'avait pas tardé à payer sa dette !

CHAPITRE VII

Dislocation de la brigade de Gamboa. — Morts de Blasert et de M. Blanchet. — Confection du plan général et tracé de l'axe du canal. — Installation à Panama. — Notre ménagerie. — Une fugue de Pepo. — Fêtes de l'Indépendance. — Courses de chevaux dans les rues.

Le plan du terrain sur lequel devait s'élever le barrage de Gamboa était terminé et la brigade allait se disperser.

Le 15 septembre, nous dîmes adieu avec une certaine tristesse à ce coin de terre où nous avions plus d'une fois grelotté la fièvre, mais aussi où nous avions passé de bons jours, pleins de gai travail en compagnie d'amis dévoués.

Montcenaux était chargé de faire un autre lever de plans à Gatun, pays des plus malsains, situé au milieu de la grande plaine marécageuse de Colon.

Le poste n'avait rien de tentant.

Quant à moi, j'étais mieux partagé : l'administration me dirigeait sur Panama, me destinant à un travail de bureau.

Il ne restait plus à Gamboa que M. Carré, accompagné d'un personnel fort restreint : il avait entrepris à la Compagnie de relever le bassin du haut Chagres.

Blasert avait aussi quitté le campement : sa

femme voulait retourner en Europe avec ses enfants; il les accompagna à Colon, les embarqua à bord du paquebot et revint à Panama le soir même.

Sous quelle influence se trouva-t-il? Fut-ce l'effet de cette transition subite de la vie au grand air au séjour de la ville? Toujours est-il que le lendemain de son retour il s'alitait avec la fièvre jaune.

Il avait pourtant traversé le Far-West et se croyait bien invulnérable! Jamais, certes, moral ne fut moins attaqué que le sien!

Hélas! rien, ni le moral le plus sain, ni même la traversée du Far-West ne constituent un brevet d'invulnérabilité contre la fièvre jaune. Quelques jours plus tard, le malheureux mourait comme un nouveau débarqué d'Europe.

Lui aussi faisait partie du dîner de M. Bione.

Sa femme et ses enfants, qui l'avaient laissé en bonne santé, apprirent sa mort en débarquant en France. Il y eut là une époque lugubre pour l'administration; il semblait qu'un vent de mort soufflât sur ses employés.

Après M. Bione, Blasert; après Blasert, ce fut M. Blanchet qui continua cette série noire.

Il venait de faire une expédition à cheval dans l'intérieur de l'isthme, pendant laquelle il avait supporté de grandes fatigues.

A son retour, la fièvre jaune se déclara, il s'alita et mourut en trois jours.

La mort de M. Blanchet fut une grande perte pour l'œuvre du canal ; il l'avait suivie dès ses débuts et s'y était dévoué corps et âme.

Absorbé tout entier par la direction des travaux, il ne songeait pas à se ménager ; il courait constamment d'un chantier à l'autre, ne prenant pas de repos, essayant d'acclimater l'activité européenne dans ce pays où elle est un sûr garant de maladie, sinon de mort.

On peut dire de lui qu'il est mort à la peine.

Louis Werbrugghe le remplaça.

Déjà, par suite de l'absence de M. Reclus, il faisait fonction d'agent supérieur intérimaire de la Compagnie du canal; maintenant, par la mort de M. Blanchet, il se trouvait chef des travaux. Il cumulait les deux services.

La situation se présentait mal ; ces morts successives, et tant d'autres que je ne cite pas, avaient ébranlé beaucoup de courages, frappé l'imagination des plus braves; chacun tournait anxieusement les yeux du côté des paquebots ; en un mot, on était sous le coup d'une de ces défaillances morales d'où naissent les paniques.

Par la fermeté de son caractère, par l'exemple de son courage personnel, et aussi par l'ascendant qu'il avait su prendre sur tous les esprits, Werbrugghe put conjurer ce danger.

Mais laissons ces tristes souvenirs.

La besogne dont j'étais chargé à Panama consistait à collationner les travaux exécutés par les différentes brigades éparses entre Panama et Colon et, à l'aide de ces notes, à dresser un plan général de l'isthme.

Il ne s'agissait pas cette fois d'un document plus ou moins vague, comme tous ceux dont on s'était contenté jusqu'ici et bons seulement pour des études préparatoires, mais d'un plan absolument, mathématiquement exact, détaillé, d'après lequel serait calculé le cube donné à l'entreprise.

C'était un travail de bureau, peu récréatif, surtout après la vie de coureur des bois que je venais de mener pendant près de sept mois.

Mais ce train-train de la besogne journalière a ceci de bon qu'il calme l'esprit et l'endort pour ainsi dire aux préoccupations extérieures.

Les travaux dureraient un certain temps, un bon mois au moins, et je m'étais installé en prévision de ce séjour.

Avec deux de mes camarades, Tansonnat et Prunier, nous avions loué sur la place de la Cathédrale une maison de superbe apparence. Nous habitions en face de l'évêque de Panama, que ce voisinage ne laissait pas d'inquiéter à cause de la ménagerie bizarre que nous entretenions dans notre jardin.

Elle se composait d'un tas d'animaux, fort étonnés de se trouver réunis.

C'était d'abord une bande de perroquets qui faisaient un vacarme assourdissant, des singes qui grimaçaient et piaillaient toute la journée, enfin une biche et un jeune tigre.

Ces deux derniers animaux, évidemment faits l'un pour l'autre, mais pas dans le sens ordinaire de cette locution, étaient attachés de telle façon, qu'au bout de leurs chaînes, ils ne se trouvaient qu'à cinquante centimètres l'un de l'autre. Le petit tigre, déjà gros comme un fort chien de chasse, passait son temps à flairer sa voisine avec des mines de convoitise des moins déguisées.

Nous avions baptisé ce jeune félin du doux nom de Pepo; il nous reconnaissait fort bien et nous pouvions, en usant toutefois de certaines précautions, l'approcher et le promener en laisse. Mais ces familiarités il ne les permettait qu'à nous, et un étranger eût été mal venu de les tenter.

Son caractère devenait d'ailleurs sournois et méchant, nous en avions fait la remarque, et c'est ce qui explique l'alerte qu'il nous causa un soir.

Nous avions eu l'idée après dîner, pour juger de sa docilité, de le monter au premier étage et de lui faire prendre l'air sur notre balcon.

Il s'était laissé faire de bonne grâce, et je l'avais moi-même attaché à la grille qui séparait notre balcon de celui de la maison voisine.

La température ce soir-là était étouffante.

Tansonnat et Prunier restés dans l'appartement, vêtus simplement d'un grand pagne blanc, — appelons cela un pagne si vous voulez bien, — somnolaient à demi en fumant des cigarettes; moi, plus présentable dans un ample costume chinois, j'arpentais le balcon en admirant de temps à autre les bonds que maître Pepo, excité sans doute par la nuit et par l'état électrique de l'air, exécutait au bout de sa chaîne.

Il était véritablement merveilleux de grâce et de souplesse.

Mais tout à coup un bruit sec, suivi d'un petit cliquetis de ferraille, attira mon attention.

Je tournai la tête de son côté, et je ne vis à sa place qu'un morceau de sa chaîne brisée; quant à lui, franchissant la grille de séparation, il avait passé sur le balcon de la maison voisine.

L'obscurité m'empêchait maintenant de l'apercevoir, mais je me rappelais que dans cette maison habitaient des femmes et de tout jeunes enfants.

Un frisson me parcourut le corps.

Je criai à mes amis que Pepo s'était sauvé, et, sans les attendre, escaladant la grille à mon tour, je sautai sur le balcon voisin, dont le milieu paraissait comme coupé par une gerbe de lumière qui s'échappait de la fenêtre de l'appartement, toute grande ouverte.

Pepo était là, rasé, en arrêt sur le seuil de cette fenêtre.

Je m'approchais sans bruit pour le saisir par le cou, quand mon regard pénétra dans l'appartement.

Je vois toujours le spectacle paisible et plein de quiétude qui s'offrit à mes yeux.

Seul dans ce salon, sous la lueur de la lampe, un vieil Anglais, d'aspect vénérable, lisait le *Times*, assis devant une tasse de thé.

Il ne bougeait pas, évidemment il n'avait pas entendu le bruit de nos escalades.

Quand je fus à portée, je sautai sur Pepo, que je saisis vigoureusement par le cou, de chaque côté des oreilles.

Cette manœuvre lui fit pousser un formidable grognement de mécontentement, qui arracha soudain le vieil Anglais à sa lecture.

Il leva la tête et, stupéfaction profonde pour un homme confortablement installé dans son salon à lire le *Times* et à prendre une tasse de thé, il aperçut, dans la baie de sa fenêtre, sur son balcon, un Chinois qui tenait un tigre par le cou!

Il parut en proie à un étonnement prodigieux. Et cet étonnement dura d'autant plus longtemps que, lui, parlant un français exécrable, moi, baragouinant un anglais absolument fantaisiste, nous avions un mal énorme à nous entendre.

J'eus beaucoup de peine à lui expliquer ma situation.

Enfin je m'étais retranché dans ces mots, que je répétais à satiété, tâchant d'y mettre l'intonation voulue, tout en maintenant Pepo, qui se démenait comme un beau diable :

— Excuse-me, sir! Excuse-me!

Tout cela n'avait pas demandé grand temps; à ce moment, mes deux amis arrivaient.

A nous trois, nous vînmes bientôt à bout de réintégrer maître Pepo sur notre balcon, en lui faisant franchir de nouveau la grille de séparation.

J'étais resté le dernier chez l'Anglais, qui, son *Times* à la main, nous suivait jusqu'aux limites de son « home », pour bien se convaincre, sans doute, que nous remportions notre fauve.

— Excuse-me, sir!... Excuse-me! ne cessais-je de lui répéter.

Il me répondait beaucoup de choses que je ne comprenais pas, mais il n'avait pas l'air content.

Cette aventure, qui valut dès le lendemain au jeune Pepo une superbe chaîne neuve, avait secoué, pour quelques jours, nos idées noires.

A partir de ce moment, du reste, les distractions ne devaient pas nous manquer : nous allions entrer dans la période des fêtes annuelles de l'indépendance des États-Unis de Colombie.

Peut-être s'étonnera-t-on de me voir, maintenant, parler de fêtes dans un chapitre qui débute par la mort de plusieurs de nos collègues; mais je n'écris

pas un roman. Je raconte les faits dans leur ordre et avec les circonstances au milieu desquelles ils se sont passés.

Et c'est en quelque sorte l'image exacte de ce pays, où la mort et la fête se coudoient perpétuellement. La fièvre jaune est toujours là menaçante, et l'on dirait que l'on se sent si peu sûr du lendemain, que l'on se hâte de se jeter sur le plaisir.

Car les indigènes payent aussi leur tribut au fléau; les habitants de l'isthme peut-être un peu moins, mais ceux des autres provinces de Colombie, tout autant que les Européens.

Ainsi, les régiments qui venaient de tenir garnison à Bogota étaient, à leur arrivée à Panama, fortement éprouvés.

Ces fêtes de l'indépendance durent d'ordinaire trois jours : trois jours de bacchanale insensée, pendant lesquels chacun, tout en se conformant pour les grandes lignes aux programmes officiels des réjouissances publiques, essaye de l'agrémenter à sa façon dans les détails.

L'initiative individuelle arrive dans ce cas à des résultats étonnants pour la détérioration de l'homme par l'homme. Nous verrons comment, tout à l'heure.

Chaque jour de fête a son président spécial chargé de diriger les réjouissances publiques, et l'insigne de son commandement consiste en une superbe bannière qui le précède partout.

C'est au président de l'État de Panama, bien entendu, que revient l'honneur de la première présidence.

Dès le matin, suivi d'un brillant état-major, il monte à cheval et se rend à une place de la ville sur laquelle est dressé un cirque des plus élémentaires.

C'est une simple palissade en bois de forme circulaire, qui, par mesure d'économie, se raccorde aux façades qu'elle peut englober. On s'était ainsi appuyé à l'abside d'une église, à côté de laquelle avaient été installées des écuries.

Quelques tribunes s'élèvent, mais en petit nombre et réservées seulement aux personnages de distinction. La masse du public se tient debout autour de la palissade, se pressant, se bousculant pour occuper les premières places.

Nous allons assister à une représentation de ce divertissement qui semble être dans le sang de tous les peuples de race espagnole : une course de taureaux.

A un signal donné par le président, on lâche le taureau, qui, vu la situation du toril, a l'air de sortir de l'église.

Ahuri, il se promène au milieu du cirque, regardant cette foule qui crie et bat des mains sur son passage.

Ici, les courses ont un tout autre caractère que dans la vieille Espagne, où les diverses passes,

plutôt les figures, exécutées par des comparses, sont réglées et prévues dans leurs moindres détails, comme devaient l'être les menuets à la cour du Grand Roi.

On ne voit pas de ces « picadors » bardés de fer, sur leurs rossinantes aux yeux bandés, sachant si bien recevoir le taureau au bout de leurs fortes lances; on ne voit pas non plus les « chalus » aux costumes chatoyants, ni les agiles « banderilleros », ni les « spadas » qui, d'un coup de leur épée, couchent le taureau à leurs pieds, aux applaudissements des jolies femmes.

Non, à Panama, on est beaucoup moins cérémonieux, et tout se passe en famille; descend dans l'arène qui veut et agace le taureau comme il veut.

Il existe seulement une règle immuable : on ne tue jamais le taureau. Mais, en revanche, il est rare que le taureau ne tue pas quelqu'un.

Pendant les premières heures de ce divertissement, les choses se passent généralement assez bien.

Les premiers citoyens qui descendent dans l'arène ont, pour la plupart, une certaine expérience de cet exercice, et sont plus ou moins acrobates. Ils s'en tirent d'une façon convenable, et excitent suffisamment les taureaux pour amuser la foule, sans se laisser atteindre par les coups de cornes.

Ces exercices ne consistent guère qu'en une imita-

tion plus ou moins fidèle des courses espagnoles; sauf, toutefois, l'ordre et la discipline de la troupe, qui font absolument défaut.

S'il n'y a pas de cavalier dans l'arène, en revanche on harcèle le taureau, on le hérisse de « banderilles » jusqu'à ce qu'il ait l'apparence d'une pelote; enfin, on fait le simulacre de la mort.

Seulement ici l'épée du toréador est remplacée par une forte fusée munie d'une pointe en hameçon, à l'aide de laquelle on peut la fixer solidement dans la peau de l'animal.

Elle est allumée d'avance, et le courageux citoyen qui remplit les fonctions de spada doit la planter sur le cou, à la place classique où s'enfoncerait l'épée.

Alors, la fusée fume lentement, les spectateurs anxieux attendent en silence le dénouement; la spada et toute la troupe des toreros d'occasion se tiennent prudemment à l'écart, tandis que le malheureux taureau, ignorant de l'incendie qui couve sur son dos, a l'air de se demander pourquoi on l'a tant tourmenté depuis deux heures pour en venir là.

Mais, tout d'un coup, le feu d'artifice éclate, et le taureau, affolé, beugle en bondissant de tous côtés sous la pluie d'étincelles qui ne le quitte pas.

Dans ces mouvements désordonnés, les crochets des « banderilles » lui labourent la chair, leurs frèles garnitures de papier se teignent de rouge, et

les flammèches viennent s'éteindre en grésillant sur les plaies pantelantes.

La foule hurle, trépigne d'aise.

Quand l'animal est rendu, fourbu, la bouche baveuse, l'œil vitreux, demi-mort, on le rentre au toril, d'où il ira aux abattoirs, approvisionner la boucherie de Panama.

Ce sport nous promet une jolie série de beafs-teacks !

Un nouveau taureau est ensuite lâché, et les courses continuent ainsi jusqu'au soir.

Mais le moment arrive où les premiers sujets qui ont donné le matin sont fatigués ; vers midi, ils se retirent, laissant l'arène à des amateurs de second ordre.

C'est l'heure des témérités, et surtout des accidents.

Les cock-tails et l'anisado dont on abuse depuis le lever du soleil commencent à produire leurs effets : les cerveaux sont exaltés et les paris les plus téméraires s'engagent.

Alors le taureau se donne du bon temps, il prend sa revanche, et la journée s'achève rarement sans qu'il éventre quelque ivrogne plus audacieux ou plus maladroit que les autres.

Mais ce sont là de petits désagréments partiels qui n'influent en rien sur l'aspect général des réjouissances.

Le beau monde, du reste, ne demeure pas longtemps à ce spectacle ; il n'y fait qu'une courte apparition à la suite du président, le matin, pour l'ouverture solennelle de la fête, et s'en va bientôt, laissant le champ libre à la populace et aux étrangers, toujours avides de ces divertissements.

Le rendez-vous du *Tout-Panama* est plutôt à la revue des troupes, passée encore par le président.

Quelle besogne, ce jour-là, pour ce fonctionnaire !

La cérémonie s'ouvre par un salut d'artillerie qui briserait quelques vitres si les fenêtres des maisons de Panama en étaient pourvues ; puis la musique militaire joue et le défilé commence. Un défilé extraordinaire : des galons, des broderies d'or, des chamarrures, des plumets à n'en plus finir !

Sous ce soleil aveuglant, l'état-major en grand costume -- un régiment ! — scintille comme une réunion de constellations : il faudrait des lunettes à verres bleus pour l'examiner en détail.

Les commandements se croisent comme la fusillade, les officiers caracolent sur des biques étiques, lançant des œillades incendiaires aux plus jolies Panaméennes, et la musique militaire, qui continue à faire rage, attaque, pour la dixième fois au moins depuis le matin, la marche de Boccace !

La revue terminée, les réjouissances individuelles commencent ; c'est alors que les officiers et les élégants du cru se livrent à leur sport de prédilection,

un sport insensé s'il en fut et qui confine à la folie.

Ils s'en vont par groupes de trois ou quatre, montés sur leurs mauvaises haridelles, et organisent, dans les rues, des courses entre eux.

Par toute la ville résonnent les galops furieux des charges à fond de train.

Et la circulation n'est pas interrompue pour cela : c'est aux passants à se ranger.

Maintenant si le cavalier, en bousculant quelque groupe, est bousculé à son tour et culbute du haut de sa monture sur le pavé, tant pis pour lui !

Or, ces courses n'ont pas lieu dans des endroits spécialement désignés. Les cavaliers partent d'où il leur plaît et quand il leur plaît : il en résulte donc souvent que, dans ces rues tortueuses, deux groupes marchent l'un sur l'autre sans se voir, ou se prennent en écharpe, aux carrefours.

Alors ce sont des marmelades d'hommes et de chevaux invraisemblables. On ne se doute pas du nombre de bras et de jambes cassés à la fin d'une de ces journées.

Et ces courses ne cessent pas un instant pendant toute la durée des fêtes.

Que l'on ajoute à cette confusion une quantité innombrable de feux d'artifice, de boîtes de pétards, de bombes que l'on tire à toute heure, à tout propos, aussi bien en plein midi que pendant la nuit, et l'on

pourra se faire une idée approximative du tohu-bohu qui règne à ce moment dans les rues de Panama.

Ce n'est pas tout.

Les amateurs forcenés des courses de taureaux savent varier leurs plaisirs. Le premier jour, leurs exercices se passent dans le cirque ; mais les jours suivants, c'est en pleine rue, au beau milieu de la foule, qu'ils transportent leur fantasia.

Ils se réunissent une quarantaine environ et s'amusent à promener un taureau à travers les rues de la ville. Ils forment quatre groupes pendus à quatre cordes attachées aux cornes de l'animal, et leur tactique consiste à le maintenir toujours au milieu d'eux, de telle façon que ses tentatives de fuite soient ainsi neutralisées dans tous les sens.

Mais si fortement qu'ils le tiennent, leurs mouvements ne s'accordent pas toujours exactement, les quatre cordes ne restent pas toujours complètement tendues, et le taureau, de temps en temps, trouve une latitude de trois ou quatre mètres pour se mouvoir dans un sens ou dans l'autre.

Or cette promenade a généralement pour effet d'influer d'une façon déplorable sur son caractère : il devient furieux, et profite de la moindre liberté d'allures pour foncer sur la foule, les cornes en avant.

La secousse entraîne un moment ses conducteurs, les passants effrayés les bousculent en se sauvant,

gênent leurs mouvements; ils perdent leur aplomb, et le taureau continue d'avancer, les cornes en arrêt, traînant derrière lui cette grappe humaine.

Chacun s'abrite où il peut, on envahit les bars, on se réfugie dans les premières maisons venues, et pour peu qu'à ce moment, parte un feu d'artifice ou, ce que j'ai vu une fois, qu'une course de chevaux tombe à fond de train au milieu de cette foule, c'est une confusion, une bagarre indescriptibles.

Jusqu'ici, les fêtes ne duraient que trois jours; mais, cette année, la Compagnie du canal se crut obligée de s'associer à la commémoration de l'indépendance colombienne en offrant à la population un quatrième jour de fêtes.

Dès le matin, tous les employés du canal étaient à cheval : l'équitation, comme les pétards, joue un grand rôle dans les divertissements publics de ce pays.

Grâce aux chevaux que plusieurs d'entre nous avaient amenés d'Europe ou des Etats-Unis, et qui laissaient bien loin derrière eux les haridelles indigènes, ce fut une brillante cavalcade, qui frappa d'admiration les habitants de Panama.

En revanche, notre programme ne se distinguait pas par un esprit d'invention bien étincelant. Les réjouissances que nous avions imaginées rentraient dans le cadre ordinaire, sauf une cependant, sur l'effet de laquelle nous comptions beaucoup. C'était notre *clou !*

La Compagnie avait loué une maison dans un des endroits les plus fréquentés de la ville et y avait fait servir un festin pantagruélique, auquel la foule devait être invitée.

Ces agapes ont, toujours et partout, beaucoup de succès ; celles-ci n'en rencontrèrent pas moins parmi la population panaméenne.

A un signal donné, les portes s'ouvrirent toutes grandes, et aux cris de *Viva el canal ! Viva los Franceses !* la foule envahit la salle, se précipita autour de la table chargée de fruits, de vins, de bière, de pyramides de victuailles.

Le repas fut court : en deux minutes, tout avait disparu, même la nappe.

Dans l'après-midi, nous fîmes des courses à cheval à travers les rues, pour suivre la mode du monde élégant ; je n'en parlerais pas si elles n'avaient été la cause d'un triste accident.

Un médecin de la Compagnie, se rencontrant avec un autre cavalier qui galôpait en sens inverse, fut culbuté sur le pavé avec son cheval et fit une chute des suites de laquelle il devait mourir quelque temps après.

C'était un Polonais qui, pour des motifs politiques, avait été envoyé en Sibérie à l'âge de dix-huit ans.

Deux ans plus tard il s'évadait, traversait la Sibérie, la Russie, une partie de la Turquie à pied et

arrivait à Constantinople, les vêtements en lambeaux, misérable, sans un sou dans sa poche.

Pour manger, il exerça le métier de portefaix sur le port; puis un beau jour, trouvant une occasion favorable, il se rendit à Vienne; là il gagna quelque argent et commença ses études de médecine, qu'il vint achever à Paris.

Et tout ce travail, toutes ces fatigues, toute cette énergie, pourquoi ? pour aller se faire tuer, dans un accident de cheval, aux fêtes de l'indépendance colombienne !

CHAPITRE VIII

Tracé de l'axe du canal. — Gorgona. — Le Rancho des ingénieurs. — Les Chinois dans l'isthme. — Opérations sur le terrain. — Concurrence aux Chinois. — Les clous en bois. — Le niveau à bulle de suif. — Un bachelier.

La confection du plan général de l'isthme d'après les notes fournies par les brigades était achevée. Le tracé définitif de l'axe du canal, qu'on n'avait pu déterminer avant de posséder ces documents, avait été arrêté pour la plus grande partie de son étendue, et il ne restait plus qu'à s'entendre avec les entrepreneurs, pour l'exécution de la tranchée, dont la Compagnie pouvait, maintenant, évaluer le cube d'une façon précise.

L'axe était donc tracé sur le papier, mais cela ne suffisait pas : il fallait encore le tracer sur le terrain, et l'on ne pouvait abandonner ce soin aux entrepreneurs.

Dans ces sortes de travaux, on plante une ligne de piquets, à droite et à gauche de laquelle les entrepreneurs auront à déblayer dans des conditions convenues. Alors seulement on leur dit : Allez !

C'était une mission de ce genre que la Compagnie me réservait maintenant.

Je devais, de concert avec Montcenaux, tracer sur le terrain l'axe du canal pendant une dizaine de kilomètres, aux environs de Gorgona.

Cette besogne me souriait beaucoup parce qu'elle allait me permettre de reprendre la vie active au grand air, à laquelle m'avait habitué le séjour de Gamboa, et puis, je savais devoir retrouver dans ce poste mon ami Montcenaux, que je n'avais pas vu depuis longtemps. C'était une joie d'autant plus grande pour moi, que, pendant notre séparation, alors qu'il opérait à Gatun, il avait failli mourir.

Un beau matin, il avait été pris d'une attaque de fièvre qui présentait tous les symptômes du *vomito negro*; pendant quelques jours, les médecin savaient cru le reconnaître, mais, comme il n'en mourait pas, ils avaient déclaré qu'il s'agissait d'une autre fièvre.

C'est, du reste, à peu près le seul caractère auquel on puisse se fier avec quelque certitude.

Meurt-on ? c'est la fièvre jaune. Guérit-on ? c'est une attaque de fièvre bilieuse.

Mais peu importait : il était sur pieds, plus alerte, plus gai que jamais ; c'était le principal.

Et puis, il avait pour sa convalescence une perspective rassurante. Nous allions établir notre base d'opérations à Gorgona, et, après Gatun, Gorgona pouvait passer pour un paradis terrestre.

C'est une petite ville de deux cents habitants envi-

ron, qui s'élève sur les premiers contreforts des montagnes, au sortir de la grande plaine de Colon.

Le climat y est considéré comme excessivement sain, on y envoie les malades en convalescence : quelque chose comme le Menton ou le Cannes des Colombiens.

Mais il ne serait peut-être pas prudent de prendre très au sérieux cette réputation mirifique : tous les points de l'isthme en ont joui les uns après les autres, comme aussi tous ont joui de la réputation contraire, à tour de rôle.

A ce moment, Gatun passait couramment pour le poste le plus malsain, tandis qu'auparavant c'était Gamboa : on nous en avait parlé comme d'un nid à fièvres quand nous y avions été envoyés.

La palme de la salubrité était alors attribuée à Gorgona ; plus tard, cette ville fut détrônée dans l'opinion publique : on ne cessait de vanter le climat d'Emperador.

Et l'année dernière les chantiers de cette dernière station ont été ravagés par la fièvre jaune.

Gorgona, quoique assez enfoncée dans l'isthme, se trouve encore sur le versant de l'Atlantique, qui a une étendue beaucoup plus considérable que celui du Pacifique.

Elle est bâtie entre le Chagres et le chemin de fer, tout près du canal, dans une situation exceptionnelle, qui lui réserve un avenir brillant. Nul

doute, qu'un jour, elle ne devienne une des villes les plus florissantes de l'isthme.

En attendant elle se contentait d'être une bourgade à l'aspect misérable, composée, comme toutes les villes ou villages de l'intérieur, de cabanes de bambou, couvertes de palmes.

Les cochons et les chiens galeux y grouillaient dans les rues, aussi nombreux que partout ailleurs, et les habitants ne paraissaient ni moins sales ni moins paresseux que leurs compatriotes des autres bourgades.

A Gorgona, le haut d'un pavé — qui n'existait pas — était tenu par un Chinois centralisant tous les genres de commerce.

Dans une petite boutique borgne, ce bonhomme jaune, au teint graisseux, aux yeux bridés, vendait à des prix fantastiques tous ces articles disparates, fausse bijouterie, épicerie, menue quincaillerie, qui constituent ce qu'on est convenu d'appeler la pacotille.

Ce n'était pas là un état particulier à Gorgona : dans toutes les villes de l'intérieur, ce trafic, le seul qui existe dans ces pays à demi-sauvages, est aux mains d'un Chinois.

Il y en a un à Matachin, un à Emperador, un à Gatun, etc...

Ces fils du Céleste-Empire représentent les débris de l'armée de travailleurs qui vint de Chine, appelée

par la construction du chemin de fer de Panama à Colon.

A cette époque, ils avaient débarqué en foule à Panama, et, chose curieuse, maintenant, on n'en voyait pas, ou du moins fort peu, s'offrir sur les chantiers du canal.

C'est que, lors de la construction du Panama-Rail-Road, ils avaient été fortement éprouvés, et le bruit s'en était probablement répandu sur les quais d'embarquement de Canton et de Shang-Haï.

La fièvre jaune avait, paraît-il, fauché dans leurs rangs, comme la faux d'un moissonneur parmi les épis mûrs.

On prétend qu'il y a un Chinois d'enterré sous chaque traverse du Panama-Rail-Road.

Ce n'est, sans doute, qu'une simple image, mais une image qui rend bien compte de la situation et qui explique leur peu d'empressement à tâter, une nouvelle fois, du climat de l'isthme.

A la station de Matachin surtout, ils étaient morts en masse.

Matachin a, du reste, un sens significatif en espagnol : il veut dire *la mort des Chinois*.

Là, les maladies les ravageaient tellement, le désespoir, le mal du pays les avaient abattus à un tel point qu'ils en étaient arrivés à se suicider par bandes.

C'était comme une autre épidémie : on trouvait

des grappes de pendus aux branches des arbres.

Ceux qui, ayant eu la chance d'échapper au fléau, s'étaient, pour une raison ou pour une autre, décidés à rester dans l'isthme, avaient vite compris, avec le flair spécial à leur race, le genre de négoce qui serait le plus productif, et ils s'étaient ainsi partagé le pays.

Celui de Gorgona avait épousé une créole qui, disait-on, faisait jadis tourner beaucoup de têtes à Panama. Ce petit détail n'empêchait pas le ménage d'être un des plus unis et des plus heureux qu'on pût voir.

Le Céleste paraissait ravi de posséder une femme qui n'eût pas le nez écrasé et les yeux en trous de vrille; quant à la femme, elle était évidemment enchantée d'avoir pu couronner sa carrière par un bon et solide mariage, fût-ce avec un Chinois, surtout quand ce Chinois gagnait beaucoup d'argent.

C'était chez lui que, dans les premiers temps de notre arrivée à Gorgona, nous prenions pension : nous y buvions particulièrement un thé délicieux.

Malheureusement sa cabane, trop étroite, ne lui permettait pas de nous loger, et quant à trouver un hôtel il n'y fallait pas songer à Gorgona; c'est une institution absolument inconnue dans ce pays primitif.

Cette situation ne laissait pas, en somme, que

d'être assez embarrassante : la Compagnie devait bien nous expédier une maison démontable, dont on n'aurait plus qu'à assembler les pièces, mais elle n'était pas encore arrivée, et, en attendant, il nous faudrait coucher à la belle étoile.

Ce bivouac en plein air ne nous séduisait pas du tout; aussi battîmes-nous le village pour tâcher de découvrir un abri.

Tout ce que nous trouvâmes, fut un rancho sur la place publique.

Un rancho consiste tout simplement en une espèce de hangar, qui se compose de quatre poteaux supportant un toit de palmes. Pas de mur, pas seulement de claie, pas la moindre enceinte derrière laquelle on puisse se renfermer.

Ce n'était pas tout à fait le plein air, à cause du toit de chaume, mais le plein courant d'air.

Certes, le gite n'avait rien de bien confortable; mais, faute de mieux, force nous fut bien de nous en contenter.

Le soir, nous accrochions nos hamacs aux poteaux, nous nous roulions dans nos couvertures, et nous nous endormions au milieu de cette place de village comme des rempailleurs de chaises, dans le fond des campagnes, en France.

La température était très chaude, sauf le matin, au lever du soleil, où l'on éprouvait toujours une légère sensation de fraîcheur. On en était quitte

pour mettre une couverture de plus à ce moment-là. On pouvait donc, à la rigueur, s'accommoder d'un pareil campement pour quelque temps. C'est égal, il y avait des situations bien gênantes.

Pendant la première nuit, nous ne pûmes fermer l'œil; c'était dans notre rancho un va-et-vient constant de chiens et de cochons errants, qui se battaient, se mordaient, grognaient, piaillaient dans un vacarme infernal.

Nous envoyions de bon cœur cette engeance à tous les diables, ne pouvant, hélas ! l'envoyer ailleurs.

Nous avions eu beau nous munir de triques, dont, du haut de nos hamacs nous distribuions généreusement des coups de droite et de gauche, rien n'y faisait : les grognements et les aboiements continuaient toujours.

Mais ce ne fut guère l'affaire que de deux nuits au plus : nous nous fîmes bientôt à ce tumulte, comme à bord on s'habitue au bruit de l'hélice, et, les jours suivants, nous dormîmes d'un excellent sommeil, laissant, des hauteurs où nous planions, toute cette vermine grouiller et se battre à son aise, sans plus nous déranger.

Seules les vaches et les mulets, qui se promènent aussi en liberté toute la nuit, nous causaient des désagréments sérieux. Nos hamacs, accrochés au-dessus des atteintes des chiens et des cochons,

n'étaient cependant pas assez élevés pour que les animaux de grande taille pussent passer dessous sans y toucher.

Il ne s'écoulait presque pas de nuit sans que quelque vache ou quelque mulet en veine de flânerie, ne vînt buter contre l'un de nous, de ses cornes ou de sa maigre échine.

Et ce n'était pas un réveil agréable : on prenait un bâton, on tapait à tour de bras sur la bête, qui, effrayée, se sauvait au grand galop, et souvent dans sa fuite nous bousculait tous les deux hors de nos hamacs.

Cette situation donnait lieu à des scènes d'un burlesque achevé, quand on les voit de loin, après coup, mais qui nous paraissaient peu plaisantes sur le moment.

Cela dura quinze jours; enfin, notre baraque arriva, elle fut la bienvenue, et, le rancho des ingénieurs, comme nous appelions pompeusement notre hangar, fut abandonné sans regret.

Les inconvénients de cette installation trop sommaire n'empêchaient pas nos travaux d'avancer rapidement.

Nous devions, ai-je dit, tracer l'axe du canal sur le terrain même, un terrain boisé comme l'est partout l'isthme.

C'était donc une trocha de dix kilomètres de longueur que nous avions à ouvrir.

Les trochas! nous commencions à les connaître, et nous en avions de nombreux kilomètres à notre actif!

Mais celle-ci était d'une espèce toute différente.

Les autres, percées dans le simple but de reconnaître les pentes de terrain ou de donner des coups de niveau, on les lançait un peu un hasard, ou suivant des données assez vagues fournies par la configuration apparente du terrain.

On y travaillait à la hâte, on les déblayait tant bien que mal des plus gros arbres et des menues broussailles, et, pourvu qu'on pût y passer et distinguer les repères des jalons, on n'en demandait pas davantage. Le travail pour lequel elles avaient été ouvertes une fois terminé, on les abandonnait, et bientôt la végétation si active de ces climats les avait complètement rebouchées.

Mais ici, il ne s'agissait plus d'opérer ainsi, presque à la diable.

L'emplacement et la direction du déboisement nous étaient exactement fournis par le plan; il fallait nous conformer à ces données et les transporter sur le terrain en pleine forêt, avec une exactitude mathématique. En outre, la trocha devait avoir des proportions spéciales, une dizaine de mètres de largeur au moins, et être déboisée à fond.

Nous étions un peu émus, il faut l'avouer, en commençant ce travail, et ce qui causait notre émo-

tion, c'était le souvenir d'une mésaventure arrivée à d'autres ingénieurs dans une circonstance analogue.

A un moment, la Compagnie avait voulu réunir Gatun à Colon par une grande trocha tracée en arc de cercle d'après le premier plan. Malheureusement, une fâcheuse erreur d'angle, dès le début de l'opération, reproduite sur toute la longueur du tracé, avait fait dévier la direction de la trocha, qui était venue triomphalement aboutir à une dizaine de kilomètres au-dessus de Colon.

Nous savions l'histoire, et nous ne craignions rien tant que de tomber, nous aussi, dans quelque erreur de ce genre, si facile dans un pays entièrement boisé, dont le détail est absolument inconnu.

Une seule ligne de l'isthme était bien déterminée : c'était la ligne du chemin de fer. Nous résolûmes de la prendre pour base d'opérations.

Voici le moyen de procéder que nous avions adopté :

Nous commencions par repérer exactement, en partant de la ligne du Panama-Rail-Road, deux points quelconques de l'axe du canal; puis, de ces points, nous lancions deux brigades, dans deux directions opposées, qui devaient marcher l'une sur l'autre en pleine forêt.

La vérification des calculs consistait dans la rencontre des deux brigades.

C'était toujours un sujet nouveau d'étonnement pour les ouvriers travaillant dans cette forêt aussi à l'aveuglette que dans une mine, d'entendre tout à coup les coups de machète de leurs camarades résonner devant eux.

Peu à peu le bruit se rapprochait; bientôt des éclaircies s'ouvraient à travers lesquelles ils pouvaient déjà se voir, se parler; le dernier rideau d'arbres tombait, et une grande avenue voûtée de branchages se prolongeait des deux côtés, droite comme un I.

Alors, une joie folle éclatait parmi eux; ils frappaient des mains, gambadaient comme des enfants, d'autant plus émerveillés du résultat qu'ils comprenaient moins comment on pouvait l'obtenir.

Les inconvénients des autres trochas se retrouvaient dans ces travaux : l'atmosphère de serre chaude, humide, si énervante, puis la vermine de toute sorte que l'on frôlait à chaque instant. Les serpents surtout y foisonnaient : une fois, Montcenaux faillit marcher sur un magnifique *mapana* endormi au soleil; il avait déjà le pied levé. Heureusement, il l'aperçut à temps, et il put le tuer d'un coup de fusil avant qu'il ne rentrât dans le fourré.

A ce moment, Gorgona, comme toutes les villes de l'isthme où étaient installés des chantiers, commençait à sortir de son ancienne torpeur et à se développer un peu.

On y voyait un va-et-vient constant d'ouvriers en

quête de travail, des convois de matériel, de nouveaux employés de la Compagnie qui venaient rejoindre leur poste.

Les habitants trouvaient leur bénéfice dans ce mouvement, le Chinois surtout, dont les beaux jours, hélas, étaient bien près de finir.

Depuis quelque temps, différents bruits circulaient dans la ville, annonçant vaguement la venue prochaine d'un autre négociant; mais ce n'étaient encore que des racontars, et rien ne les avait justifiés.

Or, un matin, Gorgona, en se réveillant, vit avec étonnement une énorme pancarte-affiche qui barrait la rue principale.

On accourut, on se pressa autour de cette affiche, et l'on y lut en grandes lettres cette simple phrase :

— Demergent prévient le public qu'il s'installe à Gorgona et qu'il vend tout meilleur marché que le Chinois !

C'était simple et catégorique.

Tout ! sans désignation. Il vendait tout meilleur marché que le Chinois !

Pauvre Céleste ! il avait bien raison de craindre ! ses beaux jours étaient réellement passés !

Ce fut la première apparition de la réclame à Gorgona, et elle y fut apportée par un Français, car ce Demergent était Français : le type de l'aventurier le plus complet qu'il soit possible de rêver.

On lui attribuait cette nationalité parce qu'il se l'attribuait lui-même. Il prétendait être né à Avignon. Quant à contrôler ses assertions d'une façon quelconque, il n'y fallait pas compter.

Son existence, à de certains endroits, semblait comme enveloppée d'un brouillard. Il avait probablement de bonnes raisons pour ne pas le dissiper.

Qui était-ce en réalité? D'où venait-il? Personne n'en pouvait rien dire; mais ce dont on était bien certain en le regardant, c'est qu'on se trouvait en face d'un homme qui avait dû être mêlé à de tragiques événements.

Long, osseux, au teint basané, plaqué de couperoses, avec un grand nez recourbé en bec de perroquet, il rappelait Don Quichotte moins maigre, Don Quichotte avec des épaules larges et des muscles secs, mais solides comme ceux d'un hercule de foire. Une large ceinture rouge lui sanglait le ventre et de sa poche émergeait toujours une crosse de revolver.

On disait qu'il était venu dans l'Amérique centrale lors de l'expédition du Mexique, et lui-même le donnait volontiers à entendre. Mais comment y était-il resté? Dans quelles circonstances avait-il quitté l'armée française? Mystère!

En tout cas, depuis cette époque, il avait couru nombre d'aventures, cherchant de l'or en Californie, n'en trouvant probablement pas beaucoup, car plus

tard il vendait des oranges à San-Francisco, et enfin il venait échouer dans l'isthme.

Ces courses à travers le monde, courses fort accidentées sans doute, lui avaient fait oublier quelque peu la langue française, qu'il prétendait, et qui paraissait être en effet sa langue maternelle. C'était celle qu'il écorchait le moins, et pourtant il la traitait assez durement.

Ainsi il disait couramment *une calculation*, et vous offrait, sans sourciller, divers *obstensiles* de son bazar, parmi lesquels un superbe clyso-*ponte*.

Le séjour de Panama semblait l'avoir décidé à se ranger. Il s'était marié et avait épousé une Colombienne quelque peu parente d'un haut fonctionnaire, ce qui lui donnait des protections fort utiles.

Dans certaines circonstances, cependant, ces protections furent insuffisantes, notamment en ce qui concernait ses relations avec l'administration du canal.

Car Demergent fut un de nos collègues. Pendant un moment, il commanda une brigade, lors des premières études.

La Compagnie ne le garda pas longtemps. Ce fut à la suite de cette brouille que, rendu aux douceurs de la vie privée, l'idée lui vint de s'établir à Gorgona et d'y faire une concurrence terrible au Chinois.

Son commerce prospère au delà de toute espérance ; il a attiré dans ses magasins tous les clients du Céleste ; il gagne des monceaux des piastres.

Tout cela le retiendra-t-il longtemps ?

Sa tarentule des aventures ne le reprendra-t-elle pas un beau jour ? Il y a gros à parier que si.

Le commencement des travaux du canal de Panama a d'ailleurs été marqué par une invasion de gens que leur humeur vagabonde promenait aux quatre coins de l'univers. De mergent était parmi les meilleurs.

La plupart de ces gens fort débrouillards, comme disent les marins, avaient fait trente-six métiers, hormis les bons ; ils savaient se faufiler partout, et beaucoup avaient réussi à entrer au service de la Compagnie.

Une administration d'une envergure aussi colossale, qui compte un personnel aussi nombreux, un véritable petit Etat enfin, comme importance, ne peut guère empêcher que quelques brebis galeuses ne pénètrent chez elle, surtout au début, alors que les services ne sont encore qu'imparfaitement organisés, qu'on se connaît mal, qu'on ne se sent pas encore les coudes.

Il y eu dans ce genre des types qui sont restés légendaires : par exemple, des chefs de brigade qui passaient leur temps à apprendre le baccarat à leurs hommes, et qui les congédiaient quand ils avaient l'indélicatesse d'abattre neuf.

D'autres n'embauchaient sur leurs chantiers que des hommes dépenaillés, presque nus, pour pouvoir leur vendre les vêtements dont ils faisaient commerce.

D'autres, comme ceux dont j'ai déjà parlé, n'étaient qu'insuffisants : des calicots qui avaient jusqu'ici consacré leur existence à l'aunage du drap et qui, du jour au lendemain, se réveillaient ingénieurs.

C'est à ces employés fantaisistes que l'histoire sera redevable de deux ou trois bévues demeurées célèbres dans les fastes du canal et qui, sur le moment, apportèrent quelques instants de douce gaieté à tous ceux qui en eurent connaissance.

L'aventure des clous d'Emperador est de celles-là.

On bâtissait des ponts, et le maître charpentier, manquant de clous spéciaux pour l'ajustage des charpentes, fit, en bois, un modèle de clou dont il avait besoin et l'envoya à Panama dans les bureaux de la Compagnie. Il demandait qu'on lui expédiât le plus promptement possible un certain nombre de clous exactement pareils au modèle.

La réponse ne se fit pas attendre longtemps : quinze jours après, le chantier d'Emperador recevait la quantité de clous demandée..... seulement, ils étaient en bois, bien conformes au modèle !

C'est encore un opérateur de cette force qui faisait à la Compagnie, un bon pour un niveau à bulle

de suif, pensant qu'il serait plus facile à buller qu'avec de l'air.

Il faut reconnaître que la Compagnie épurait comme elle le pouvait et quand elle le pouvait; mais ce n'était guère facile dans certaines occasions.

Que faire de ces pauvres diables qu'on avait amenés jusque-là? Les rembarquer, c'étaient des frais en plus. Les renvoyer, c'était les condamner à mourir de faim et de misère.

Aussi, quand on n'avait que l'insuffisance à leur reprocher, les gardait-on souvent, presque par charité, s'ingéniant à utiliser leurs services.

Tant de gens erraient dans l'isthme, attirés par ces travaux, comme dans la nuit, des papillons par une lueur lointaine!

Et ce n'étaient pas toujours les plus incapables qui ne pouvaient pas réussir à trouver de la besogne.

J'ai encore présent à la mémoire le souvenir d'un épisode lamentable auquel j'assistai à Gorgona, et dont Demergent fut précisément l'un des héros.

Nous étions assis un soir, nous deux Montcenaux, devant la porte de notre baraque, nous figurant que nous prenions le frais, quand nous vîmes venir à nous un homme jeune encore, un Européen, l'air malade, fatigué, les vêtements en lambeaux, chaussé d'espadrilles à travers lesquelles passaient ses pieds nus.

Il se nomma : c'était un Français qui, débarqué à Colon, avait suivi la voie ferrée à pied, demandant en vain à toutes les brigades de l'embaucher.

Aucune n'avait voulu le recevoir, et pourtant ce n'était pas le premier venu. Il s'exprimait dans un langage fort correct et nous dit être bachelier ès-lettres.

On objectera peut-être que ce titre ne constituait pas une garantie bien sérieuse de connaissances mathématiques; soit, mais c'était au moins la preuve d'une certaine culture intellectuelle et d'aptitudes qui se seraient vite développées suivant les besoins.

On en embauchait bien d'autres sur les chantiers!

Nous étions désolés; notre brigade se trouvait au complet, et, malgré toute notre bonne volonté, nous dûmes lui répondre, nous aussi, par une fin de non-recevoir.

Alors ce malheureux nous demanda de lui indiquer où il pourrait trouver un travail quelconque pour ne pas mourir de faim.

Nous pensâmes à Demergent, qui, en train de se monter, devait avoir besoin d'un manœuvre, et nous lui envoyâmes le bachelier avec une chaude recommandation.

Demergent nous montrait quelque considération : nous avions quitté le Chinois pour prendre notre

pension chez lui, ce qui donnait un certain relief à sa maison; de plus, nous y faisions des dépenses relativement importantes : aussi accueillit-il bien notre protégé, qui entra en fonction sur-le-champ.

Il s'agissait de rapporter au magasin divers colis arrivés par le dernier train : des sacs de riz, des ballots de café, des caisses de pacotille, etc...

— Allons, charge-moi ce ballot sur ton dos, fit Demergent à son aide.

L'infortuné déployait tous ses efforts, suait, soufflait, s'écorchait les doigts, se cassait les ongles, mais ne pouvait parvenir à placer le maudit ballot sur ses épaules.

Demergent ne personnifiait ni la patience ni la douceur sur terre.

— Oh! oh! fit-il d'un ton bourru. Si c'est ainsi que tu sais travailler, nous ne ferons pas longtemps bon ménage ensemble!... Voici comme on s'y prend !

En un tour de main, il souleva le sac et le porta au magasin.

Le bachelier le suivait piteux, traînant ses savates éculées.

— Puisque tu n'es pas capable de remuer un ballot, lui dit son maître, tu vas te rendre utile en trayant la vache!

Il lui remit entre les mains un grand seau de fer blanc.

Ce fut bien une autre affaire !

Ce pauvre fort en thème n'avait de sa vie touché le pis d'une vache. Il ne savait comment s'y prendre; il n'en tirait pas une goutte de lait et n'arrivait qu'à un seul résultat, celui d'agacer la vache, qui, à la fin, défonça le seau d'un coup de pied.

Cette fois, Demergent n'y tint pas : la détérioration de son matériel était chose avec laquelle il n'avait pas coutume de plaisanter.

— Quand on est aussi bête que toi, dit-il à son aide, sous l'empire d'une violente colère, on prévient au moins les gens. Fiche-moi le camp !

Le malheureux bachelier était resté à peu près vingt minutes au service de Demergent.

Nous lui remîmes quelque argent et nous le vîmes s'éloigner le dos rond, avec un geste las, traînant ses savates trouées du côté de la route de Panama.

Nous n'avons jamais plus entendu parler de lui.

Il sera sans doute mort de misère dans quelque coin de la forêt.

C'est beau les diplômes !

CHAPITRE IX

Préparatifs d'une expédition sur le haut Chagres. — Les palanquiers. — Eugenio Trefolio. — José Ximenès. — Navigation sur le Chagres. — Crucès. — Le Camino Regale. — Traces d'anciens explorateurs. — L'ancre. — La chasse en pirogue. — Piva. — Nos campements.

Le cours supérieur du Chagres, au-dessus de Matachin et de Gamboa, n'avait été que rarement parcouru par les Européens.

MM. Wyse et Reclus l'avaient remonté lors de leur première expédition dans l'isthme; ensuite, depuis l'organisation régulière du service d'études, quelques brigades, seulement, s'étaient enfoncées dans ces solitudes pour y prendre des nivellements.

Mais leurs carnets avaient, sur certains points, fourni des données plus ou moins vagues, contradictoires même parfois, et il s'agissait de procéder à un travail général de vérification. C'était la mission dont la Compagnie venait de nous charger, Montcenaux et moi, maintenant que nous avions terminé notre besogne à Gorgona.

Il s'agissait d'un voyage en pays absolument désert, presque un voyage d'exploration, dont les péripéties imprévues et le charme aventureux nous séduisaient fort, par avance.

Nous allions nous deux Montcenaux pour le

service du canal; Georges Werbrugghe nous accompagnait en amateur; il vint nous rejoindre à Gorgona au moment du départ.

Depuis huit jours, nous nous étions occupés avec ardeur à réunir le personnel et le matériel de l'expédition.

Ce n'était pas une mince besogne : on ne pouvait savoir quelles aventures nous réservaient ces contrées désertes où nous n'avions d'autres secours à attendre que de nous-mêmes; il fallait donc choisir nos hommes avec prudence et n'emmener que des gens sur le dévouement desquels nous puissions compter en toute circonstance.

Nos travaux sur les chantiers de Gamboa et de Gorgona nous avaient suffisamment familiarisés avec les travailleurs de l'isthme; un nombre considérable avait passé par nos mains et, mieux que personne, nous étions en situation de bien recruter les vingt hommes dévoués et énergiques, nécessaires pour la conduite des pirogues et l'exécution des divers travaux.

Notre escorte se composait de l'élite des travailleurs de l'isthme.

Deux surtout étaient remarquables.

D'abord, un certain Eugenio Trefolio; il avait fait partie de toutes les expéditions du Panama et s'était notamment attaché à M. Wyse, qu'il avait suivi partout.

C'était le travailleur le plus infatigable, le serviteur le plus dévoué qu'on pût rencontrer. On ne lui connaissait qu'un défaut : il aimait trop l'*anisado*.

Si on le laissait seul dans un village, on pouvait être certain qu'il n'en reviendrait que totalement gris; en expédition, il s'agissait de ne pas l'abandonner à lui-même, voilà tout.

Un jour, M. Wyse, au cours d'un de ses voyages, l'envoya chercher un poulet dans un village voisin; il n'en revint que trois jours après. On le congédia à son retour.

Quand il racontait cette aventure, ne voulant pas avouer son ivrognerie, il ne manquait jamais d'inventer une histoire extraordinaire pour justifier une absence aussi prolongée : le poulet se serait échappé et, pendant trois jours, il l'aurait poursuivi dans la forêt.

— Enfin, concluait-il, au bout de trois jours, j'ai retrouvé le poulet, mais j'ai perdu ma place!

Dans leurs expéditions communes, M. Wyse passait son temps à le mettre à la porte et M. Reclus à le reprendre.

Au demeurant, un homme d'un dévouement de terre-neuve.

Un autre, dont le dévouement était aussi proverbial et qui réunissait toutes les qualités d'Eugenio Trefolio, la sobriété en plus, c'était le fameux José

Ximenès, connu dans tout l'isthme comme l'homme aux six doigts de pied.

Il jouissait en effet de cette particularité physique de posséder six doigts à chaque pied.

Mais, ce qui valait encore mieux pour lui et pour nous, c'était sa force musculaire prodigieuse, avérée de tous.

De Colon à Panama il passait sans contestation pour l'homme le plus fort.

Il était originaire du Sinu, une des provinces du sud de la Colombie; le type des habitants de ce pays s'éloigne beaucoup plus du nègre que celui des indigènes de l'isthme. Ainsi, sa tête était petite, ses yeux vifs, intelligents; il avait la peau jaune du mulâtre, les lèvres minces et les cheveux brillants et ondulés; il offrait l'image la plus pure, la plus complète de la perfection des formes humaines.

Quand on le voyait debout dans la pirogue, maniant sa longue palanque, tout nu sous le grand soleil du Chagres qui jetait sur sa peau des reflets de patine, on eût dit d'une statue de bronze.

C'était le chef des hommes de l'expédition : il exerçait sur eux le prestige de la force brutale, et tous lui obéissaient au doigt et à l'œil.

On savait du reste qu'il ne faisait pas bon plaisanter avec lui.

Et comme preuve, on citait ce fait : un jour, un ouvrier mécontent qui injuriait M. Reclus, passant

des paroles aux actes, s'était précipité sur lui un couteau à la main; José Ximenès n'avait pas hésité un instant; d'un coup de machète, il lui avait fendu la tête jusqu'au menton.

Cette aventure et nombre d'autres, d'un ordre moins tragique à la vérité, lui valaient une profonde considération de la part des hommes placés sous ses ordres.

A toutes ces qualités de force physique, d'énergie, de dévouement, il joignait encore, nous disait-on, celles d'un valet de chambre émérite, sachant installer à merveille un campement et mettre de l'ordre dans ces mille petits détails familiers, qui entrent pour une si grande part dans le confort de la vie civilisée.

C'était, en résumé, un homme très précieux.

Une pareille expédition demandait un matériel de chasse des plus soignés, et nous avions apporté toute notre attention dans le choix de cet outillage.

Nous emportions une grande variété d'armes.

D'abord, des fusils de chasse ordinaires. Montcenaux possédait particulièrement certain Lefaucheux, sur le compte duquel il ne tarissait pas d'éloges.

Comme armes de chasse et de défense en même temps, nous étions aussi admirablement montés : des Winchesters, des carabines, un Remington à répétition et des revolvers.

Les provisions de bouche, non plus, n'avaient pas été négligées : elles consistaient en biscuit, en *tassajo*, ces affreuses lanières de viande séchées au soleil, qui empestaient; en sacs de riz, de café, et en boîtes de ces conserves dont la Californie inonde l'isthme.

Une caisse d'eau de Saint-Galmier; l'expérience que nous avions faite de l'eau marécageuse du Chagres, lors de nos débuts à Gamboa, nous avait inspiré le plus ardent désir de nous en passer autant que possible.

Enfin, ô luxe ! ô civilisation ! une caisse de champagne Rœderer carte blanche !

Ce champagne Rœderer fut même pour nous, au cours du voyage, une source de réflexions philosophiques aussi profondes qu'amères, alors que manquant d'eau, de pain, de biscuit, nous avions toujour-du champagne à discrétion.

Un matin, à huit heures, l'expédition s'embarqua dans quatre pirogues et quitta Gorgona.

La pirogue, montée par le cuisinier, nous précédait.

Chaque fois que le pays l'a permis, nous avons fait ainsi. On lui indiquait le lieu du campement, et de cette façon, quand nous débarquions le soir, notre travail terminé, nous trouvions le dîner tout préparé.

Mais quel dîner !

Le cuisinier, ce pauvre Belge qui avait fait les délices de Gamboa, n'était plus là, hélas ! La fièvre jaune l'avait enlevé, et, depuis cette époque, nous avions vainement cherché parmi des masses de postulants, sans pouvoir mettre la main sur un maître coq sérieux.

Celui que nous emmenions était un nègre que nous n'avions pas eu le temps de voir à l'essai L'animal, nous nous en aperçûmes dans la suite nous avait terriblement trompés. Il s'était donné comme un cuisinier hors ligne, et ne savait seulement pas faire rôtir un poulet. La plupart du temps, nous fûmes obligés de cuisiner nous-mêmes.

L'expédition se met donc en route. Les quatre palanquiers de chaque pirogue se tiennent deux par deux à l'avant; suivant le rythme sauvage d'une sorte de mélopée que chante l'un d'eux, ils piquent ensemble le fond du fleuve de leurs palanques ferrées, se poussent pendant toute la longueur du bois, et recommencent l'exercice, toujours avec la même cadence.

Nous passons ainsi devant Matachin, puis devant Gamboa.

Nous devons bien une visite à notre ancien poste.

Comme il paraît déchu de sa splendeur ! Où sont ce mouvement, cette vie d'antan ?

Maintenant, il n'est plus habité que par M. Carré et sa brigade, réduite seulement à quelques hommes.

Nous allons serrer la main de notre ancien ingénieur en chef, qui nous accueille de la plus gracieuse façon; puis nous remontons en pirogue.

Il est dix heures et demie ; on déjeunera à Crucès. Nous remontons tous ces détours du Chagres, que nous avions si souvent parcourus autrefois, puis les pirogues accostent à Crucès.

C'est le premier village que l'on rencontre sur le Chagres, au-dessus de Gamboa.

On peut les compter facilement, ces villages, ils ne sont pas nombreux.

Celui-ci est un des plus peuplés de l'isthme. Avant la création du Panama-Rail-Road, les communications entre Panama et Colon se faisaient par une route qui passait par Crucès. De là son importance.

Cette route, ce Camino Regale, comme on l'appelle pompeusement encore, on en retrouve quelques tronçons par ci par là, qui ont résisté à l'envahissement de la forêt au milieu de laquelle il était tracé.

De Crucès à Gamboa, il est assez bien conservé et, à en juger par cet échantillon, on peut le classer au rang de ces mauvais chemins de traverse qui, dans les provinces de France, servent à mener les bestiaux au pâturage ou à l'abreuvoir.

Mais il ne faut pas se montrer difficile sur les voies de communication dans ces pays encore inexplorés.

Crucès a dû être jadis le point le plus important

de l'intérieur de l'isthme. On y voit les ruines d'une très vieille église, d'assez vastes proportions.

L'archéologie n'a rien à glaner dans ces amas de décombres. C'est un hangar fermé, une mauvaise grange, bâtie sans aucun style, sans aucun goût, qui contient des bribes de sculptures religieuses, informes, grossières, œuvres de sauvages demi-civilisés, et disparaissant à présent sous une épaisse couche de moisissure.

Si les ruines délabrées de cette vieille église n'offrent rien d'intéressant pour l'antiquaire, en revanche, ce village possède une curiosité d'un ordre bien supérieur, au point de vue historique.

C'est une ancre, une grosse ancre de navire, qui gît à demi-rongée par la rouille, sur la rive du Chagres.

D'où vient-elle ? Comment a-t-elle été apportée là ?

Personne dans le pays ne peut le dire, non plus les jeunes que les vieux.

Chose curieuse, il ne s'est même pas formé de légende autour de cet objet étrange.

Ce n'est certes pas l'ancre de quelque pirogue de fort tonnage destinée au Chagres ; ses dimensions et ses formes prouvent qu'elle a appartenu à un bateau de mer et qu'elle est de fabrication européenne.

On a échafaudé de nombreuses hypothèses à son sujet; la plus vraisemblable, et la plus répandue

du reste, l'attribue à quelque navire espagnol qui jadis, à une époque inconnue, aurait essayé de traverser l'isthme par le Chagres.

Pourquoi même les Espagnols n'y seraient-ils pas arrivés?

Pendant la saison des pluies, le Chagres s'élève, ainsi qu'on l'a déjà vu, de dix à douze mètres; il inonde alors de vastes terrains et son lit s'étend, à certains endroits, sur plusieurs kilomètres de large.

Les Espagnols qui naviguaient dans ces parages ont pu se laisser tenter par cette facilité de pénétrer dans l'intérieur et, connaissant le peu de largeur de l'isthme, ils ont certainement dû essayer de le franchir avec leurs vaisseaux.

Peut-être, dans le haut Chagres, dont aujourd'hui encore on ne connaît pas le bassin, existe-t-il quelque col assez bas pour permettre à ses eaux de se mêler, par ces inondations diluviennes, avec celles d'autres rivières du versant du Pacifique.

En admettant même qu'ils n'y aient point réussi, que les montagnes leur aient opposé une barrière infranchissable, comme il leur fallait toujours dans ce cas, transporter leur cargaison à travers les terres, à dos d'hommes ou de bêtes de somme, on peut supposer qu'ils avaient trouvé le moyen de faire remonter leurs navires, au moins jusqu'à Crucès, reculant ainsi jusqu'au milieu de l'isthme, leur port de débarquement.

Cette ancre qui se rouille encore aujourd'hui dans le Chagres, en offre une preuve indiscutable.

C'est à cet ordre de faits, au passage très probable de bateaux espagnols sur cette rivière, que l'on rapporte aussi le mystère chimique révélé par l'analyse des eaux du Chagres.

On trouve dans cette eau toutes sortes de détritus végétaux comme dans les eaux marécageuses, mais ce qui est absolument spécial, c'est qu'on y trouve du mercure à l'état liquide.

Or, les terrains de l'isthme ne contiennent pas trace de ce métal, jamais les sondages n'en ont révélé l'existence, et Dieu sait si on a donné des coups de sonde de Colon à Panama!

On n'en rencontre que dans le Chagres; d'où donc vient-il?

On suppose alors, ce n'est bien entendu qu'une pure hypothèse mise en avant par certains, on suppose qu'il provient de quelque navire chargé de mercure qui aura fait naufrage dans le haut Chagres en voulant tenter le passage.

La coque se sera pourrie, les épaves de métaux auront été plus ou moins pillées par les quelques habitants, et le mercure, tombé à l'eau, se sera emmagasiné par petites masses, au fond du fleuve, sous les anfractuosités de rochers, d'où le courant en détache de temps en temps quelques gouttelettes qu'il roule jusqu'à l'embouchure.

Je ne prétends pas donner cette explication comme authentique ni même comme satisfaisante; je ne la rapporte simplement que parce que je l'ai entendu émettre.

L'intérieur de l'isthme a jadis été parcouru par de nombreux explorateurs dont on retrouve les traces à chaque instant.

Outre les navigateurs, c'étaient pour la plupart des chercheurs d'or ; car il n'en est pas de l'or comme du mercure. Les placers existent, peu importants à la vérité, mais enfin ils existent.

Ainsi, quelques filons aurifères se rencontrent non loin d'Emperador : ce sont les mines de Sardanilla, qui ont eu leur heure de célébrité, mais dont le rendement est si peu important, qu'aujourd'hui, on en a à peu près abandonné l'exploitation.

Néanmoins, jadis, on a dû chercher l'or avec activité dans ce pays.

Que de fois, en perçant une trocha, après avoir coupé les arbres et déblayé le terrain des lianes et des plantes rampantes, ne nous sommes-nous pas trouvés, tout d'un coup, devant un trou creusé de main d'homme !

L'herbe en cachait les contours, les bords en étaient à demi-éboulés, mais le travail de l'homme était encore reconnaissable, après de longues années.

C'étaient des trous de sondages de chercheurs d'or.

Et pendant quelques minutes, on restait là, rêveur devant les traces de cet inconnu qui nous avait précédés dans cette forêt où l'on ne pouvait pénétrer que le machète à la main, et dont certainement aucun être humain n'avait foulé le sol entre nos deux passages !

Nous nous étions arrêtés à Crucès pour déjeuner ; le repas terminé, tout en continuant de disserter sur les origines probables de l'ancre, nous avions regagné nos pirogues.

Il fallait arriver le soir à Piva, notre premier campement, et le temps nous pressait.

C'est une navigation charmante.

Nos palanquiers manient leurs palanques avec une habileté sans pareille, jamais la moindre fausse manœuvre ; la pirogue vole sur l'eau. José Ximenés, est superbe d'adresse dans ses fonctions.

Il voit tous les écueils du fleuve, les devine au besoin, et donne à toutes les autres équipes les ordres concernant la marche, ordres qui sont toujours exécutés sur-le-champ.

Le cours du Chagres est sinueux ; des arbres s'avancent en surplomb jusqu'à une assez grande distance des bords.

Ces voûtes naturelles entretiennent sous leurs arceaux de feuillage une ombre épaisse et bienfaisante, après laquelle nous aspirons ; mais José Ximenès nous explique qu'il serait imprudent de nous

y aventurer à cause des serpents qui pourraient fort bien nous tomber sur la tête.

Nous nous résignons donc à nous tenir au milieu du fleuve, où nous rôtissons à plaisir.

De place en place, sur les troncs d'arbres pourris qui s'avancent au-dessus de la rivière comme de monstrueux beauprés, les palanquiers nous montrent des serpents se chauffant paresseusement au soleil.

Nous leur faisons l'honneur d'une cartouche de plomb et, comme nous les tirons rarement à plus de vingt mètres, nous n'en manquons pas.

C'est un véritable bonheur pour nos hommes que de voir ces immondes bêtes se tordre sous le coup de fusil et rouler le corps broyé dans l'eau. Ils ont l'horreur des serpents, et, tout en *palanquant*, ils ne cessent de fouiller les berges du regard.

Leurs yeux exercés les découvrent beaucoup plus facilement que les nôtres : seuls, nous n'en verrions certainement pas un sur dix.

Toujours nous espérons apercevoir quelque caïman ; mais il paraît que c'est plus haut qu'ils se tiennent.

Les serpents ne constituent pas notre seule chasse. Des bandes de canards se lèvent à notre approche et, comme ils ont la plupart du temps l'ingénieuse idée de suivre dans leur vol la direction de la rivière, ils passent au-dessus de nos têtes en

longues files et essuient le feu de toutes les pirogues, les unes après les autres.

En tirant une de ces bandes de canards, le fusil Lefaucheux de Montcenaux, cet excellent fusil dont il ne cessait de chanter les louanges depuis le matin, éclate à une vingtaine de centimètres du bout du canon. Heureusement, à ce moment, il était seul au milieu d'une grande pirogue et les éclats ne blessent personne.

Cet accident ne lui enlève aucune de ses illusions, il trouve un tas de bonnes raisons pour nous prouver que, dans les mêmes circonstances, tout autre fusil se serait comporté d'une manière identique, et même bien pis encore. Il le fera rogner et aura ainsi une arme excellente et peu encombrante pour chasser sous bois ! Dans ces chasses-là, je me promets bien de me tenir à une distance respectueuse.

Un autre sport des plus agréables consiste dans le tir de grands échassiers, au plumage blanc ou gris de perle, aux délicatesses de ton adorables, qui se tiennent gravement sur une patte, le long des rives du fleuve, immobiles, le cou plié comme un ressort, attendant qu'un poisson passe à leur portée.

C'est un pays de chasse splendide que ces solitudes boisées : parmi les animaux que nous tuons, plusieurs très certainement n'ont jamais vu d'êtres humains.

Dans cette partie de son cours, le Chagres coule

entre deux rives sablonneuses, peu élevées, presque plates, enserrées elles-mêmes par la forêt qui commence tout de suite, à quinze ou vingt mètres au plus, du bord de l'eau.

Nous naviguons donc constamment entre deux murailles de verdure impénétrables qui nous cachent les environs. Qu'y-a-t-il derrière cette muraille? Nous l'ignorons.

A l'inspection générale du terrain, on voit que ce doit être une plaine, mais une plaine boisée et déserte comme l'est tout l'intérieur de l'isthme.

La civilisation a complètement cessé à Crucès.

Piva, où nous arrivons le soir, n'est qu'une réunion de deux ou trois cabanes. Les rares habitants qui vivent dans ce trou sans en sortir, sauf une ou deux fois l'an pour aller s'approvisionner à Matachin, ont défriché un coin de forêt sur lequel ils cultivent quelques bananiers et quelques plants de maïs. Ils ont l'air parfaitement misérables.

Un de nos palanquiers est originaire de Piva; on l'accueille avec de grandes démonstrations de joie et, pour nous faire honneur, sa famille nous offre un rancho pour accrocher nos hamacs.

Nous aurions de beaucoup préféré nous installer ailleurs, l'hospitalité des ranchos en plein village nous paraissant dénuée de charmes, depuis notre premier séjour à Gorgona.

Mais c'eût été froisser ces pauvres gens, qui, en

le mettant à notre disposition, s'imaginaient nous faire la plus gracieuse des amabilités ; nous résolûmes donc d'y coucher malgré tous les inconvénients qu'il était facile de prévoir.

Ce village de Piva nous a laissé des souvenirs peu agréables : d'abord cette nuit sous le rancho, en compagnie de chiens galeux et de cochons non moins galeux infestés de chiques ; ensuite notre dîner.

C'était le coup d'essai de notre cuisinier et ce début nous fit mal augurer du reste du voyage au point de vue gastronomique.

Tout infime que fût la place occupée par Piva dans l'échelle des cités, Piva représentait encore une certaine agglomération, il y avait une apparence de village. Il ne se composait que de trois familles, soit, mais enfin c'était un village.

Nous n'allons plus en rencontrer du tout : nos haltes, maintenant, se feront en plein désert, de préférence aux endroits où la forêt, ne plongeant pas ses racines dans l'eau, laisse à la rive une certaine largeur, cinquante ou soixante mètres.

Pour le déjeuner, on descendait à terre la caisse d'eau de Saint-Galmier, qui nous tenait lieu de table, et quant aux sièges, trois grosses pierres en faisaient parfaitement l'office.

Le soir, vers cinq heures, on commençait les préparatifs du campement. Il fallait s'y prendre de bonne heure, parce que le crépuscule n'existant pas, on

n'aurait pas eu le temps de les achever avant la nuit.

Ces campements étaient des plus sommaires.

Aussitôt débarqués, les hommes partaient dans la forêt, sous la direction de José Ximenès, et au bout d'un quart d'heure environ ils revenaient avec neuf grandes perches de bambou.

Ils plantaient alors ces perches en faisceaux de trois, dans le sable de la petite plage, suivant les sommets d'un triangle dont nos hamacs devaient former les côtés.

Au milieu, la précieuse caisse de Saint-Galmier nous servait de table de nuit.

C'était là que le prévoyant José Ximenès savait disposer, à portée de chacun, sa pipe, son tabac, ses cigarettes, les briquets, les objets de toilette. Il ne se trompait jamais, retrouvant, par un véritable tour de force, nos bibelots au milieu du désordre de ces installations quotidiennes. C'étaient de sa part des soins méticuleux, des soins de femme de chambre.

Une femme de chambre de son espèce, capable d'assommer un bœuf, c'était, on l'avouera, une chose rare.

Aussitôt le diner terminé, nous nous couchions. Les hommes, pourvus de hamacs, ne prenaient même pas la peine de les tendre; ils s'allongaient sur le sable, sous un arbre, suivant leur caprice. Beaucoup allaient se réfugier dans les pirogues.

Nous trois, nous grimpions dans nos hamacs ; non

pas que le sommeil nous abattît à ce point, mais cette position horizontale nous reposait des fatigues de la journée.

On allumait qui une pipe, qui une cigarette; dans le bleu de la nuit, de petits nuages gris montaient en spirales au-dessus de chaque hamac et d'interminables causeries commençaient.

Des bavardages incohérents! Des discussions extravagantes!

Quand je pense qu'un soir, dans ce pays sauvage, face à face avec la forêt vierge, nous avons inventé de jouer à celui qui citerait le plus de noms de membres de l'Institut !

Celui de nous qui en trouva le plus dans sa mémoire fut ce pauvre Georges Werbrugghe; il avait pu en citer huit!

O vanité des Académies!

Puis, les conversations languissaient : un hamac déjà ne répondait plus; les deux autres n'échangeaient que quelques paroles lourdes, de plus en plus espacées, enfin, un second hamac devenait muet à son tour.

Alors, celui qui demeurait le dernier éveillé, ne trouvant plus d'écho, s'enroulait dans sa couverture, se tournait sur le côté, fermait les yeux et, sous le ciel velouté tout sablé d'or, s'endormait au ronronnement du fleuve, dans le grand silence animé de la forêt.

CHAPITRE X

Un serpent dans la pirogue. — Un costume de Trouville. — Le tapir. — Alhajuela. — Les rapides. — Le supplice des sables. — Le meurtre d'un singe. — La Campana. — Les Garapates. — La liane mauvaise. — Caïmans. — Alto-Chagres. — Deux solitaires. — L'agouti au champagne. — Le retour.

Au-dessus de Piva, le Chagres ne change guère d'aspect sur un assez long parcours. C'est toujours le même fleuve, au cours sinueux, à l'eau peu profonde, venant battre de petites berges plates d'un sable uni.

Ce jour-là, nous nous étions déjà arrêtés, plusieurs fois, pour relever les nivellements de différents piquets plantés par les brigades d'études et, ne comptant plus en rencontrer, nous ne pensions pas avoir besoin de descendre à terre avant le campement du soir. Aussi, pour mieux nous reposer, avions-nous retiré nos grandes bottes, sans lesquelles nous nous aventurions rarement dans la forêt, et nous étions-nous prosaïquement chaussés d'espadrilles.

Werbrugghe, Montcenaux et moi, nous avions pris place dans la même pirogue, avec nos quatre palanquiers indispensables, tandis que le reste des

hommes, armés de leur machète, suivaient dans les autres embarcations.

Le courant n'était pas très violent et la pirogue, vigoureusement manœuvrée, filait avec rapidité quand, à un endroit, le chenal se trouva subitement rétréci par une ligne de petites roches dont la tête noire s'élevait de quelques pouces au-dessus de l'eau, frangée d'écume.

Nos palanquiers durent alors obliquer vers la rive et passer sous les arceaux formés par les branches d'un grand arbre qui s'avançaient au-dessus du fleuve. Ces branches étaient peu élevées et, dans leurs manœuvres, les hommes les frôlaient du bout de leurs longues palanques.

Tout à coup, nous entendons un bruit sourd et mat dans le fond du bateau ; en même temps, à l'avant, nos palanquiers se mettent à pousser des cris terribles :

— *Culebra señor ! culebra !* disent-ils avec des gestes effrayés.

Werbrugghe et Montcenaux étaient à l'arrière ; moi, je venais de m'asseoir sur un banc placé à peu près vers le milieu.

Aux cris des hommes, je me retourne, et je vois alors dans le fond du bateau un *mapana* qui se dirigeait vers moi ; en même temps, un des palanquiers lui administrait un coup de palanque et le manquait.

Le serpent, effrayé, n'en avançait que plus vite.

Nos trois fusils étaient déposés à l'arrière.

Montcenaux sauta sur le sien. Mais Werbrugghe l'arrêta :

— Ne tirez pas ! lui cria-t-il. La dynamite !

Le fond de notre pirogue était en effet encombré de boîtes de cartouches de dynamite que nous avions été obligés d'embarquer à notre bord, car les Indigènes, depuis qu'ils en avaient vu les effets sur les chantiers, en avaient une peur terrible et s'étaient catégoriquement refusés à les prendre avec eux.

Un seul grain de plomb frappant une de ces cartouches, le seul contrecoup de la charge atteignant la paroi de la pirogue, les cent soixante cartouches sautaient et nous étions tous infailliblement broyés.

Montcenaux ne tira pas.

Cependant le *mapana* avançait : il n'était guère à plus d'un pas de mon banc, et je n'étais chaussé que de légères espadrilles. Avec mes grandes bottes de cuir, je me serais senti beaucoup plus rassuré.

J'éprouvai une peur horrible; je demeurais comme cloué sur ce banc. Eviter le serpent, c'était impossible, je le compris plutôt par une sorte d'instinct que par un raisonnement; machinalement, sans réfléchir, en le voyant près de m'atteindre, je levai les jambes ; puis, quand il fut sous moi, instinctivement aussi, j'abattis les deux pieds.

Son corps se retourna; il s'enroula autour de mes jambes; puis sa queue battit l'air un instant comme une mèche de fouet, ses anneaux se déroulèrent, et il retomba inerte au fond du bateau. J'avais eu la chance de lui écraser net la tête d'un coup de talon.

Le coup portant quelques centimètres plus ou moins en avant, j'étais perdu.

— Quelle mine vous avez! me dirent mes amis quand je me retournai vers eux. Vous êtes vert!

— Et vous! leur répondis-je. Si vous pouviez vous voir!

Le fait est qu'ils étaient livides, aussi bien que les palanquiers qui, réfugiés à l'extrémité de la pirogue, sans machète pour se défendre, voyaient ce *mapana* arriver fatalement vers eux.

Enfin, le danger était passé; on jeta le serpent à l'eau, et nous nous promîmes de suivre dorénavant les avis de José Ximenès qui, depuis notre départ, n'avait cessé de montrer une méfiance si justifiée pour ces dessous de bois.

L'émotion causée par cet incident n'était pas encore calmée quand nous relevâmes sur notre gauche l'embouchure d'une petite rivière.

C'était le Gatuncillo.

Au confluent, sur une large plage de sable, s'élèvent deux ou trois huttes misérables, d'aspect sordide. Sont-elles habitées? Nous l'ignorons, ne

voyant âme qui vive dans ce lamentable hameau ni dans les environs.

En tout cas, ce sont les premières traces de l'existence de l'homme que nous rencontrons depuis Piva.

Mais, n'ayant pas de nivellements à faire dans ces parages, nous ne nous y arrêtons pas : d'abord, l'apparence de ces cabanes n'est pas de nature très tentante ; et puis, nous avons hâte d'arriver à la partie des rapides, de beaucoup la plus intéressante du Chagres.

C'est de l'autre côté de l'Alhajuela qu'ils commencent.

Nous sommes encore à plusieurs milles de ce point ; mais déjà il est facile de s'apercevoir que la nature du fleuve va changer.

La transition se fait lentement : les fonds s'exhaussent, le courant augmente et, de temps en temps, sur les rives, quelques roches apparaissent à demi cachées par les sables.

A un moment, l'eau devient si peu profonde que nos pirogues touchent, malgré leur faible calaison.

Le meilleur moyen de les faire passer consiste à les alléger en les délestant ; nous descendons tous les trois à l'eau, et parfois nous aidons même les hommes à les pousser.

Comme la nature du fond ne paraît pas devoir changer de sitôt, nous continuons notre route à pied

dans le fleuve, avec de l'eau jusqu'aux chevilles. Il fait une chaleur écrasante, et ce barbottage n'a rien de désagréable, loin de là.

Nos pantalons de toile, relevés jusqu'à mi-jambe, nous donnent de vagues apparences de pêcheurs napolitains; mais le plus superbe de nous tous est sans contredit Montcenaux, qui a eu la précaution d'apporter dans ses bagages un splendide maillot de bains de mer, qui jadis avait fait florés sur la plage de Trouville.

C'était le moment de l'arborer.

Il se promenait ainsi dans le fleuve, nu-jambes, vêtu d'un superbe costume aux raies multicolores, un immense chapeau de paille sur la tête et un fusil en bandoulière.

Il nous écrasait de son dandysme.

Ce jour-là, précisément, nous eûmes plusieurs relèvements à prendre, mais sur la berge seulement, sans avoir besoin de nous enfoncer dans la forêt. Nous faisions alors simplement arrêter les pirogues, et nous opérions comme nous étions, sans rien changer à notre tenue.

Ce fut dans une de ces circonstances que Montcenaux faillit accomplir le plus brillant exploit cynégétique qu'aucun chasseur de l'isthme eût à son actif.

Malheureusement, il faillit.

L'aventure lui arriva en relevant un nivellement.

Il venait de placer son porte-mire ; puis, lui-même, ayant installé son niveau à l'endroit convenable, l'avait bullé ; il avait alors appliqué son œil au bout de la lunette.

Mais, ô surprise ! au lieu de voir la mire, c'est l'homme chargé de la tenir qu'il aperçoit, se livrant à une série de gestes désordonnés, absolument en dehors de ses fonctions ordinaires.

Comprenant que quelque chose d'insolite se passe, il enlève son œil de la lunette, regarde autour de lui et voit sortir du Chagres, à trente pas, un animal haut comme un veau, noirâtre, d'une structure de pachyderme.

Pour travailler, Montcenaux avait laissé son fusil dans la pirogue.

Il s'y précipite, saisit son remington à répétition, le charge, et revient juste au moment où le pachyderme, après avoir traversé la berge au petit trot, disparaissait dans les profondeurs de la forêt, avec grand fracas de branches brisées.

Trop tard pour tirer cette bête extraordinaire, que nos palanquiers dirent être un tapir.

C'est un coup de fusil rare ; aussi Montcenaux ne se pardonna-t-il jamais de l'avoir manqué.

Ses remords durent encore. Il a un tapir dans son existence.

Aucun des Européens établis dans l'isthme n'a eu la bonne fortune de chasser un animal de cette

espèce. Et cependant il semblerait, mais ce ne sont là que de pures suppositions, qu'un Polonais attaché à une des brigades d'études, opérant dans ces parages, en eût aussi rencontré quelques spécimens.

Son rapport parle de cochons gros comme des veaux, qu'il aurait aperçus dans le Chagres. Or, les cochons de l'isthme, loin d'atteindre une taille aussi gigantesque, sont au contraire tout petits. On peut donc supposer que ce sont des tapirs qui ont passé devant ce Polonais, peu familiarisé avec la vue des pachydermes.

Après quelques jours employés à niveler dans ces environs fertiles en tapirs, nous repartons pour l'Alhajuela sans avoir la chance d'en voir d'autres.

Une vieille mesure : voilà la station d'Alhajuela. Quant aux habitants, il n'y en a pas trace; depuis longtemps ils ont disparu.

A vrai dire, ces noms donnés à de prétendus villages aussi déserts que le désert qui les environne, ne sont plutôt que des étiquettes plantées de place en place pour servir de points de repère dans ces solitudes.

Ce rancho abandonné nous sera toujours utile pour suspendre nos hamacs.

A partir d'Alhajuela, le Chagres prend un tout autre aspect; il devient plus accidenté. Les petites berges plates de sable sont maintenant remplacées par

des bordures de rocher qui vont en s'élevant, et qui encaissent le cours du fleuve.

Par places, le courant les a minés, affouillés, et c'est presque sous des demi-voûtes que courent nos pirogues.

Le spectacle est merveilleux : les immenses parois de rochers lisses, sans une fente, sont cependant plaquées de taches de végétation : des plantes vertes de l'espèce des cactus ont réussi, par je ne sais quel miracle, à s'accrocher et à vivre sur cette surface polie.

Du fond de l'abîme où glissent nos pirogues, il nous est impossible de voir la forêt qui couronne les hauteurs, mais on la devine aux grandes lianes qui s'en échappent et tombent en longues pendeloques jusque dans le fleuve ou se recourbent en de gracieuses guirlandes de verdure.

Tout d'un coup, les rives s'abaissent, en même temps il semble que la forêt s'éloigne, et bientôt un vaste espace apparaît, garni seulement de grandes herbes et d'arbustes verts. Puis nous voyons encore un rancho abandonné.

Les hommes appellent cet endroit la « Campana ».

Le cours du Chagres se resserre de plus en plus; c'est ici que commencent les rapides.

Leur longueur varie de cent à cinq cents mètres environ. L'eau se précipite en bouillonnant entre les rochers, avec une vitesse qui atteint jusqu'à neu

nœuds. Nos palanquiers ont fort à faire et la manœuvre devient horriblement pénible. C'est toujours la même, seulement, elle demande dans ces-cas là un ensemble parfait.

Au moindre coup de palanque donné à faux la pirogue s'infléchit, le courant la prend en travers, l'emporte, et nulle force humaine ne saurait la retenir. On la ferait plutôt chavirer; elle file comme une flèche sur la crête des lames.

Dans ce cas, les hommes qui la montent n'ont plus qu'à s'accroupir au fond et à se laisser descendre jusqu'à ce que le courant, moins violent, leur permette de piquer leurs palanques.

Au passage du dernier rapide mesurant au moins cinq cents mètres de longueur, pareil accident arriva à une de nos pirogues, qui précisément portait notre matériel de campement.

Le courant faisait neuf nœuds environ; en moins d'un clin d'œil elle disparut dans le lointain.

Or, à ce moment, le jour commençait à décliner, et comme déjà nous cherchions un endroit convenable pour établir notre campement, il ne paraissait pas probable que la pirogue, obligée de remonter à nouveau le rapide, pût nous rejoindre à temps; aussi nous arrêtâmes-nous le plus tôt possible pour l'attendre.

Précisément, à la sortie de cette série de rapides, les blocs de rochers qui encaissaient le fleuve

semblaient comme coupés net, le sable leur succédait et la rive s'élargissait en une large plage à l'aspect tentant.

Quel mauvais destin nous poussa à y aborder ?

De toutes les étapes de notre voyage, celle-là resta gravée dans notre souvenir comme la plus néfaste.

Il n'y eut pas de mésaventures que nous ne subîmes.

D'abord le retard de notre pirogue, qui ne rallia le campement qu'une heure et demie après notre débarquement. Cela fut cause que les marmites et tous les ustensiles de cuisine qu'elle portait ne purent être convenablement installés par cette nuit sombre. On ne put ni préparer ni faire cuire le gibier frais, et le dîner se composa, par force, de quelques mauvaises boîtes de conserves.

Par surcroît de malheur, notre provision de biscuits était épuisée et la dernière bouteille d'eau de Saint-Galmier avait été bue le matin même.

Obligés de nous rabattre sur l'eau du Chagres !

Il est vrai que la caisse de champagne Rœderer, carte blanche, s'il vous plaît, était encore presque intacte. Comme nous aurions volontiers échangé ces bouteilles de champagne contre une quantité égale d'eau potable !

Enfin, nous fîmes contre fortune bon cœur et nous attaquâmes le dîner avec des appétits d'affamés.

Mais un autre supplice vint s'abattre sur nous, un supplice affreux, une plaie d'Egypte : l'invasion des sables.

Cette plage si blanche, si unie, dont l'aspect nous avait séduits à la lueur pâle du crépuscule, était formée d'un sable impalpable, fin comme de la cendre, qui s'envolait au moindre souffle. Une petite brise s'était élevée, qui soulevait des tourbillons de cette poussière contre laquelle nous ne pouvions nous protéger.

Elle nous entrait dans les yeux, dans les narines, nous descendait dans la gorge, se mêlait à notre boisson, à nos aliments ; nous en sentions les grains craquer sous la dent. Nous en avions dans nos poches, nos vêtements en étaient pénétrés, les batteries de nos fusils se grippaient ou ne jouaient plus qu'en grinçant : il en fallut faire un démontage général le lendemain.

On conçoit que, dans de semblables conditions, le repas, déjà peu plantureux, ne dura pas longtemps.

L'énervement du climat, la fatigue physique si considérable dans cette vie nomade, donnent un prix inestimable aux choses matérielles, et l'on n'apprécie, alors, rien tant que le confortable du sauvage. Or, ce confortable se réduit à une bonne niche et à une bonne pâtée.

La pâtée, nous avons vu ce qu'elle fut; quant à la niche, ce fut bien autre chose.

Toujours à cause du retard de notre pirogue, on ne put établir les hamacs. En débarquant, les hommes avaient descendu la rive pour porter secours, si besoin en était, à leurs camarades engagés de nuit au milieu des rapides, si bien que quand ils rentrèrent au camp, il était trop tard pour les envoyer couper des perches dans la forêt.

Force nous fut alors de nous enrouler dans nos manteaux et de coucher dans ce sable, qui, nous entrant par le cou, au moindre mouvement, nous faisait sur la peau, l'effet de compresses de brique anglaise.

La nuit se passa sans qu'il nous fût possible de fermer l'œil.

Enfin, vers le matin, accablés de fatigue, nous commencions à nous assoupir, quand, tout à coup, une effroyable bordée de cris, de braillements, de hurlements nous réveilla en sursaut et nous fit prendre nos fusils.

Tous les charivaris de l'enfer déchaînés n'auraient pas produit plus de tapage.

Ce vacarme partait d'un groupe de rochers qui d'un côté bordait notre lande de sable. Nous nous approchons avec précaution, mais nous ne voyons rien.

On eût dit d'une légion de démons invisibles embusqués dans les profondeurs de la forêt. Les hurlements, loin de cesser, redoublent. Au bout

d'une dizaine de minutes d'observation seulement, nous finissons par remarquer un certain mouvement dans les branches d'un grand arbre qui domine les autres. Des ombres vont, viennent, sautillent au milieu des feuilles.

Ce sont des singes, des singes hurleurs, qui manifestent à leur façon la surprise que leur cause notre présence

Furieux d'avoir été réveillés par ces horribles bêtes, nous exécutons une décharge générale, au jugé, dans les branches.

A la détonation, on eût dit d'un ouragan agitant l'arbre, toute la bande s'enfuit en piaillant : un seul tombe à terre.

Nous nous approchons; c'est un petit singe de deux pieds de haut environ. Le corps est recouvert de poils bruns, mais la figure en est dépourvue; elle paraît blanche, pâle même par le contraste du reste du corps; des rides la sillonnent, rendues plus creuses encore par les contractions de la douleur.

Car la pauvre petite bête n'est pas morte et maintenant elle nous fait pitié; elle a dû recevoir du plomb dans les poumons, une écume sanguinolente, qui bouillonne au passage de la respiration, lui vient aux lèvres et semble l'étouffer; sa petite main à la paume lisse, presque humaine, essaie de s'en débarrasser en tâtonnant, avec des gestes crispés, incertains; ses yeux roulent dans leur orbite comme

implorant notre secours; la tête se renverse, le cou se gonfle, et elle meurt, une horrible expression de souffrance figée sur sa figure ratatinée de vieille femme.

C'est une agonie effrayante dont le spectacle nous impressionne péniblement : notre grande colère contre les singes hurleurs est tombée et notre chasse nous paraît presque un meurtre.

Quant à nos hommes ils ne font pas tant de façons. La mort du singe les a ravis comme une aubaine inespérée : c'est pour eux un mets exquis. Ils s'en emparent, le dépouillent et font rôtir cet étrange gibier.

On dirait maintenant du corps d'un enfant embroché : nous ne leur demanderons pas à partager leur festin.

Mais nous avons hâte de quitter ce campement inhospitalier; nous remontons en pirogue et nous ne tardons pas à découvrir une autre plage couverte de larges dalles de rochers. Là, au moins, l'invasion des sables ne sera pas à craindre ; nous nous y installons avec soin, car nos travaux vont nous retenir trois jours, à peu près, dans ces environs.

C'est là que nous faisons connaissance avec les garapates. Ce ne sont pas des tribus de sauvages, comme on pourrait le croire, mais tout simplement des insectes de la grosseur d'une punaise, terriblement désagréables.

Ils vous envahissent par milliers; leur corps est plat, rigide, et, à l'aide de leurs pattes crochues, ils s'enfoncent la tête dans la peau, avec une adhérence telle que, la plupart du temps, on les casse au lieu de les arracher; la tête reste alors plantée dans la blessure, et ce sont des démangeaisons à devenir fou, si l'on veut bien songer que parfois ils vous envahissent par bandes de deux ou trois cents.

Montcenaux, que son beau costume de Trouville ne protégeait qu'imparfaitement, a dû passer une journée tout entière, avec l'aide d'un indigène, pour s'enlever une nuée de ces garapates à côté du nid desquels il avait imprudemment passé.

Ces pays du haut Chagres sont fertiles en toutes sortes de bestioles de ce genre, d'un commerce plus ou moins agréable, et que les indigènes désignent en bloc d'un nom caractéristique : *la plaga.*

C'est en effet la véritable plaie des pays tropicaux, et si en Europe, on se savait, dans quelque circonstance, exposé au quart de ces inconvénients, il n'est pas de précaution que l'on ne prendrait; mais bah! ici, à quoi bon?

Il faudrait alors vivre sous un globe de verre, comme une pendule; on n'oserait pas hasarder un pied dehors.

Dans ces contrées mystérieuses, il semble que la nature tout entière soit hostile à l'homme. Sous les sombres profondeurs de la forêt, dans cette humi-

dité chaude, croissent à foison des herbes au suc mortel ; mais il en est d'autres d'un caractère plus redoutable, plus étrange.

Telle est par exemple la liane dont les noirs ne parlent qu'avec une sorte de terreur et qu'ils appellent la liane mauvaise. Son simple contact produit des plaies horribles, presque impossibles à guérir.

Ainsi, Eugenio Trefolio nous montre sur ses hanches deux cicatrices larges comme la main qui lui viennent d'un simple frôlement de cette liane.

Elle existe, paraît-il, de ce côté, et nos hommes ne s'aventurent dans la forêt qu'avec les plus grandes précautions. Fort heureusement elle est assez rare, car, malgré notre désir d'en voir un échantillon, ils n'ont pu nous en procurer.

Nous aurions surtout tenu à nous rendre compte de la façon dont se formait la plaie, si c'était par déchirure ou si l'action corrosive du suc suffisait. Les indigènes l'ignorent, mais il paraît plutôt que c'est de cette dernière manière que se manifeste son action, car, d'après ce qu'ils disent, on ne s'aperçoit pas du moment où l'on est *mordu*.

Et puis, leurs renseignements sont fort vagues. Cette liane leur inspire une telle frayeur que, certainement, des légendes se sont formées à son sujet : ils l'appellent la *liane mauvaise* par excellence, et il leurs est très difficile de démêler la vérité au milieu de racontars fantaisistes.

Au-dessus de cet endroit, la veine de rochers qui, depuis l'Alhajuela, encombrait le cours du Chagres va cesser, et avec l'encaissement des rives disparaissent les rapides.

Le fleuve, maintenant, coule doucement sur un fond de sable, s'arrêtant en des anses calmes, profondes, et contenu par des berges plates, presque au niveau de l'eau, comme du côté de Crucès.

C'est le pays des caïmans.

Rien ne les dérange ici : ce n'est pas le courant, il n'y en a pour ainsi dire pas, et, dans certains coudes du fleuve, les eaux sont aussi tranquilles que dans un lac ; ce n'est pas non plus le voisinage de l'homme : il s'écoule quelquefois des années sans qu'il en vienne un seul troubler le silence de ces parages.

Ils sont chez eux.

Nous avons beaucoup de peine à les apercevoir à terre, où ils dorment.

Au premier coup d'œil, et même au second, pour nous, un caïman ressemble à un tronc d'arbre comme deux gouttes d'eau.

Ce sont nos hommes qui les découvrent.

— *Señor! Lagarto !* s'écrient-ils.

Et ils nous font signe de nous cacher derrière le bordage des pirogues, qui filent sans bruit vers la rive.

Nous avons beau regarder, nous ne voyons sur la

berge que des masses longues, grises, recouvertes de boue séchée, entre lesquelles il nous paraît impossible de faire la moindre différence. Pas le moindre caïman; pour nous, ce ne sont que de vieux troncs d'arbre qui, sous leur enduit de vase déposé par les inondations, pourrissent au soleil, et l'analogie est rendue plus frappante encore, par les craquelures de boue, aux défauts des écailles, qui imitent exactement les fendillements de l'écorce.

Mais lorsque la pirogue n'est plus qu'à trente pas de la rive, une de ces masses semble s'agiter. Nous distinguons alors le caïman.

Puis, avec une agilité surprenante, cet animal si maladroit, si mal taillé en apparence pour la marche, court à l'eau, se laisse dégringoler le long de la berge; en un clin d'œil il a disparu.

Nous envoyons une balle quand même, à la volée. L'avons-nous touché? Nous ne le saurons jamais.

Nous n'en avons jamais tué dans le Chagres, et pourtant, plusieurs fois, nous en avons tiré pendant leur sommeil, et nous sommes absolument certains que nos balles ont porté.

Le caïman a, paraît-il, un goût prononcé pour la chair de nègre. Ainsi les indigènes nous disent ceci : Jetez dans la rivière un chien, un noir et un blanc; le caïman commencera par dévorer le chien, puis le nègre; enfin, s'il lui reste de l'appétit, il s'attaquera au blanc.

C'est une préférence flatteuse, à n'en pas douter, mais surtout désagréable.

Et il semble que les chiens du pays la connaissent aussi.

Chaque fois qu'ils traversaient le Chagres à la nage, nous les entendions aboyer d'une façon furieuse, sans raison apparente, redevenant muets aussitôt qu'ils avaient atteint la rive.

Or, le caïman est, au fond, un animal très peureux ; le moindre bruit l'effraye.

Les chiens de l'isthme ne s'en seraient-ils pas aperçus, et leurs aboiements n'auraient-ils d'autre but que de les éloigner?

Pourquoi non? Le chien se transforme avec une facilité merveilleuse suivant les climats et les conditions où il vit! Ainsi Blasert nous a conté mille fois, au cours de ses récits du Far-West, que les chiens des Peaux-Rouges, constamment en embuscade avec leurs maîtres au milieu des prairies, n'aboyaient jamais.

Il ne serait donc pas étonnant que le chien de ce pays ait adopté, par une sorte d'atavisme, une tactique contraire pour des circonstances contraires.

Montçenaux avait emmené sa chienne dans cette expédition, une chienne d'Europe, absolument ignorante des caïmans et de la manière de les éviter.

Chaque fois que son maître tirait un canard, elle se précipitait à l'eau pour le rapporter. Souvent,

nous l'avons vue suivie par une petite masse noire qui ridait l'eau à quelques mètres derrière elle.

C'était un museau de caïman; quelquefois, il s'approchait jusqu'à une dizaine de mètres de nos pirogues et il ne fallait rien moins qu'une décharge générale pour l'éloigner.

Il est certain que, sans le secours de nos fusils, elle eût été infailliblement dévorée.

Après trois jours de cette navigation, nous arrivons à Alto-Chagres.

Cette station consiste en une petite plantation de bananiers et en deux mauvais ranchos où vivent deux hommes seuls, comme deux ermites.

Quelle existence que celle de ces deux hommes au milieu de ce désert? C'est le système cellulaire à l'air libre, et comment n'y devient-on pas fou?

Eh bien non, ces solitaires, que l'on rencontre encore assez fréquemment dans ces contrées sauvages, ne deviennent pas fous; légèrement abêtis, je ne dis pas non.

La vue de ces exilés éveille chez nous, Européens, des idées étranges.

Nous nous imaginons volontiers que des motifs impérieux, terribles même, ont poussé ces hommes à fuir ainsi leurs semblables et que, pour s'accommoder d'une existence pareille, il faut au moins des tempéraments d'une trempe extraordinaire.

Pas du tout!

Ce sont tout simplement de pauvres diables qui, ne possédant pas un réal vaillant et ne pouvant trouver, dans les environs de la cabane où ils sont nés, des terrains à leur convenance, prennent, un beau jour, une mauvaise pirogue et vont devant eux, remontant le premier cours d'eau jusqu'à ce qu'ils rencontrent un endroit favorable.

Ils s'y installent avec leurs deux bras et une pioche pour tout capital, plantent quelque bananes et vivent la vie sauvage, la vie de la brute, satisfaite pourvu qu'elle mange.

Les premiers temps, on les voit revenir par ci par là au village le moins éloigné, sous le prétexte d'approvisionnements; mais, peu à peu, ils apparaissent plus rarement, l'habitude de leur nouvelle existence les rouille tout à fait, et ils restent des années sans voir personne, aussi étrangers à l'espèce humaine que s'ils habitaient la lune.

En remontant l'Atrato au cours d'une de ses expéditions dans l'Amérique centrale en 1868, M. B. Wyse rencontra aussi un vieillard qui vivait tout seul en plein désert. Il était là depuis si longtemps qu'il avait presque perdu l'usage de la parole, ne se souvenant plus qu'avec peine de quelques bribes de sa langue maternelle, l'espagnol.

Toutefois, on finit par lier conversation avec lui; à un moment on vint à parler de la France.

— Ah! la France!... s'écria vivement le bon-

homme, paraissant tout à coup retrouver un souvenir dans un coin de son cerveau, comme on retrouve un vieux bibelot au fond d'un tiroir de commode. La France ! — Ah !... oui..., parfaitement, je sais... Le roi Louis-Philippe !

L'expédition n'eut pas le courage de le détromper : on lui répondit que Louis-Philippe se portait toujours bien, quoiqu'un peu fatigué.

Nos deux solitaires d'Alto-Chagres n'en étaient pas là et ne nous demandèrent pas de nouvelles de Louis-Philippe — peut-être parce qu'ils n'en avaient jamais entendu parler.

A ces deux demi-sauvages, nous paraissions des êtres surnaturels avec nos fusils de tous les systèmes et surtout notre dynamite.

Elle obtint auprès d'eux un succès merveilleux.

Un soir, n'ayant plus rien à manger, et comme ils ne pouvaient nous offrir que des bananes, nous résolûmes de pêcher notre dîner en jetant une cartouche de dynamite à un endroit du fleuve où nous avions, dans la journée, vu beaucoup de poissons.

La pêche fut splendide.

Quand le remous eut cessé, une masse argentée de poissons vint flotter à la surface de l'eau.

La stupéfaction de nos deux hôtes ne peut se décrire : ils nous supplièrent de leur donner deux cartouches semblables.

Bien entendu, nous refusâmes.

Nos travaux nous avaient retenus deux jours à cette station d'Alto-Chagres. C'était là que finissaient les repérages que nous étions chargés de vérifier et, malgré notre désir de pousser plus avant notre voyage dans des contrées encore moins explorées, force nous fut de revenir. Notre mission s'arrêtait là.

Du reste, il était temps. Nos provisions étaient épuisées et nous nous trouvions réduits, maintenant, à vivre au jour le jour du produit de notre chasse.

Ce fut à Alto-Chagres que Montcenaux, ayant eu la bonne fortune de tuer un agouti, et ne voulant pas confier un gibier aussi succulent aux soins inexpérimentés du nègre qui nous servait de maître-coq, se mit en tête de confectionner lui-même le dîner.

Il s'imaginait, de bonne foi, posséder un grand talent de cuisinier — c'était son point faible — et, pour nous donner une haute opinion, je ne dirai pas de sa science, mais de son art, l'idée lui vint d'utiliser notre caisse de champagne encore presque intacte et de confectionner ce plat étrange : « Agouti sauté chasseur au champagne ! »

Ce fut une idée déplorable.

Jamais on n'a mangé rien de plus mauvais.

Et sa maladresse nous touchait d'autant plus que l'agouti, moins pompeusement préparé, fournit un mets excellent, et que de pareilles aubaines ne nous arrivaient pas tous les jours.

Notre chasse, certes, était fructueuse, le nombre des pièces tuées à la fin de la journée s'élevait à un chiffre imposant; mais tout cela ne se composait en grande partie que de bêtes nuisibles et le gibier bon à manger était rare.

Au moment de partir, nos deux solitaires reviennent à la rescousse, et ne nous laissent ni paix ni trêve que nous ne leur donnions deux cartouches de dynamite.

Nous finissons par céder à leurs instances, et nous leur faisons ce cadeau tant désiré, non sans leur expliquer, autant qu'il était possible, les dangers de l'arme qu'ils avaient entre les mains.

Puis, nous nous éloignons.

La descente s'effectue très rapidement.

Les palanquiers assis n'ont besoin que de gouverner les pirogues à l'aide de pagaies, qui maintenant remplacent les palanques.

Dans les rapides, nous filons avec une rapidité vertigineuse.

Nous voyons se dérouler, comme d'un train en marche, toutes ces rives du fleuve que, quelques jours auparavant, nous avons eu tout de peine à remonter.

Voici l'endroit où nous avons tiré un caïman, voici le piquet de nivellement que relevait Montcenaux quand il a vu son tapir, voici les places de nos différents campements, reconnaissables aux perches

plantées en faisceaux dans le sable, qui resteront là longtemps encore, se pourrissant au soleil, à la pluie, seules traces de notre passage.

La vitesse du courant est telle qu'en moins de trois jours nous aurions pu revenir à notre point de départ si, chemin faisant, nous ne nous étions arrêtés pour remonter le Chilibri, un affluent du Chagres.

Ce fut une navigation horriblement pénible à cause des larges roches plates qui obstruent le lit de cette rivière. Parfois même le chenal était si rétréci et surtout si tortueux, que les pirogues se trouvaient trop longues pour suivre ces méandres. Il fallait alors débarquer et les traîner à bras sur les roches, ce qui diminuait singulièrement les agréments du voyage.

Le Chilibri nous coûta trois jours, au bout desquels nous fûmes heureux de retrouver le Chagres et ses eaux relativement flottables.

Au moment d'arriver devant Gamboa, nous exécutons, en guise de salve, une décharge générale de nos armes.

M. Carré et toute sa brigade accourent sur la rive au bruit de la fusillade.

Une explosion de « hurrahs » nous répond.

Ils nous arrêtent de force et nous obligent à nous reposer une journée chez eux.

Il y avait trois semaines que nous étions partis.

CHAPITRE XI

San-Pablo. — Une station abandonnée. — Le signal à bras. — Manière de décharger les colis à grande vitesse. — Le pont de Barbacoas. — Les *handcars*. — Chasses à l'iguane, au dindon sauvage. — La *Calentura*.

Au retour de notre expédition du haut Chagres, la Compagnie nous désigna nous deux Montcenaux pour aller relever le plan des environs de San-Pablo.

San-Pablo est situé sur la ligne du chemin de fer de Panama à Colon, aux environs de Gorgona ; il n'en est séparé que par une station, celle de Buena-Vista.

A l'origine, il y avait là une station établie, et la Compagnie du Panama-Rail-Road y avait fait construire un chalet pour loger le chef de gare et les employés.

A vrai dire, c'était plutôt un poste d'ouvriers pour la surveillance et l'entretien de la voie, qu'une gare dans l'acception ordinaire du mot : jamais, avant notre arrivée, personne n'a dû y prendre le train.

La ville de San-Pablo est, en effet, absolument fictive et se réduisait à ce moment à la maison de la Compagnie; quant à d'autres villages pouvant

alimenter cette station, il n'y en a pas un à proximité, pas seulement une méchante cabane.

Une gare dans ces conditions constituait donc un luxe inutile, et la Compagnie du chemin de fer se décida à la supprimer.

Elle avait pour cela encore d'autres bonnes raisons. Ce poste de San-Pablo était d'une salubrité déplorable et les malheureux employés qu'on y envoyait mouraient comme des mouches.

Quand nous y arrivâmes, le chalet qui servait de logement était abandonné; pas un être vivant dans ce désert.

On l'avait aussi bâti dans des conditions bien étranges, au fond d'une vallée, dans une espèce d'entonnoir où devaient flotter tous les miasmes possibles, tandis que, à côté, se dressait une petite colline, dont le sommet balayé par la brise, était, à n'en pas douter, beaucoup plus sain.

Nous ne savons quelle raison avait présidé au choix de cet emplacement; mais, quant à nous, désireux de ne pas continuer la funèbre tradition des chefs de gare de San-Pablo, nous construisimes notre baraquement sur le haut du monticule.

Et ce pays si malsain est d'un aspect délicieux.

On dirait que la nature, par une de ces amabilités qui ne lui sont pas familières, s'est plue à offrir ainsi, une compensation aux malheureux qu'elle tue si impitoyablement.

Frais, semé de verts tendres, il possède un caractère spécial qui rappelle par certains côtés la terre d'Europe.

Le Chagres qui la traverse contribue à répandre dans la végétation cette douce harmonie qui pour nous a tant de charmes; ainsi, juste en face de notre campement, à une vingtaine de mètres de la rivière, s'étend une grande prairie couverte d'une herbe fine et serrée, un superbe pâturage de Normandie.

Nous ne sommes pas habitués à ce coup d'œil, car rien ici n'est plus rare que l'herbe véritable, cette herbe drue et souple qui pousse en Europe; dans ces climats, on ne rencontre que des cactus ou de hautes herbes à tige ligneuse, qui dégénèrent tout de suite en une brousse impénétrable.

Les environs de San-Pablo forment un contraste complet avec tout ce que nous avons vu jusqu'ici.

A deux kilomètres de notre campement, le chemin de fer franchit le Chagres sur un pont connu sous le nom de pont de Barbacoas.

C'est un pont absolument caractéristique au point de vue de l'aspect et sa construction peut passer pour le type du genre américain.

Comme tout ce que font les Yankees, même dans leurs travaux de chemins de fer, il paraît avoir été bâti à la hâte et on se demande, en le voyant, s'il est achevé ou si ce n'est là qu'une œuvre provisoire.

Il a plusieurs travées ; ses piles sont en pierre et

supportent des poutres de fer à T sur lesquelles sont appuyées les traverses.

Tout cela ne présente rien de bien extraordinaire et ressemble à tous les ponts du monde ; mais c'est ici qu'apparaît la bizarrerie de cet ouvrage d'art.

Les rails sont posés directement sur les traverses, sans ballast, sans autre tablier, de telle sorte que, du wagon, l'œil plonge directement dans la rivière.

L'effet, tout émouvant qu'il puisse être, n'aurait en somme que de minces inconvénients pour les trains, les locomotives ayant peu de nerfs et s'impressionnant difficilement ; seulement, pour les employés obligés de circuler sur la ligne, le désagrément devient plus sérieux.

Il leur faut, pour passer ce pont, ou marcher sur le rail, comme des équilibristes sur une corde, ou sautiller de traverse en traverse, sur cette espèce de gril gigantesque, avec la perspective de piquer une tête dans le Chagres, par les intervalles, s'ils manquent leur coup.

Et ce n'est pas tout.

La ligne du chemin de fer, on se le rappelle, constitue la seule voie de communication entre Colon et Panama.

Les piétons, avec un peu d'acrobatie, s'en tiraient encore ; mais, pour les cavaliers, la situation devenait plus critique. Le pont de Barbacoas était leur épouvantail.

Comment décider un cheval à passer sur cet échafaudage à jour?

Plusieurs ont tenté l'aventure avec des bêtes très dociles; mais ils n'ont jamais réussi qu'à les abîmer ou à leur casser les pattes.

D'un autre côté, le Chagres, à cet endroit, est trop profond pour qu'on puisse le passer à gué, et le courant, resserré par les endiguements et les piles du pont, atteint une rapidité telle, qu'un cheval qui essayerait de le traverser à la nage, serait certainement emporté.

Arrivés à ce point, les malheureux cavaliers se trouvaient donc dans un cruel embarras.

Le procédé le plus communément usité consistait à faire mettre son cheval à la nage, tandis que soi-même, du haut du pont, on le retenait par une corde très longue attachée à son licol.

Ce n'était pas commode, c'était même dangereux, mais on n'avait pas le choix des moyens.

Hâtons-nous cependant de dire, pour rassurer les cavaliers que tenterait une excursion dans l'isthme, que cet inconvénient doit avoir disparu aujourd'hui. Non pas que, depuis, le pont ait été pourvu d'un tablier quelconque, ce n'est guère probable; mais, grâce aux nombreux chantiers répartis sur le tracé du canal, de nouvelles routes vont s'ouvrir et l'on pourra probablement éviter le terrible pont de Barbacoas.

San Pablo était donc une gare déserte ; une gare sans employés, et la Compagnie, en supprimant le personnel, avait aussi supprimé la station. Normalement, les trains ne devaient plus s'y arrêter. C'eût été un grand obstacle à la facilité de nos communications, si nous n'avions pas trouvé un moyen d'y remédier.

De l'ancienne organisation restait, devant le chalet abandonné des chefs de gare, un vieux sémaphore des plus rudimentaires qu'on avait négligé d'enlever. Il consistait tout simplement en une potence de bois pourvue d'un bras mobile.

Nous nous étions entendus avec des mécaniciens du Panama-Rail-Road, et il était convenu que, lorsque nous aurions besoin de faire stopper le train, soit pour y monter, soit pour y embarquer quelques colis, nous n'aurions qu'à manœuvrer le signal.

Nous mettions alors le bras mobile en travers, et le train s'arrêtait... mais pas toujours, s'il avait le temps.

S'il était en retard ou si, pour une raison quelconque, le mécanicien était pressé d'arriver, il nous brûlait la politesse, malgré notre sémaphore, malgré nos gestes désespérés.

Le même fait se reproduisait lorsque le train avait du matériel à nous décharger. Le chef de train ne s'arrêtait que si bon lui semblait, et, la plupart du

temps, il jetait sur la voie, en pleine vitesse, les colis à notre destination.

Ils tombaient pile, ils tombaient face ; parfois, ils ne se cassaient pas trop, mais souvent nous ne ramassions que des débris.

Je me souviens particulièrement d'un tonneau de goudron dont nous attendions impatiemment l'arrivée pour enduire les pilotis de notre baraque, et que ces aimables employés nous remirent de la sorte.

En tombant à terre, le tonneau éclata comme une bombe, et le goudron se répandit sur le sol en une mare noire. La brigade dut passer plusieurs heures à récolter, avec des cuillers, le précieux liquide, et à le transvaser tant bien que mal dans de nouveaux récipients.

Une autre fois, la même chose arriva pour une caisse d'eau de Saint-Galmier. Inutile de dire dans quel piteux état nous reçûmes les bouteilles.

Pas une seule n'était intacte, et pendant plusieurs jours, en attendant un nouvel envoi, il nous fallut revenir encore à l'eau du Chagres.

C'était une étrange ligne que ce Panama-Rail-Road, et le service s'y faisait d'une façon bien bizarre.

Ainsi, maintenant que les travaux du canal commençaient à prendre un certain développement, un nombre plus considérable de voyageurs circulait entre Panama et Colon, et les deux trains quoti-

diens devenaient insuffisants ; mais c'étaient là des détails dont la Compagnie s'inquiétait fort peu, et elle ne pensait pas à ajouter un troisième départ des points extrêmes.

Cette pénurie de moyens de communication se faisait cruellement sentir. Ainsi un cas de maladie grave venait-il à éclater tout à coup dans un chantier, ou bien encore un des employés supérieurs de l'administration du canal voulait-il, par exemple, pour assister au départ ou à l'arrivée d'un paquebot, aller de Panama à Colon et revenir dans la même journée? Avec l'organisation des trains, il eût été, dans la plupart des cas, impossible d'envoyer un médecin à temps, et, de toute façon, pour peu que l'on fût obligé de rester quelques heures à Colon, le voyage de Panama aller et retour eût pris deux jours.

Alors, on recourait au *hand-car*.

Ce *hand-car* était un bizarre appareil, dont on ne peut mieux donner une idée qu'en le comparant à une sorte de vélocipède destiné à rouler sur une voie de chemin de fer.

Qu'on se figure un truck léger, ou, si l'on aime mieux, une sorte de châssis monté sur quatre roues espacées de façon à s'emboîter sur les rails, et portant sur l'avant, un siège où pouvaient s'asseoir deux personnes.

Par derrière, sur une petite plate-forme, était

installé un système d'engrenages qui, actionné par une manivelle, mettait les roues en mouvement.

Les personnages de distinction, car on pense bien que ce moyen de transport n'était pas à la portée de tous, se plaçaient sur le siège de devant, deux nègres grimpaient sur la plate-forme et tournaient la manivelle à tours de bras.

Cela ne marchait pas à la vitesse d'un train express, mais on pouvait encore arriver, avec de bons nègres, à faire de 15 à 20 kilomètres à l'heure, en moyenne.

Les services qu'a rendus cet appareil sont nombreux. Maintes fois, on a pu assister ainsi des malades qui, si le médecin avait dû attendre le départ d'un train, seraient morts sans secours.

Ils n'en mouraient pas moins dans beaucoup de cas; mais, au moins, ils ne mouraient pas sans médecin, ce qui est toujours une consolation.

Saluons donc le *hand-car* avec reconnaissance!

Lorsqu'il fonctionnait la nuit, rien ne l'arrêtait; il filait tout d'une traite.

Souvent aussi, quoique plus rarement, on l'employait de jour. La manœuvre devenait alors plus délicate à cause des trains que l'on pouvait rencontrer, car la Compagnie du chemin de fer n'était nullement prévenue : on mettait son *hand-car* sur la voie, où l'on se trouvait et à l'heure que l'on voulait.

Aux voyageurs de faire attention !

Dans les lignes droites, cela allait encore; on voyait le train venir de loin et l'on avait le temps de descendre du truck et de le retirer des rails.

Mais, dans les courbes, les choses se passaient moins simplement. Ces diables d'Américains qui ont construit le Panama-Rail-Road ont la manie du rayon si réduit, que le *hand-car* se trouvait toujours exposé à tomber, tout à coup, sur une locomotive engagée comme lui dans la courbe.

Dans ces cas-là, on sautait à terre à la hâte, comme on pouvait, et, à force de bras, les personnages de distinction aussi bien que les nègres, on s'efforçait de renverser la voiture dans le fossé.

Parfois on n'arrivait que tout juste, et la machine passait vous frôlant de son énorme chasse-bœufs.

Eh bien, malgré la défectuosité de cette organisation primitive, les accidents de personnes étaient fort rares.

A chaque voyage, pour ainsi dire, on manquait d'être écrasé, quelquefois le *hand-car* était démoli; mais, quant aux voyageurs, ils s'en tiraient généralement tant bien que mal.

Il faut dire aussi que les trains marchaient d'ordinaire assez lentement, et, surtout, que les voyageurs de *hand-car*, comme les nègres qui les menaient, connaissant le danger auquel ils étaient constamment exposés, surveillaient la ligne avec une atten-

tion intéressée qui se trouvait rarement en défaut.

D'autres fois, deux *hands-cars* se rencontraient, comme dans l'accident où fut blessé un de nos collègues.

C'était la nuit. L'un des deux *hands-cars* transportait des sacs de dynamite nécessaires aux travaux, dont la Compagnie du chemin de fer refusait de se charger dans ses wagons; l'autre conduisait un employé de l'administration supérieure du canal, qui, pour je ne sais quelle raison urgente, avait été obligé de recourir à ce moyen de transport.

Sachant qu'à cette heure aucun train ne circulait, se croyant donc absolument seuls, les voyageurs dormaient et les nègres ne s'occupaient pas de surveiller la voie.

De plus, l'obscurité était profonde, si bien que les deux voitures purent arriver l'une sur l'autre sans qu'aucun de ceux qui les montaient ne s'en aperçût.

Tout à coup, un choc épouvantable se produisit; les voyageurs, les nègres, furent projetés sur la voie; seul, notre collègue fut blessé grièvement. Une seconde peut-être avant le choc, voyant l'autre *hand-car* près d'aborder le sien, mais alors qu'il était déjà trop tard pour sauter, par un mouvement instinctif, il avait allongé les jambes en avant.

Elles furent prises entre les tampons et cassées toutes les deux.

Quant à la dynamite, par une sorte de miracle, elle ne sauta pas.

Pour achever de décrire d'une façon exacte le caractère bizarre de cette ligne de chemin de fer, dont chacun usait comme bon lui semblait et quand bon lui semblait, à pied, à cheval ou en hand-car, il faut parler des trains supplémentaires, la terreur des voyageurs de hand-car.

On se croyait en parfaite sécurité d'après le tableau-indicateur du service ordinaire, et puis, tout d'un coup, on tombait sur un train absolument inattendu.

C'était surtout dans les cas d'accidents que l'on chauffait ces trains spéciaux, presque toujours des trains de secours, soit qu'un accident fût arrivé sur un chantier, soit qu'un incendie considérable eût éclaté à Colon ou à Panama.

Les mauvaises langues prétendaient même que Colon et Panama n'avaient qu'une pompe pour elles deux et que, bien entendu, lorsqu'un incendie s'allumait dans l'une de ces deux villes, la pompe, par une de ces désobligeances ordinaires du hasard, se trouvait toujours dans l'autre. Il fallait alors chauffer un train qui l'amenait à toute vapeur; dans ces cas-là, au lieu de mettre quatre heures pour effectuer le trajet de Colon à Panama, on le parcourait en deux heures seulement.

Quant à l'histoire de cette pompe commune, je

ne voudrais pas la donner comme un document sérieux; je la cite, parce que tout le monde la racontait. En tout cas, les deux villes pouvaient fort bien posséder chacune leur pompe, et cela n'aurait pas empêché, dans le cas d'un grand incendie, les pompiers de Panama, par exemple, de venir au secours de ceux de Colon.

Maintes fois, nous avons vu circuler de ces trains de secours; nous suivions tous avec assez d'intérêt ce qui se passait sur la ligne pour que nos souvenirs soient précis à cet égard.

Car c'était-là une de nos distractions favorites dans ce triste campement de San-Pablo, où le mouvement des trains seul semblait nous rattacher un peu à la vie civilisée.

En dehors de nos travaux, qui n'offraient rien de particulier, notre unique occupation était la chasse, et surtout la chasse sur le Chagres.

Le plus souvent, nous nous rendions en pirogue au terrain d'opération situé en grande partie sur les bords du fleuve; nous revenions par le même chemin, et il était rare que cette promenade biquotidienne ne nous fournît pas l'occasion de quelque beau coup de fusil.

Le gibier est très abondant dans ces parages; les canards, les sarcelles y abondent; nous y trouvions jusqu'à des dindons sauvages.

Nous les trouvions, mais nous n'en tuions jamais, pour ainsi dire.

Nous entendions fréquemment leur gloussement, semblable à celui du dindon domestique, et comme généralement il nous semblait ne s'élever qu'à quelques mètres de la rive, nous abordions et nous nous lancions à leur poursuite.

Le gloussement s'éloignait, mais pas à des distances décourageantes, se maintenant à une vingtaine de mètres de nous, au plus. A chaque instant, nous croyions voir l'animal, et, entraînés par cet espoir constamment déçu et constamment renouvelé, il nous arrivait de faire de longs trajets sans voir une queue de dindon.

C'est l'animal le plus rusé et le plus difficile à aborder : il *piète* sans s'arrêter, ne s'envole qu'à la dernière extrémité, quand il est trop pressé, et se glisse dans la brousse, en se dérobant toujours aux regards des chasseurs.

Pendant notre séjour à San-Pablo, qui se prolongea près de deux mois, nous eûmes de nombreuses occasions d'en poursuivre; il ne se passait presque pas de jour sans que l'un de nous entendît son cri, et nous n'en tuâmes qu'un.

Montcenaux fit ce brillant coup de fusil.

Pour ma part, je confesse que je n'ai jamais pu parvenir à en apercevoir un seul en vie.

Une autre chasse très amusante, mais plus fructueuse, à laquelle nous nous livrions dans ce poste, était la chasse à l'iguane.

L'iguane est une espèce de lézard très variable dans sa grandeur; exceptionnellement, il peut atteindre deux mètres du museau au bout de la queue; mais les plus beaux que l'on rencontre d'ordinaire, ne dépassent guère un mètre vingt, ou un mètre trente centimètres.

C'est un animal amphibie : à terre, il grimpe volontiers sur les arbres, et de préférence sur l'*igueron*, dont les fruits lui servent de nourriture.

Cet arbre pousse sur les bords de la rivière et ses branches, qui prennent parfois un développement considérable, s'étendent au-dessus de l'eau.

Là, protégées par un feuillage très touffu, vivent des familles d'iguanes, que l'on ne peut pas voir, à moins d'une éducation spéciale de l'œil.

Nous sommes obligés de constater, une fois de plus, cette infériorité de nos sens qui, sur le haut Chagres, nous obligeait à recourir à nos palanquiers pour découvrir les serpents et les caïmans endormis le long du bord.

C'est du reste une loi de nature que les animaux sauvages, pour mieux échapper à leurs ennemis, se confondent avec les milieux où ils doivent vivre.

Ainsi, les couleurs de l'iguane sont telles qu'à une distance de quelques pas seulement on est dans l'impossibilité absolue de les distinguer des feuilles.

Les nègres eux-mêmes, dont l'œil est cependant plus exercé, ont beaucoup de peine à les voir.

Mais une fois qu'on en a aperçu un sur un arbre, on n'a qu'à examiner les branches avec attention ; on peut être certain qu'on ne tardera pas à en découvris d'autres : l'iguane ne vit jamais seul.

Il est très leste. Dès qu'il a aperçu le chasseur, il se dérobe dans le feuillage et cherche à se cacher derrière une branche. Si on avance, il se déplace, et sa tactique consiste à mettre toujours une branche ou le tronc de l'arbre entre le chasseur et lui.

Aussi, quand on est seul, est-il fort difficile de le tirer. Cependant il arrive quelquefois que, dans ces mouvements tournants, il oublie de cacher sa queue, qui dépasse la branche. Dans ce cas, on envoie du plomb sur l'appendice caudal du lézard, qui, se sentant pincé et croyant son abri insuffisant, se déplace et se démasque.

Avec un peu d'habileté, et surtout, si on est bien placé, on peut profiter de ce moment pour le tirer à belle.

Mais il ne suffit pas de le cingler de quelques grains de plomb, encore faut-il le toucher fortement, car, comme tous les animaux à sang froid, il jouit d'une vitalité prodigieuse.

S'il n'est pas tué roide, il enfonce ses longues griffes dans l'écorce de l'arbre, et rien ne saurait plus lui faire lâcher prise.

C'est moins, en somme, la blessure que le choc de la charge qui le fait tomber.

Nous en avons tiré un qui s'était ainsi suspendu par les pattes de devant à une forte branche d'igueron; nous l'avons criblé de balles, déchiqueté à tel point, qu'à la fin, il n'en restait plus qu'un tronçon du corps, la tête et les pattes de devant.

Ses griffes s'étaient tellement crispées dans l'écorce, qu'il ne tombait pas et qu'il fallut qu'un nègre allât le prendre en grimpant sur l'arbre. Autrement il eût été perdu pour nous et nous l'aurions vivement regretté, car nous ne le chassions pas seulement par sport, mais aussi pour approvisionner notre garde-manger.

Une fois la première répugnance passée, ce qui n'est qu'une affaire de peu de temps, on finit par trouver à cette chair un goût excellent; elle a quelque analogie avec celle du lapin.

L'iguane sauté chasseur était pour nous un mets délicieux; seulement je m'opposais de toutes mes forces à ce que Montcenaux se chargeât de le préparer.

C'est un animal fort précieux pour le pays, que ce lézard. Outre sa chair qui fournit une nourriture exquise, ses œufs qu'il dépose dans le sable, laissant paresseusement au soleil le soin de les faire éclore, sont fort recherchés des indigènes.

Ce sont ces œufs à coquille molle qu'on nous avait offerts lors de notre premier passage à Matachin et qui nous avaient si fort dégoûtés; mais maintenant

que nos répugnances s'étaient calmées, nous nous en régalions.

Ils ne contiennent que du jaune et leur goût, assez difficile à définir, rappelle presque celui du marron.

Si on m'avait dit, il y a un an et demi, qu'un jour je trouverais plaisir à manger des œufs de lézard qui sentent le marron ! Il faut venir à Panama pour cela !

On était au 15 avril, et déjà depuis deux mois nous occupions le poste de San Pablo ; les hommes de la brigade avaient eu de fréquentes attaques de *calentura* ; mais comme c'étaient des indigènes, ils s'en relevaient avec cette étonnante élasticité qui leur est particulière.

Montcenaux, lui, avait déjà payé son tribut à Gatun ; jusqu'ici j'avais eu la chance d'y échapper et, comme nos travaux commençaient à s'avancer, j'espérais bien m'en tirer, cette fois encore, indemne.

Depuis huit jours cependant, je me sentais envahi par une fatigue persistante ; j'avais mal à la tête, je mangeais mal ou presque plus, et les iguanes les plus succulents me laissaient indifférent.

Nous mettions cet état sur le compte de ce que Montcenaux avait si bien défini dans son jargon hispano-français sous le nom d'*abrutitura*, ce malaise vague auquel sont presque toujours plus ou moins en proie les Européens dans ces pays.

Je ne m'en occupais pas davantage quand un matin, vers dix heures, sur le chantier, je me sentis tout à coup pris de vertiges, d'éblouissements ; puis une grande faiblesse, une courbature douloureuse s'emparèrent de moi : il me semblait qu'on me brisait les membres à coups de barres de fer. Je dus me coucher par terre pour ne pas tomber.

Je restai là deux heures, au bout desquelles je tentai de me relever et de reprendre mon travail ; mais ce fut impossible, je ne pouvais pas me tenir debout.

Alors, m'appuyant sur deux hommes, je regagnai à pied notre campement en suivant la ligne du chemin de fer.

En arrivant je me couchai, et une fièvre intense se déclara, accompagnée de délire. Cela dura deux jours, pendant lesquels, malheureusement, la raison me revenait par instants.

Mieux eût valu pour moi délirer tout à fait ; car, pendant ces quelques moments de lucidité, je me figurais être pris par la fièvre jaune, et mes réflexions n'en étaient pas plus gaies.

Montcenaux ne cessait de me bourrer de sulfate de quinine. Enfin, voyant que ce médicament avait amené quelque accalmie dans mon état, il fit jouer notre sémaphore.

Le train ce jour-là n'avait pas de retard, il voulut

bien s'arrêter ; on m'y embarqua, et j'allai me faire soigner à Panama.

Ce fut ainsi que je fis connaissance, pour mon compte personnel, avec une attaque sérieuse de *calentura*.

CHAPITRE XII

A l'hôpital. — Un moribond. — Les larves. — Guérison. — L'hydrographie de la baie. — L'observatoire de Naos. — Amiral. — Chasses dans la baie. — Notre popote. — Les docteurs et les microbes. — Les Jamaïcains dans l'isthme. — La délégation américaine. — Un nouveau stationnaire anglais.

Tandis que nous parcourions les contrées sauvages de l'isthme, Tansonnat, dont la santé n'avait jamais pu bien se faire au climat de l'intérieur, était resté à Panama où, après avoir travaillé, pendant un temps, au bureau de centralisation des études, il se distinguait par la construction d'un vaste hôpital.

La Compagnie du canal, encore au début de son iastallation, n'avait pas, jusqu'alors, de local convenable pour loger ses malades; c'était là une lacune qu'il s'agissait de combler au plus vite.

On avait choisi un emplacement à cinq kilomètres environ de Panama, en pleine campagne, dans un endroit salubre, bien exposé, sur le versant est d'un cerro qu'on appelait le cerro Ancon.

Le soin de dresser les plans et de surveiller les constructions fut confié à Tansonnat.

Sur les premiers contreforts du cerro, il déblaya une large plateforme où il établit son hôpital, adoptant le système des baraquements réparés.

L'espace occupé se trouvait ainsi beaucoup augmenté, car le nombre des lits devait s'élever à quatre cents ; mais l'entassement des malades, qui amène de si terribles fléaux, n'était pas à craindre dans ces baraques isolées, autour desquelles l'air circulait librement.

Tous les services avaient été prévus et organisés avec soin ; c'était un hôpital modèle, et maintenant que je m'y trouvais logé par force, je savais tout particulièrement gré de la perfection de son œuvre à Tansonnat, qui, en dressant ses plans, ne pensait guère travailler pour moi.

C'était, en effet, à l'hôpital que je m'étais fait conduire en débarquant de San-Pablo.

Tremblant la fièvre, incapable de me tenir debout, seul, sans installation, je ne pouvais être bien soigné que là.

En Europe, il existe une sorte de préjugé contre l'hôpital ; le mot résonne lugubrement à l'oreille, comme un glas, il effraye.

Mais ceux qui, se trouvant seuls à l'étranger, ont eu le malheur de faire connaissance avec la maladie, sont revenus de ces terreurs sans fondements.

Si l'on doit se guérir, ils savent que nulle part ailleurs on ne trouve des soins aussi complets, aussi éclairés et aussi désintéressés. Quelque prix qu'il paye, un malade sera toujours négligé dans un hôtel ; les gardes qu'on lui donnera seront au moins

des paresseux, qui le laisseront geindre et souffrir dans un lit, plutôt que de se déranger, si toutefois ce ne sont pas des filous qui tâcheront de fouiller dans son porte-monnaie.

Si maintenant on doit mourir, eh bien, autant mourir à l'hôpital qu'ailleurs. On y est même mieux.

D'abord, un moribond y est convenablement traité jusqu'au bout; on ne lui en veut pas de mourir, à ce pauvre diable. Ce n'est pas, comme à l'hôtel, un trouble-fête, un gêneur qui dérange les autres voyageurs, les fait partir et cause du tort à l'établissement.

Et puis, cette atmosphère doit être bonne pour passer de vie à trépas.

L'horreur de la mort, qui réside au fond de toute nature humaine, et qui n'est en somme qu'une affaire d'entraînement, y est singulièrement atténuée par le spectacle qu'on a sans cesse sous les yeux. Dans la vie ordinaire, la mort apparaît, encore plus effroyable, par tout l'appareil dont on l'entoure, par le bouleversement général qu'elle amène avec elle dans les maisons où elle est entrée.

A l'hôpital, au contraire, elle est chez elle, elle n'étonne pas, ne surprend pas, ne dérange pas, et rien ne paraît plus simple. Du reste, ce que l'on a autour de soi est si lamentable qu'on n'éprouve guère de regrets de le quitter; la vue des agonies endurcit petit à petit; sans s'en douter, on s'entraîne comme

les prisonniers de la Terreur s'entraînaient entre eux, et, lorsque son tour arrive de faire le grand voyage, on part plus tranquillement : la chose paraît toute ordinaire et point formidable.

A l'hôpital de Panama, le service était fait par des sœurs de saint Vincent de Paul, ces femmes qui, dans des héroïsmes de charité, vont éparpiller leurs vies aux quatre coins du monde.

Combien d'abandonnés, de désespérés n'ont pas sauvés ces cornettes blanches !

Il fallait voir cet ensemble de soins moraux qu'elles prodiguaient à tous et qui, pour un malheureux cloué sur un lit de douleur à deux mille lieues de chez lui, sont aussi utiles que toute la ribambelle des potions tirées de l'officine pharmaceutique.

Elles s'entendaient à merveille à soulager les souffrances de l'esprit, plus terribles que celles du corps. Par leur dévouement, elles pénétraient dans l'amitié des malades, devenaient, pour ainsi dire, leurs confidentes naturelles, savaient leur parler des objets qui leur étaient le plus cher, de leur pays, de leur famille, avec cette délicatesse de tact, cet affinement de sentiments que le long noviciat et la vie religieuse, débarrassée de toute préoccupation d'intérêts matériels, développent si bien, faisant de la plus ordinaire des sœurs de charité, une femme d'un ordre élevé.

J'eus malheureusement le temps de les apprécier;

au bout de quinze jours, la fièvre ne m'avait pas quitté complètement et, quoique les médecins prétendissent que mon état s'était amélioré, je ne me sentais pas encore des plus vaillants.

D'horribles cauchemars me tourmentaient, évoquant, je ne sais pourquoi, les récits des excursions de ce pauvre Blasert dans le Far-West, j'assistais à d'effroyables tueries de Peaux-Rouges, j'entendais les hurlements des malheureux qu'on égorgeait. Ces cris me poursuivaient, m'emplissaient les oreilles; depuis trois ou quatre jours surtout, il me semblait les entendre à tout instant, la nuit, le jour, pendant mon sommeil, quand j'étais éveillé.

Et, ma faiblesse physique était telle que, doutant de mes sens, je ne savais plus si quelqu'un criait réellement à mes côtés, ou si c'était mon cauchemar qui continuait.

Enfin, n'y tenant plus, sous l'impression d'une sorte de terreur maladive que me causaient ces hurlements de douleur, un matin je me décidai à interroger le médecin.

— Ce n'est plus votre cauchemar qui vous bourdonne dans le cerveau, me répondit-il, c'est bien un malade que vous entendez de temps en temps, un pauvre diable qui se meurt dans des souffrances inouïes; vous ne l'entendrez probablement plus ce soir.

— Il est perdu?

— Absolument.

— Quelle maladie a donc ce malheureux?

— Les larves!

— Les larves? répétai-je étonné.

Alors le médecin m'expliqua en quoi consistait cette étrange affection, particulière à ces contrées, et à laquelle sont exposés ceux qui couchent en plein air.

Il s'agit d'un insecte, qu'on ne connaît pas exactement et qui, la nuit, pendant votre sommeil vient déposer ses œufs dans votre nez.

Cela s'était passé ainsi pour cet homme, un métis employé dans un chantier.

Rien d'abord n'avait manifesté leur présence, sauf quelques chatouillements légers dont on n'a pas l'habitude de s'inquiéter; mais, bientôt les symptômes étaient devenus plus alarmants, le malade avait éprouvé des maux de tête très violents, des vertiges; le nez et les yeux se tuméfiaient. Les souffrances étaient intolérables.

Les médecins européens se rencontraient pour la première fois avec une maladie de ce genre; soupçonnant alors quelque lésion intérieure, ils s'étaient décidés à recourir à une opération et à lui ouvrir le nez.

On avait trouvé les fosses nasales pleines de larves; il y en avait des centaines.

Chacune de ces larves a environ deux millimètres

de circonférence sur huit de longueur; c'est une sorte de petit ver blanc qui porte à la tête une tache noire de la grosseur d'une pointe d'épingle et qui, comme tous ces animalcules d'ordre primitif, est essentiellement compressible.

Ils étaient si serrés dans le nez de ce malheureux que, tout d'abord, les médecins n'avaient vu qu'une masse de points noirs et que le bloc qu'ils formaient avait presque atteint la consistance d'un morceau de bois. Le bistouri pouvait à peine l'entamer et pour les arracher, il avait fallu les déchiqueter.

La plaie avait été refermée, mais, comme depuis l'opération, le malade semblait souffrir toujours autant et allait s'affaiblissant de plus en plus, on craignait maintenant quelque désordre du côté des os du cerveau.

— Diable! fis-je alors peu rassuré, la période d'incubation de ces larves est-elle longue?

— Très rapide, au contraire, me répondit le médecin; en quelques jours, la maladie est déclarée.

— A la bonne heure!

Mais, je n'en éprouvai pas moins une peur rétrospective, en pensant au danger auquel nous nous exposions chaque soir, durant notre expédition du haut Chagres alors que nous couchions en plein air, sans seulement prendre la précaution de nous abriter le visage sous une moustiquaire.

Les doigts de pieds gangrenés par les chiques, les

jambes envahies par les garapates, le sang sucé par les vampires, le corps ulcéré par les morsures de la liane mauvaise et le nez rempli de larves, ce serait un rêve!

Le soir, comme l'avait prévu le médecin, les cris cessèrent, le malheureux était mort.

J'ai su depuis qu'à l'autopsie on avait constaté des ravages effrayants. Une fois parvenues au fond des fosses nasales, les larves avaient perforé les sinus frontaux et pénétré dans le cerveau.

C'était ce qui avait déterminé la mort.

Cette particularité, j'ai l'ai apprise d'une façon des plus désagréables. A l'hôpital, mon caractère imprudent m'avait poussé à me faire un ami du médecin qui me soignait; c'était là un grand tort : on ne sait jamais où peut vous mener une liaison de ce genre. J'en acquis bientôt la triste expérience.

Au bout de quelques jours, m'estimant arrivé à un degré de convalescence suffisant, il apporta dans ma chambre le crâne perforé de son nègre, et, sous le prétexte que je barbouillais quelque peu l'aquarelle, il me pria de lui faire, d'après nature, une sorte de planche anatomique coloriée des désordres occasionés par ces animalcules. Le cas était si rare, si extraordinaire, disait-il, qu'il allait envoyer le crâne à l'Académie de médecine de Paris, et qu'il garderait mon aquarelle comme souvenir personnel.

Je faisais un peu d'aquarelle, soit; mais pour

mon plaisir et pour reproduire autant que possible des sujets gais, des paysages riants !

Enfin, c'était mon ami; je dus m'exécuter et, malgré mes répugnances, passer plusieurs heures, dans un tête-à-tête peu réjouissant avec ce fragment de métis.

C'est égal, dorénavant je me méfierai des médecins !

Je ne sais si ce furent ces émotions fortes, mais désagréables, qui amenèrent une salutaire réaction dans mon état; toujours est-il que huit jours après le médecin me déclarait guéri.

Il me devait bien cela !

Je quittai alors l'hôpital tout joyeux, et je repris mon service à la Compagnie.

Jusqu'ici on m'avait chargé de lever des plans sur des montagnes, dans des forêts, sur des fleuves, dans des marais, partout enfin, sauf en mer. Cette lacune allait être comblée.

On me confia la mission de relever l'hydrographie de la baie de Panama.

Ce travail m'obligeant à parcourir la baie en tout sens, je devais avoir une embarcation à ma disposition.

La Compagnie mit sous mes ordres toute sa flottille, qui se composait d'une chaloupe à vapeur non pontée, et de deux baleinières ; c'était l'escadre dont j'étais l'amiral.

La chaloupe à vapeur, la *Santa-Maria*, sur laquelle j'avais arboré mon pavillon, possédait un équipage composé de trois Grecs. Le patron Dimitri, un excellent marin, mais une mauvaise tête, avait dû déserter au Pérou du bord de quelque bâtiment de commerce, puis s'étant, pour je ne sais quelle raison, mis en de mauvais termes avec la justice, pourtant si peu tracassière, du pays, il lui avait fallu chercher des cieux plus cléments, et il était venu à Panama, s'embaucher dans la flotte de la Compagnie. Pour naviguer avec lui, il avait enrôlé deux compatriotes de sa trempe, et ces trois hommes qui *ouvraient les tiroirs* et *renversaient la vapeur* dans la langue de Desmosthènes, formaient un équipage hardi, en qui on pouvait avoir toute confiance, et dont je n'eus jamais à me plaindre sous le rapport de la discipline.

Chaque matin, à cinq heures et demie, je partais dans la chaloupe à vapeur, les hommes suivant dans les baleinières, et nous nous dirigions du côté du Rio-Grande, que l'on avait choisi en principe comme point d'arrivée du canal, à cause de la consistance vaseuse de la côte.

La rive s'y étendait en un vaste marécage que la mer couvrait et découvrait à chaque marée. Notre travail y était très pénible.

Des palétuviers y avaient pris racine, formant à marée haute une forêt à demi submergée, entre

les branches de laquelle on naviguait en canot; à marée basse, une grande partie de cette végétation s'affaissait sur le sol, comme morte ; on s'y empêtrait, en même temps qu'on s'enfonçait dans la vase jusqu'à la ceinture.

Des miasmes montaient de cet amas de boue, et quand la marée se trouvait aux heures les plus chaudes du jour, il y avait de quoi y prendre toutes les fièvres jaunes possibles.

Elle ne m'a pas atteint, et de pauvres diables qui vivaient à Panama dans les conditions les plus saines, passant leurs journées dans un bureau, l'attrapaient et en mouraient. Expliquez cela !

De ce côté, lorsqu'on sera arrivé aux travaux du canal, les dragues mordront à pleins seaux dans le sol à demi liquide et la besogne sera très simplifiée.

Il n'en serait pas de même dans les autres parties de la baie, surtout dans celles qui avoisinent la ville même de Panama. Là, le fond est composé de bancs de madrépores durs comme du granit, les ancres des navires ne les entament pas et on ne pourrait y avancer la tranchée qu'à coups de dynamite.

En revanche, sur un sol aussi ferme, nos opérations étaient beaucoup plus faciles; mais où le travail devenait charmant, presque une récréation, c'était lorsque nous allions prendre des relèvements du côté de ce petit groupe d'îles qui est situé en face de Panama et dont la principale s'appelle Naos.

La plage y est formée de sable et de galets et le climat y est sensiblement plus salubre qu'à terre.

Ainsi, il n'est pas rare de voir les paquebots qui viennent mouiller pour deux ou trois jours en rade de Colon, repartir avec la moitié, ou même les deux tiers de leurs équipages atteints de la fièvre, tandis qu'à bord des bateaux du Pacifique, qui mouillent à Naos, l'état sanitaire se maintient généralement bon.

A cette époque, l'île de Naos ne renfermait qu'un observatoire, qui, comme toutes les stations météorologiques de l'isthme, avait été placé sous ma direction en même temps que le service d'hydrographie.

Mes travaux m'obligeaient donc d'y faire de fréquentes visites, qui amenaient quelque diversion dans l'existence de l'unique gardien de cet observatoire.

Nouveau Robinson, il vivait tout seul sur son îlôt dans un chalet construit sur une petite éminence rocheuse, au milieu de ses instruments de météréologie.

Sa besogne consistait à surveiller le fonctionnement de ces derniers appareils et à enregistrer les indications qu'ils fournissaient; ce n'était pas pénible, mais ce dont il se plaignait, c'était cette solitude absolue à laquelle il était condamné.

Toujours comme Robinson, pour la combattre,

il avait essayé de la société des animaux; une foule de chiens, de chats, de perroquets, de singes gambadait, jappait, hurlait, piaillait autour de lui; mais il avouait que cela ne lui suffisait pas.

Sous peine de déchéance il lui était rigoureusement interdit de s'absenter de son poste; pour sa nourriture, un boucher de Panama, avec lequel il avait passé un traité, lui apportait chaque soir, en canot, sa provision de viande fraîche, en même temps qu'il le mettait un peu au courant de ce qui se passait chez les vivants.

— Mais, nous disait-il avec désespoir, en nous expliquant sa manière de vivre, ce boucher ne vient pas le dimanche; or, quoique le poste soit relativement sain, on peut et on doit tout supposer sous ce climat : admettez donc que le samedi soir, quelques heures après le départ du canot, je sois pris par la fièvre jaune; je n'ai pas d'embarcation, pas de signal pour communiquer avec la terre ferme et demander des secours. Que deviendrais-je? J'aurais le temps de mourir dix fois avant le retour de mon boucher le lundi soir.

Ses doléances paraissaient en effet fondées, et je fus assez heureux pour lui faire obtenir un canot, à poste fixe.

Comme toujours, nous allions au travail avec nos fusils, non plus sur l'épaule, mais au fond de la chaloupe et, tout en naviguant, l'occasion se présentait

assez fréquemment de tirer quelque oiseau de mer.

Du côté du Rio-Grande, dans les palétuviers, on rencontrait de nombreuses bandes d'échassiers de toute espèce; on en tirait beaucoup, ainsi que des pélicans qui y étaient également très abondants.

Plusieurs fois, j'ai tiré sur ces oiseaux de mer au vol si puissant, des frégates; je n'en ai tué qu'une. C'était un spécimen superbe, qui mesurait deux mètres vingt-cinq centimètres d'envergure.

Notre vie à Panama, en dehors du travail, ressemblait beaucoup à celle que nous menions lorsque nous étions employés à la confection du plan général.

Nous nous étions encore établis en *popote*, seulement, cette fois, elle était plus nombreuse; plusieurs de nos collègues du dehors, ne pouvant, faute de place, demeurer dans la maison, venaient prendre leurs repas avec nous.

Les réunions étaient ainsi beaucoup plus gaies et, entre une dizaine de jeunes gens, la conversation languissait rarement.

Les médecins de l'hôpital, qui pour la plupart faisaient partie de notre association, avaient surtout la spécialité de l'entretenir. Par le mouvement des malades, par leurs visites sur les chantiers, ils connaissaient tous les accidents, toutes les batailles; ils faisaient la partie correspondante aux faits divers dans un journal.

A ce moment, ils ne tarissaient pas d'histoires sur le compte des Jamaïcains.

Beaucoup d'ouvriers de la Jamaïque venaient alors pour s'embaucher sur nos chantiers. Dans la pénurie de main-d'œuvre où se trouvait la Compagnie, réduite jusqu'ici presque aux seuls Colombiens, c'était pour elle une excellente aubaine. Ces Jamaïcains faisaient des travailleurs excellents, bien plus actifs et plus énergiques que les naturels de l'isthme, et surtout beaucoup plus faciles à conduire.

Ils n'avaient qu'un défaut, mais c'étaient les ouvriers Colombiens qui en souffraient le plus : tous portaient des revolvers qu'ils ne quittaient jamais, même sur le chantier ; or, les Colombiens les détestaient à cause de la concurrence qu'ils leurs faisaient ; de là, de nombreuses querelles, dans lesquelles ceux-ci, armés seulement de leurs machètes, avaient le dessous.

Mais les Jamaïcains n'étaient pas de mauvais diables au fond ; ils tiraient souvent leur revolver, c'est vrai, mais ils tiraient en général dans les jambes de leurs adversaires, ou souvent même par terre, devant eux, pour les empêcher d'approcher à portée des machètes, qui auraient fait de plus sérieuses blessures. Rarement, nous disaient les médecins, ils tiraient à la poitrine.

Un autre sujet de conversation que l'élément

médical avait introduit parmi nous, consistait dans les théories sur les microbes, alors dans leur premier épanouissement.

Quelles discussions autour de la table quand quelqu'un entamait ce chapitre !

Les uns ne voyaient partout que microbes, tandis que les autres, au contraire, les niaient avec un cynisme révoltant.

Nos docteurs étaient des *microbistes* enragés, et ils en cherchaient partout avec un zèle même, qui ne manquait pas d'être parfois gênant pour les autres.

A ce moment, c'était le microbe des fièvres qu'ils poursuivaient spécialement, et ne s'avisaient-ils pas de nous tirer de ci de là quelques gouttes de sang, pour l'examiner au microscope et nous dire quels terribles bacilles nous renfermions dans notre organisme ?

Et on les laissait bénévolement faire !

Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, que leurs prédictions, sauf par des hasards tout à fait exceptionnels, tombaient toujours à faux.

Quand ils vous disaient gravement : « Votre sang contient des microbes extraordinaires, dans quelques jours vous aurez un accès de fièvre intermittente, » on pouvait dormir tranquille : c'était un brevet de santé.

On pense bien que, dans cette chasse, ils n'avaient eu garde d'oublier le grand, le terrible entre tous :

celui de la fièvre jaune. Oh! en élever dans un bocal, comme une grisette élève des serins dans une cage, surprendre les moindres détails de leur vie intime, assister à leurs amours, les voir élever leurs petits, qui à leur tour feraient d'autres petits microbes, quel enchantement!

Mais il paraît que celui-là est particulièrement difficile à domestiquer : c'était le microbe philosophal. Tous les médecins le cherchaient, aucun n'était sûr de le posséder.

L'un d'eux particulièrement avait aligné dans sa chambre une prodigieuse quantité de bocaux rapportés de l'hôpital et où, paraît-il, devaient nager, dans de savoureux bouillons de culture, les spécimens les plus accomplis des bacilles de la fièvre jaune, pris dans les veines d'un tas de pauvres diables, morts faute d'avoir pu s'en accommoder.

C'était à la vérité un voisinage peu rassurant pour nous; mais bah! depuis quinze mois, nous en avions bien vu d'autres, et nous ne nous inquiétions plus pour si peu.

Or, un matin, notre ami nous apparut, tout pâle, tout défait.

— Je suis perdu! nous dit-il en nous apercevant, et, comme effrayés, nous lui demandions ce que signifiaient ces paroles lugubres, il nous conta l'aventure qui lui était arrivée dans le courant de la nuit.

Il était rentré fort tard et, en cherchant ses allumettes à tâtons, il avait fait tomber un bocal sur une planche où d'autres étaient alignés, et toute cette vaisselle de se briser sur le carreau, inondant la chambre de bouillons de culture, lâchant dans l'atmosphère des milliards de microbes de fièvre jaune et de fièvre pernicieuse, les deux plus remarquables dans le genre.

On tâcha de le réconforter, mais, au fond, aucun de nous n'était bien rassuré; il pouvait prendre fantaisie à ces horribles bêtes de passer dans les autres chambres, et cette cohabitation ne nous transportait pas d'aise.

Nous commençâmes par prendre les mesures les plus urgentes en exorcisant dans la chambre du docteur et dans toute la maison les microbes à grand renfort de vaporisations phéniquées, puis nous attendîmes les événements.

Pour nous, il n'en fut rien, nous avions réussi à nous préserver; mais quant au docteur qui avait passé une nuit tout entière dans cette atmosphère empestée, il fut pris au milieu de la journée d'une fièvre très violente.

Il fallut lui administrer des doses considérables de sulfate de quinine.

Tandis que nos médecins cultivaient le microbe avec ce succès et que, de mon côté, j'achevais l'hydrographie de la baie de Panama, les chantiers s'or-

ganisaient peu à peu le long du tracé du canal. On commençait à se disputer les entreprises, et l'on parlait même beaucoup dans l'isthme, à ce moment là, de la visite d'une commission envoyée, disait-on, par un groupe de financiers américains, pour prendre à forfait le canal tout entier.

Tous les gens qui la composaient étaient très compétents dans la matière, cela ne fait aucun doute, mais ils avaient de singulières façons de procéder à leurs expertises.

L'un d'eux, surtout, pour mieux reconnaître la nature du terrain et se rendre un compte plus exact de la difficulté des terrassements, faisait des petites boulettes de terre qu'il mâchait.

Cet Américain qui mangeait la terre de l'isthme devint bientôt célèbre.

On se moquait volontiers de sa manie, que l'on considérait comme une pose destinée à nous étonner; mais, pose ou non, il est de fait qu'avec sa dégustation, il a obtenu dans ses calculs des résultats extraordinaires.

Ainsi, on racontait qu'à son arrivée à Colon, il était monté sur une drague fonctionnant en rade, et que là, interrogeant le mécanicien, le chauffeur sur leurs salaires, estimant la machine comme prix d'achat et comme rendement de travail, examinant la qualité du charbon employé, goûtant la vase extraite, il avait, en quelques minutes, d'après ces

données, établi le prix de revient du mètre cube à un chiffre qui ne différait que de quelques décimales de celui qu'on avait trouvé dans les bureaux de la Compagnie, au bout d'un mois d'études.

Je rapporte le fait tel que je l'ai entendu conter, sans vouloir en garantir autrement l'authenticité, car il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'un peu de légende se fût formé autour de cet Américain bizarre qui mangeait de la terre.

A cette époque, le navire de guerre américain qui, depuis quelque temps, stationnait aux îles de Naos, partit et fut remplacé par un bâtiment anglais.

Panama avait presque toujours dans ses eaux un stationnaire. Il y passait quelques français, mais rarement; ceux qui venaient le plus fréquemment portaient le pavillon anglais ou américain.

Les officiers de ces navires de guerre de différentes puissances nous offraient de grandes ressources, comme aussi nous étions pour eux d'un grand secours.

Nous nous aidions mutuellement à passer le temps, ce qui, à Panama, n'est pas toujours une question peu compliquée.

Lorsque leur service les laissait libres, ils descendaient à terre; nous leur prêtions nos chevaux, sur lesquels ils galopaient avec la frénésie d'équitation qui caractérise les marins, et, en revanche, le

cas échéant, ils mettaient leurs canots à notre disposition.

Nous ne connaissions pas encore les officiers de cette corvette anglaise, qui venait pour la première fois à Panama ; mais nous entrâmes vite en relations, les ingénieurs du canal faisant, en quelque sorte, partie du matériel que les officiers de marine cédaient à leurs successeurs en prenant le large.

Ceux-là devaient rester trois mois en station, trois mois pendant lesquels ils se promettaient, pour occuper leurs loisirs, de grandes chasses à toutes sortes d'animaux extraordinaires, surtout aux caïmans.

C'est là, en effet, un gibier qui ne se rencontre pas partout, et les récits fantastiques que l'on faisait sur leur abondance dans certaines parties du territoire de Panama, avaient transporté d'enthousiasme les cerveaux des officiers du stationnaire anglais.

Pour nous, cette chasse n'était pas neuve.

Dans maintes circonstances, nous nous étions rencontrés avec des caïmans, sur les bords du haut Chagres particulièrement. Mais la chance ne nous avait pas favorisés ; quoique nos balles en eussent blessé plusieurs, jamais nous n'avions pu en tuer un seul, net, sur place, de façon à l'arrêter. Aussi leur gardions-nous une secrète rancune, et cette occasion de prendre une revanche éclatante s'offrait trop belle pour la laisser échapper.

Nous nous occupâmes alors d'organiser, de concert avec ces officiers, une immense chasse aux caïmans dans des conditions telles que nous devions forcément en faire un massacre.

CHAPITRE XIII

Le pays des caïmans. — En perdition dans la baie de Panama. — A bord de la corvette anglaise. — Le départ. — Le Rio-Caïmito. — La lagune. — Un paysage antédiluvien. — Le massacre. — Combat de caïmans. — Une nuit dans un rancho. — Mort d'un Indien. — Retour à bord. — Inquiétudes. — Les revenants.

Le Rio-Caïmito avait été choisi comme but de l'expédition. C'est un petit cours d'eau qui se jette dans le Pacifique, à une vingtaine de milles au sud de Panama.

Les caïmans s'y trouvent en assez grand nombre ; mais où ils pullulent, paraît-il, c'est dans une vaste lagune formée par une sorte d'anse du fleuve, à quelques kilomètres avant son embouchure.

Là, ils abondent tellement, que les indigènes n'osent s'y aventurer dans leurs pirogues, qu'un coup de queue chavirerait facilement.

Aussi, sauf quelques expéditions monstres comme la nôtre, mais qui n'arrivent guère qu'à de rares intervalles, rien ne les dérange ; ils sont absolument chez eux, le marécage leur convient à merveille, et dans cette vase chaude, ils se reproduisent dans des proportions fantastiques.

A en croire le pilote que nous avions engagé pour

guider notre embarcation à travers les bancs de l'embouchure du Caïmito, ils devaient y grouiller comme des grenouilles dans nos étangs.

Tout en faisant la part de l'exagération indigène, ces descriptions augmentaient notre ardeur, surtout celle des officiers anglais. Ils étaient trois qui devaient participer à cette chasse : le commandant en second et deux lieutenants du bord. De notre côté, nous nous trouvions aussi trois employés du canal : Tansonnat, Prunier et moi.

Il fut alors convenu que le samedi suivant nous irions dîner à bord; puis, que dans la soirée nous nous embarquerions dans une chaloupe et que nous naviguerions toute la nuit, de façon à arriver devant le Caïmito le matin, à l'heure de la première marée.

Une partie de la journée du dimanche serait consacrée à la chasse, puis le soir nous rallierions la corvette, où nous coucherions, et nous serions ainsi de retour à Panama dans la matinée du lundi, juste à temps pour reprendre notre besogne.

Exactement comme un agent de change de Paris qui part le samedi soir, pour aller tirer des lapins dans sa chasse de Seine-et-Marne et rentre le lundi à son bureau avant l'heure de la Bourse.

Depuis quelques jours déjà, nos winchesters et nos remingtons à répétition étaient nettoyés, graissés; nous nous étions munis chacun de deux cents

cartouches, et le samedi soir, dès cinq heures, ainsi armés en guerre, nous attendions que le canot du bord vînt nous prendre, nous et notre arsenal.

Avec deux cents cartouches par tireur, il n'y avait pas à craindre d'être pris au dépourvu.

A cinq heures et demie, la chaloupe à vapeur de la corvette anglaise accostait le quai de Panama.

Elle était montée par un quartier-maître chevronné, à la grande barbe rousse, un homme qui avait bourlingué sous toutes les latitudes, et qui certainement devait compter trois ou quatre tours du monde à son actif, par un chauffeur et un mécanicien, enfin, par un simple matelot chargé de toutes les besognes accidentelles qui pourraient se présenter, comme, par exemple, de parer aux accostages.

Nous nous embarquons. Le quartier-maître prend la barre.

— All right ! dit-il.

Le mécanicien ouvre son robinet de vapeur, l'hélice bat l'eau et la chaloupe file vers le large, traînant à sa remorque un petit canot qu'elle avait emmené pour le cas où la profondeur ne lui aurait pas permis d'aborder à quai.

Il était près de six heures; le crépuscule allait bientôt tomber, mais nous pensions pouvoir rallier, dans une vingtaine de minutes au plus, avant la nuit close, la corvette mouillée en rade de l'île de Naos.

Le temps paraissait superbe, la mer calme et cette petite traversée s'annonçait comme une promenade délicieuse.

Mais la chaloupe n'avait pas plutôt doublé la pointe des Madrépores qui forme le prolongement de Las-Bovedas, que tout d'un coup le ciel se couvre d'un nuage pâle et que nous sommes assaillis par un grain d'une violence inouïe.

La bourrasque arrive si vite que la toile de tente est enlevée par une claque de vent, avant que les hommes aient le temps de la serrer; en un clin d'œil la mer se monte et, par ce temps d'orage, brusquement, sans transition, la nuit se fait comme si un grand voile noir tombait du ciel.

Personne ne bronche à bord; tout le monde a bonne contenance pour le moment.

Cependant, au bout d'un quart d'heure, la mer creusait de plus en plus au milieu d'une obscurité qui nous empêchait de nous voir, la chaloupe dansait comme un bouchon sur la crête de lames énormes et, contre toute attente, les feux de la corvette n'apparaissaient pas encore.

Les matelots anglais commençaient à manifester des signes d'inquiétude : depuis quelques minutes on les entendait se parler à voix basse enfin le quartier-maître nous demande s'il n'y avait pas un phare à Panama.

— Vous ne connaissez donc pas votre route ? lui disons-nous.

Il avoue alors que la pluie et l'obscurité l'empêchent d'apercevoir les feux de Panama ou de la Corvette ; il ne sait plus où il est.

Nous étions égarés !

Deux alternatives, aussi peu rassurantes l'une que l'autre, se présentaient à notre esprit : ou nous naviguions vers le large, et, dans ce cas, la mer allait devenir de plus en plus forte au fur et à mesure que nous avancerions. Or une chaloupe à vapeur, non pontée, qu'un embrun pouvait emplir d'un seul coup, n'offrait en pareille circonstance que des conditions de sécurité fort problématiques ; de plus, la petite soute ne contenait du charbon que pour six heures et il y avait bientôt près de trois heures que nous errions à l'aventure.

Que devenir quand la provision de charbon serait épuisée ?

Par cette mer démontée, une chaloupe ainsi désemparée ne tarderait pas à tomber en travers et à être roulée par la lame.

L'autre alternative était que le hasard, au lieu de nous conduire au large, nous menât dans la baie ; elle n'était pas plus gaie.

Je la connaissais par cœur cette baie de Panama dont, depuis plus de six semaines, je relevais l'hydrographie ; je la savais semée d'écueils, sur lesquels nous ne pouvions manquer de nous briser en naviguant ainsi à l'aveuglette.

En somme, de toute façon nous étions perdus.

Personne ne disait plus mot ni ne bougeait : on n'entendait à bord que le bouillonnement de l'hélice, l'écrasement des vagues, et nous allions toujours devant nous, piquant à pleine vitesse dans le noir, comme des aveugles.

Tout à coup, un feu perça les ténèbres devant nous.

— Le feu de la corvette! nous écrions-nous tous ensemble. Enfin!

Le quartier-maître met le cap en plein sur cette lumière. Mais, en approchant, en voilà une seconde qui se découvre dans la même direction, puis une troisième, puis une quatrième, toute une ligne enfin !...

C'était la promenade de Las-Bovedas !

Ainsi, après trois heures de navigation, nous nous retrouvions à Panama !

Mais là, nous nous trouvions en pleins Madrépores et je ne sais pas encore comment nous avons pu y arriver sans toucher.

Je crie au quartier-maître de virer de bord au plus vite; il était trop tard. Nous ressentons un choc épouvantable, suivi d'un craquement et d'un grincement de ferraille, puis la chaloupe s'arrête, et plus rien : l'immobilité absolue, complète. Nous étions sur un rocher, nous crûmes que nous allions couler.

A ce moment le mécanicien ouvrit la porte de son foyer, une gerbe de lumière s'en échappa qui nous éclaira en rouge.

Depuis trois heures que nous ne nous étions pas vus, l'effet fut fantastique.

L'équipage anglais perdit un peu la tête.

Le petit canot que la chaloupe traînait à sa remorque était venu se coller bord à bord : le matelot y sauta.

Le quartier-maître lui-même abandonna sa barre et témoigna à Tansonnat le désir d'y passer aussi :

— Restez ici, lui répondit-il. J'y reste bien, moi !

Il se rassit alors et, comme nous ne coulions pas, la confusion du premier moment se calma un peu.

Le mécanicien renversa la vapeur; l'hélice mordait l'eau, mais nous ne bougions toujours pas, quand une lame furieuse nous souleva, en déferlant. On entendit un nouveau grincement de ferraille, nous étions dégagés.

— All right ! cria le quartier-maître qui avait recouvré tout son sang-froid.

Nous partons machine arrière, puis nous virons de bord et nous filons à toute vapeur, orientés, maintenant que les feux de Las-Bavedas nous servent de point de repère.

Nous nous considérions comme sauvés et nous ne pensions plus qu'à la façon presque miraculeuse dont

nous avions échappé au danger, quand des cris partent de derrière nous, en pleine mer.

On s'interroge ; quelqu'un est-il tombé par-dessus bord ?

Alors on se rappelle : c'était le matelot qui, au moment de l'échouage, avait sauté dans le canot de remorque. Quand la chaloupe s'était dégagée, il n'avait pas eu le temps de repasser à notre bord, et maintenant, se sentant secoué d'une terrible façon dans sa coquille de noix, tremblant que la petite amarre ne cassât dans un acoup, il criait comme un beau diable et demandait qu'on l'embarquât.

Mais nous n'avions pas, pour le moment, le temps de nous occuper de lui. Il n'était pas mal dans son canot, et on l'y laissa jusqu'à ce que les derniers écueils de la baie fussent évités.

Cette fois, nous ne nous égarons plus ; au bout de dix minutes nous apercevons le feu de la corvette anglaise, que nous accostons. Il est neuf heures et demie.

On nous accueille avec de grandes démonstrations de joie. Tout le monde nous croyait noyés.

Alors le commandant en second nous explique comment nous avons échappé à un naufrage certain. C'est à une fausse quille en fer à T, placée sous l'avant de la chaloupe, que nous devons notre salut. Cette pièce de tôle a seule porté sur le rocher ; si

c'eût été la coque elle-même, elle se serait immédiatement ouverte.

Et, du reste, en remettant la chaloupe aux porte-manteaux, on constate que cette quille est en partie écrasée.

Nous sommes trempés, les officiers nous donnent des vêtements de rechange. Tansonnat fait particulièrement bien en lieutenant de vaisseau de Sa Majesté Britannique.

Nous dînons au carré et, pour nous réconforter tant au moral qu'au physique, nos hôtes nous font incurgiter force whisky et brandy.

— Chassons-nous toujours le caïman demain ? demande le commandant en second à la fin du repas.

— Certainement ! répondons-nous pleins d'enthousiasme.

Nous étions très réconfortés.

— Alors, reprend-il, nous allons partir.

Mais auparavant il se rend vers le commandant pour obtenir l'autorisation nécessaire.

— Je ne vous engage pas à sortir cette nuit, par un temps pareil, lui fait observer celui-ci. Cependant, ajoute-t-il, agissez comme vous l'entendrez ; vous êtes assez grand pour savoir vous conduire.

Il vient nous transmettre cette réponse ; nous n'en demandons pas davantage.

Il s'agit maintenant de faire parer une chaloupe. Ce ne sera plus cette fois le *Steam-Launch* que

nous allons prendre, mais la chaloupe de débarquement : une énorme embarcation à voiles qui pèse huit tonnes.

Ce n'est pas tout : il faut encore des hommes pour la manœuvrer, et comme il ne s'agit pas d'un service régulier, nous ne pouvons emmener que des volontaires.

L'équipage est couché à cette heure. Le premier lieutenant descend dans la batterie et demande des hommes de bonne volonté pour s'embarquer tout de suite.

Le temps est horrible, la mer toujours furieuse, aussi ceux qui se présentent sont-ils des marins excellents, mais des hommes à la cervelle un peu chaude, prêts à toutes les aventures. Il y a particulièrement parmi eux un ancien boxeur de Londres, que les officiers nous signalent comme un matelot intrépide, et aussi comme la plus mauvaise tête de l'équipage : il passe la moitié de son temps aux fers.

On termine l'armement de l'embarcation, on y entasse des conserves, ces provisions si chères aux Anglais, que nous fûmes fort heureux de trouver le lendemain. On y place jusqu'à un fourneau à pétrole pour faire la cuisine et préparer le thé.

Enfin, tout est *paré;* nous embarquons. Le commandant en second prend la barre, les voiles courent le long des drisses, elles se gonflent, la chaloupe s'incline et nous quittons le bord.

Il est onze heures et demie.

La chaloupe tangue beaucoup et donne de terribles acoups à la petite barque du pilote amarrée en remorque.

Nous avons en effet retrouvé à bord ce marin indigène qui avait eu la bonne idée de s'embarquer une demi-heure avant nous, ce qui lui a permis de recevoir le grain à bord de la corvette anglaise.

C'est, du reste, la seule bonne idée qu'il ait eue au cours de cette expédition, car, loin de nous être de quelque utilité, ce fut au contraire de lui que nous vinrent tous nos ennuis.

La chaloupe avait trois officiers pour la commander, six matelots expérimentés pour la manœuvrer : elle ne pouvait donc être en de meilleures mains. Aussi, bien que le gros temps continuât, je me couchai au fond, je m'enroulai dans ma couverture et je ne tardai pas à m'endormir avec une admirable sérénité.

Mais, vers quatre heures du matin un bruit extraordinaire me réveille, les matelots se pressent vers l'arrière en même temps que des cris se font entendre.

Je me lève, et je m'aperçois que l'on est en train de procéder au sauvetage d'un gamin de quatorze, ans environ, que je n'avais pas encore vu.

D'où sortait-il ? Comment se trouvait-il là ?

Il paraît que c'est le fils de notre pilote, que son

père avait emmené avec lui, le laissant dans son canot où il estimait qu'il serait mieux pour dormir. Malheureusement, un coup de mer a porté la frêle embarcation contre notre chaloupe ; elle s'est brisée et l'on n'a eu que le temps de sauver le gamin.

Il monte à notre bord, grelottant de froid et de peur ; ses vêtements de rechange, les voiles du canot flottent autour de nous ; le pilote voudrait bien qu'on les repêchât ; mais, comme le sauvetage du fils nous a déjà pris une bonne demi-heure et que nous sommes en retard pour la marée, nous ne nous attardons pas à rattraper ces quelques loques.

Nous avons eu beau faire : l'heure de la marée est passée. Nous voilà devant l'embouchure du Rio-Caimito ; impossible d'y pénétrer avant l'après-midi.

Il faut nous résigner.

Nous déjeunons en vue de ces rives plates, désolées ; quelques misérables cabanes de pêcheurs s'élèvent auprès de l'embouchure du Rio : une tristesse profonde, lamentable se dégage de ce pays aux exhalaisons mortelles. Au loin apparaissent les masses sombres de la forêt.

A une heure environ, le flot qui a monté nous permet de donner dans les passes ; la voile a été amenée et les matelots se mettent aux avirons. C'est un travail très dur pour ces hommes, après la nuit de fatigue qu'ils viennent de passer ; mais pas un ne

se plaint. Le boxeur surtout est superbe d'entrain; son maillot entr'ouvert laisse voir sa musculature puissante: sous son effort, l'aviron plie à se rompre.

Cette navigation dure trois heures. L'aspect général rappelle beaucoup celui du haut Chagres dans la partie qui se trouve en dehors des rapides; le rivage est tout plat et recouvert de forêts qu'une bande de sable plus ou moins large sépare de l'eau.

De ci, de là, quelques caïmans se montrent sur les berges ou dans la rivière, ridant l'eau de leur sillage: nous ne les tirons pas, de peur d'effaroucher les autres.

Enfin, tout à coup, sur la gauche, la rive s'abaisse, formant un goulet d'une cinquantaine de mètres de large qui communique avec une vaste lagune.

C'est le but de notre expédition.

Aucune description ne saurait dépeindre le spectacle qui s'offrit alors à nos yeux.

Sur le bord de cette lagune, des centaines de caïmans dormaient au soleil; le sol en était jonché, on les voyait rangés les uns à côté des autres par masses irrégulières, comme des pièces de bois dans un chantier de charpentier.

Il y en avait d'énormes, qui mesuraient certainement dix mètres de longueur.

Devant cette lagune déserte, sauvage, dont l'eau épaisse miroitait comme une nappe de plomb fondu sous le soleil tropical, et que peuplaient ces mons-

trueux sauriens aux formes antédiluviennes, on aurait cru assister à la résurrection de quelque paysage des premiers âges du monde, alors que, dans les vases chaudes du globe, grouillait la population des gigantesques amphibies.

L'illusion était complète.

Nous plaçâmes notre chaloupe au fond de la lagune, contre la berge, sur un banc de vase. Elle était presque échouée, mais cette position avait l'avantage de commander un petit chenal d'une vingtaine de centimètres de profondeur qui réunissait la plus grande partie de la lagune au chenal principal.

Les caïmans qui se trouvaient de ce côté devaient, pour regagner les eaux profondes du Caïmito, passer sous notre feu à dix ou douze mètres environ.

Une fois installés, nous fîmes une décharge générale sur ceux qui dormaient sur les bancs du fond de l'anse. Tous se jetèrent à l'eau, et le défilé commença.

Apeurés par les détonations, ne trouvant pas d'autre issue, ils s'aventuraient sur ce banc, presque à découvert, et passaient devant nous à une allure guère moins rapide que celle d'un cheval au trot.

Nous étions douze tireurs en comptant les matelots, à qui leurs officiers avaient permis d'emporter leurs fusils de guerre.

Douze coups de fusil partaient à la fois.

Les caïmans s'arrêtaient; sous l'influence de la

douleur on les voyait faire claquer leurs énormes mâchoires d'un air désespéré, arquer le dos comme des chiens blessés, battre l'air de leurs formidables queues, puis, au bout de quelques minutes s'éloigner avec deux ou trois de ces décharges dans le corps.

Mais d'autres se montraient : on tirait dessus; d'autres encore arrivaient, on tirait toujours : c'était une rage, une furie.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que, pendant notre expédition du haut Chagres, nous n'ayons jamais pu tuer net un caïman; ici nous les criblions de balles, l'eau était rouge de leur sang, et pas un seul n'est resté sur place; ils trouvaient toujours assez de force pour regagner l'eau, où la plupart mouraient.

Après le massacre, on voyait leurs cadavres échoués le long des rives ou flottant comme d'énormes épaves.

Et toujours il en arrivait, et toujours nous tirions; nos fusils nous brûlaient les mains.

A un moment, une série formidable de *goddams* s'élève derrière nous, dans la chaloupe; nous nous retournons, et nous voyons un matelot anglais, le boxeur, en train de s'escrimer à coups de hache avec un caïman qui s'était imaginé de passer sur la vase, entre notre chaloupe et la berge.

Déjà celui-ci avait reçu une profonde entaille derrière la tête, et bien que ses mouvements fussent à demi paralysés par cette blessure, il essayait de

se retourner et de happer le bras de son adversaire entre ses mâchoires, qui se refermaient avec des claquements effrayants.

L'Anglais était comme fou furieux. Son tempérament d'ancien boxeur reparaissait; il jurait, criait, prodiguait toutes les invectives possibles au caïman en le criblant de coups de hache. Enfin il en eut raison, et il acheva de lui séparer la tête du corps.

Mais pendant cette lutte, le défilé ne s'interrompait pas de l'autre côté, et les feux de salve continuaient.

On ne peut savoir combien il en a passé devant nous, des centaines, peut-être des mille. Si l'idée leur était venue de nous attaquer dans notre chaloupe, en cinq minutes, par leur seule poussée, en grimpant les uns sur les autres, ils auraient monté à bord.

Il y en avait qui mesuraient bien soixante centimètres d'épaisseur, et tout cela, en recevant les balles, ouvrait des gueules comme des cavernes et claquait des mâchoires avec un bruit qui perçait celui de la fusillade et donnait le frisson.

Le carnage a duré une heure et demie, une heure et demie pendant laquelle nous n'avons cessé de tirer; chacun de nous a brûlé environ cent cinquante cartouches.

A la fin, fatigués de tuer, c'est le mot, nous quittons notre position et nous allons mouiller au large,

en plein milieu des eaux profondes de la lagune.

Les matelots déballent les provisions, préparent le thé, et, en quelques minutes, ils nous servent un lunch plantureux qui répare nos forces.

Pendant notre repas, le calme s'est rétabli dans la lagune, les caïmans reprennent confiance, on les voit de nouveau nager dans toutes les directions ou s'étendre paresseusement sur les bancs de vase.

L'un d'eux vient à passer à quelques mètres de la chaloupe, nageant en silence, ridant à peine l'onde qu'il fendait rapidement, à la manière des chiens. Il n'y avait que le bout de son museau qui émergeât.

Tousonnat prend son winchester, ajuste cette petite masse noire et tire. La balle a porté, car aussitôt le caïman, comme ahuri, fait cinq ou six culbutes coup sur coup, nous éclaboussant des coups de sa queue. Dans son affolement, il se dirige de notre côté et longe les flancs de la pirogue; Tansonnat quitte son fusil, saisit son revolver et lui décharge presque à bout portant ses six balles, qui ne font que ricocher sur ses écailles.

Pour entamer cette cuirasse, il faut la force de pénétration d'un winchester ou d'un remington.

Quand le lunch fut terminé, il était à peu près cinq heures du soir; nous ne pouvions songer, à cette heure, à recommencer le massacre, et, du reste, après celui auquel nous venions de nous livrer,

nous n'avions rien à espérer de mieux : les cadavres qui flottaient autour de la chaloupe le prouvaient suffisamment.

Nous nous décidâmes donc à partir pour atteindre l'embouchure au plus vite et ne pas être bloqués pendant la nuit dans les vases du Caimito.

Les matelots commençaient à hâler la chaîne de l'ancre, quand un mugissement qui ne ressemblait à aucun son connu vint frapper nos oreilles.

Sur la berge, deux caïmans énormes, monstrueux, épais comme des troncs d'arbres centenaires, se précipitaient l'un sur l'autre.

Ils entrechoquaient leurs mâchoires dans un cliquetis que nous percevions très bien, se chargeant en poussant leurs mugissements qui se répercutaient par ricochets sur la surface de la lagune.

Et le fait nous paraissait d'autant plus étrange que tous ceux que nous avions blessés n'avaient pas poussé un cri.

C'était un spectacle fantastique!

Sans qu'on le leur eût commandé, les matelots avaient cessé les préparatifs de l'appareillage; immobiles, silencieux, nous attendions tous la fin de la lutte, quand l'homme, qui tenait en main la chaîne de l'ancre, la laissa échapper par mégarde.

Elle retomba en se déroulant avec le bruit de ferraille que l'on sait; effrayés, les deux caïmans s'ar-

rêtèrent ; puis, nous ayant aperçus, ils se jetèrent à l'eau.

Il nous sembla que c'était là le bouquet de notre fête ; nous partîmes.

En descendant le courant, la chaloupe filait avec rapidité et nous espérions toujours arriver à l'embouchure avant la nuit. Malheureusement notre pilote, bien que spécialement engagé pour la navigation de cette rivière, ne la connaissait pas du tout. A chaque instant nous touchions sur quelque banc de vase, et renflouer une embarcation de cette taille n'était pas une mince besogne.

Les hommes commençaient à se fatiguer. Les officiers comprirent qu'il nous serait impossible de sortir des passes avant la nuit; aussi, apercevant une cabane sur la rive, décidèrent-ils d'en profiter pour établir notre campement avant que le jour eût complètement disparu.

La chaloupe accoste le rivage; chacun prend ses armes, saute à terre, et nous voilà partis tous les douze, le fusil sur l'épaule, le revolver à la ceinture, pour demander l'hospitalité de la nuit à deux fiévreux qui habitaient cette cabane.

C'est seulement devant leur effarement que nous nous apercevons de ce déploiement inconscient de force militaire. Nous partons d'un grand éclat de rire, et comme le rire est d'un heureux symptôme dans toutes les langues, nos hôtes ne tardent

pas à se rassurer et nous offrent de bon cœur ce que, tout à l'heure, ils ne nous auraient accordé que tremblant de peur.

Les Anglais s'installent ; ils exhibent les ustensiles de cuisine les plus ingénieux, les vaisselles les plus extraordinaires et nous font faire un dîner succulent.

Notre chambre à coucher est établie sur un petit plancher perché entre les quatre poteaux d'un mauvais rancho, situé à quelques pas de la forêt. C'est un peu un château branlant, pour lequel le poids de quatorze hommes, en comptant le guide et son fils, est un pesant fardeau.

L'édifice remue d'une façon inquiétante à chacun de nos mouvements, et rien ne prouve que dans le courant de la nuit nous ne nous réveillerons pas par terre ; mais nous sommes tous si fatigués, que nous nous endormons bientôt, laissant à la Providence le soin de veiller sur notre sécurité.

Tout s'est fort bien passé, et le lendemain matin nous constatons que rien n'est démoli. C'est égal, maintenant que nous ne sommes plus obligés d'y rester, nous nous empressons de quitter ce château de cartes. Nous descendons, bâillant encore, quand Tansonnat nous appelle.

On accourt et on le trouve à côté d'un homme assis par terre, le dos appuyé contre un des premiers arbres de la forêt ; ses jambes sont allongées au milieu d'une large flaque de sang.

C'est un métis indien qui parle un jargon presque incompréhensible ; il finit cependant par nous expliquer qu'il est arrivé là cette nuit et qu'il est blessé à une jambe.

Il nous montre une plaie hideuse, et comme nous lui conseillons de se faire soigner, il nous répond avec un grand flegme qu'il n'y a rien à faire et qu'il se sait perdu.

C'est tout ce que nous pouvons tirer de lui.

D'où venait ce malheureux? où allait-il? comment avait-il pu traverser ces déserts avec une jambe dans cet état? Depuis quand traînait-il cette plaie? Autant de questions qui restèrent pour nous sans solution ; il ne nous comprenait pas et du reste paraissait peu enclin à notre conversation.

Comme il refusait tout secours, les matelots étant venus nous annoncer le déjeuner, nous le laissâmes au pied de son arbre.

Puis, nous fîmes nos préparatifs de départ ; les matelots rembarquèrent le poêle, replacèrent la vaisselle dans les paniers et, pour ne pas nous trouver à court de vivres si quelque accident venait encore retarder notre navigation, nous achetâmes un poulet aux habitants du rancho.

Le prix fut débattu, arrêté ; il ne s'agissait plus que de prendre livraison du volatile ; mais ce n'était pas chose commode ; il avait été élevé à l'état presque sauvage et se dérobait par une

poursuite obstinée, à toute tentative de capture.

Le boxeur lancé à sa poursuite. avait beau jurer, lui montrer ses poings formidables, le poulet n'en courait que de plus belle; enfin à bout de souffle, épuisé, et peu soucieux de proportionner les causes aux effets, il prit son *martiny* d'ordonnance et canonna l'infortunée volaille à quatre ou cinq mètres de distance.

Bien nous prit, durant notre route, de ne pas avoir besoin de recourir à ce rôti supplémentaire, car ainsi mitraillé il n'eût pas été mangeable.

Au moment de monter en canot, nous allons revoir notre Indien blessé.

Il était mort, à la même place, dans la même position, le dos appuyé contre l'arbre. On eût dit qu'il dormait.

Le pauvre diable avait raison quand, quelques heures auparavant, il prétendait que dans son état il n'y avait plus rien à faire.

Nous laissâmes les deux habitants du rancho s'arranger comme ils l'entendraient de ce cadavre qui leur était si inopinément arrivé, puis nous regagnâmes notre chaloupe.

Aucun incident ne marqua notre retour; la mer s'était calmée et le soir, vers dix heures, après une belle traversée, nous nous rangions le long du bord de la corvette anglaise.

Seulement, nous rentrions le mardi quand on

nous attendait le lundi. Les échouages successifs dans la descente du Caïmito, dus à la maladresse et à l'ignorance de notre pilote, nous avaient valu ce retard en nous obligeant à passer dans le rancho, la nuit que nous comptions employer à naviguer.

Les officiers anglais nous accueillirent avec de nouvelles démonstrations de joie. On nous croyait noyés.

— Encore ! s'écria Tansonnat exaspéré.

C'étaient les vêtements du pilote et de son fils qui, tombés à la mer au moment du naufrage de leur barque, et portés ensuite à la côte par les lames, avaient donné la première alarme ; puis, notre retard arrivant par là-dessus avaient justifié ces inquiétudes, et nos amis, maintenant, étaient absolument convaincus de notre perte.

Seuls, les officiers anglais, plus habitués aux hasards de la mer, conservaient encore quelque espoir, bien qu'ils ne fussent que peu rassurés.

Il était tard, nous dînâmes ce soir-là à bord et nous y passâmes la nuit, remettant au lendemain de surprendre nos amis par notre retour en bonne santé.

En effet, pour une surprise, notre apparition en fut une et de superbe envergure. On nous croyait bien au fond du Pacifique.

Alors se passa un phénomène sur lequel nous ne comptions pas.

Nous fîmes connaissance avec cette situation bizarre d'un pauvre diable de défunt se montrant, tout d'un coup, au milieu de ceux qui, déjà, depuis deux jours, lui ont accordé le tribut de regrets dont on le jugeait digne.

Eh bien, elle n'est pas gaie cette situation !

On avait pour ainsi dire pris notre deuil, on avait pour la circonstance dit beaucoup plus de bien de nous qu'on n'en pensait, on avait exalté nos vertus, caché nos défauts, en un mot on s'était habitué à notre suppression, on avait même télégraphié à Paris pour faire pressentir notre noyade, avec les ménagements d'usage, et voilà que maintenant il fallait revenir sur tout cela !

Pour un peu on nous eût considérés comme des trouble fête.

Quand on est mort, dit la chanson, c'est pour longtemps ; ma foi, il vaut beaucoup mieux qu'il en soit ainsi.

CHAPITRE XIV

Le tremblement de terre. — Ce qu'on peut faire en quarante-cinq secondes. — Par la fenêtre. — La panique. — Encore la marche de Boccace. — A dos de médecin. — Diverses aventures. — Nouvelles secousses. — Le doigt de Dieu. — Campements. — La salle de dissection. — Effets du tremblement de terre dans les autres parties de l'isthme. — Retour en Europe.

Ce soir-là, à la roulette, la veine s'était montrée impitoyable pour les joueurs. Pour ma part, si je m'étais entêté, j'aurais, comme on dit en argot de jeu, perdu tout ce que j'aurais voulu. Aussi, jugeant inutile de continuer une lutte inégale, dépité contre le sort, je me retirai de bonne heure sous ma tente.

En d'autres termes, je rentrai à dix heures et demie, environ, chez moi, place San-Francisco, où après une nouvelle installation causée par le départ de plusieurs membres de l'ancienne bande, je demeurais avec Didier, le médecin de l'hôpital.

Il faisait une chaleur étouffante, et la nuit, claire, brillante, sereine, s'annonçait comme une des plus belles.

C'était le 6 septembre 1882, une date dont se souviendront longtemps ceux qui se trouvaient alors à Panama.

Je me vêtis de mon pen-jab chinois, qui remplissait l'office de costume de nuit, je me couchai dans mon hamac et je m'endormis bientôt, rêvant que je faisais sauter la banque, comme doit rêver tout joueur décavé.

Mais tout à coup, dans mon sommeil, il m'a semblé que mon hamac exécutait une série de mouvements désordonnés.

Je me réveille tout à fait, pensant que quelqu'un ayant pénétré dans ma chambre, s'amusait à le secouer. Je cherche des yeux dans l'obscurité, je ne vois rien, et et même temps voilà une pluie de plâtras qui se détache du plafond et tombe autour de moi; les soubressauts du hamac deviennent plus violents, les murs craquent avec un bruit sourd, mat, les boiseries se fendent, comme dans un crépitement de fusillade.

Et le tout était accompagné d'un grondement souterrain comparable à celui du tonnerre dans le lointain, mais que, par une impression spéciale, on aurait senti éclater directement sous soi.

A ce moment, ma pensée fut que la maison s'écroulait.

Je me levai affolé et me précipitai vers la porte qui donnait sur l'escalier de sortie.

C'était un escalier droit, à marches de bois, qui descendait sous une voûte de maçonnerie.

Au moment de m'y engager, il me parut osciller.

L'impression fut horrible.

D'abord c'était la stabilité du sol, qui est comme la condition même de notre existence, qui brusquement faisait défaut, ensuite, cette vie que semblaient prendre les choses inanimées.

Les marches de cet escalier craquaient, criaient, se soulevaient en mouvements désordonnés; on eût dit d'une meute d'animaux informes se précipitant, se bousculant dans un assaut fantastique. Les murs perdaient leur aplomb, le reprenaient, et laissaient voir après chacune de ces convulsions de longues lézardes qui les sillonnaient; la voûte s'effritait en une grêle de plâtras; des moellons en tombaient, résonnant sur ces gradins de bois avec un bruit lugubre.

Je pensai que jamais je n'aurais le temps d'arriver en bas avant que tout cela ne s'écroulât.

Cette longue cage d'escalier me faisait l'effet d'un gigantesque piège où je n'avais que le pied à mettre pour que, comme par un mouvement de déclic, tout s'effondrât sur ma tête.

Aucun cauchemar ne peut donner une sensation pareille.

Je renonçai à ce moyen de fuite, et traversant de nouveau ma chambre, je courus à la fenêtre. Je l'ouvris d'un seul coup, j'enjambai la balustrade.

Mais comme mon balcon se trouvait à une hauteur assez élevée du sol, huit mètres environ, et, que

risquer un saut pareil, constituait un danger sérieux, mon intention était de ne sauter qu'à la dernière extrémité, au moment précis où la maison s'écroulerait. Je me tins donc en dehors, cramponné à la barre d'appui, prêt à tout évènement.

Au-dessous de moi, cette place, tout à l'heure déserte, s'étendait maintenant, fourmillante d'une foule compacte. L'aspect en était curieux : les hommes se tenaient pour la plupart immobiles, muets, atterrés; dans le brouhaha qui s'élevait, on n'entendait pas leurs grosses voix, mais, par contre, les cris des femmes s'unissaient dans un concert aigu ; elles couraient de tous côtés, les unes effarées, portant, sur leurs bras, leurs enfants qui pleuraient ; d'autres, agenouillées au milieu de la place, récitaient des prières à haute voix. Des « *Ave Maria* » éperdus montaient vers le ciel.

Les animaux eux-mêmes semblaient partager la terreur commune : les chevaux hennissaient, les chiens hurlaient lamentablement, les singes attachés sur les terrases piaillaient et, dans les ranchos, les vaches se débattaient au bout de leurs attaches, en beuglant.

Ainsi vue d'en haut, dans la demi-obscurité d'une nuit claire, cette place présentait le coup d'œil fantastique d'une scène de la fin du monde, telle que l'imagination peut se la représenter.

Dans ces moments où la vie est en jeu, les facul-

tés de l'esprit atteignent un degré de développement inouï, les réflexions se succèdent dans le cerveau avec une rapidité et une précision dont il est impossible de se douter en temps ordinaire. A peine suis-je resté quelques secondes sur ce balcon, et j'ai eu le temps de me rendre compte de mille détails.

Alors, moi qui croyais jusqu'ici à l'écroulement isolé de notre maison, je compris qu'il s'agissait d'une catastrophe générale.

A un moment, les oscillations me parurent augmenter, je levai la tête et je regardai la corniche : je la vis littéralement venir sur moi.

Il n'y avait plus à hésiter; je pris mon élan et je sautai aussi loin que je pus, pour ne pas être enseveli sous les décombres.

C'est haut huit mètres, beaucoup plus qu'on ne se le figure généralement ; et le saut en paraît terriblement long.

On a peine à prendre sa respiration, on est à demi asphyxié, et surtout, le sentiment prédominant est un sentiment de pesanteur immense, démesurée, qui va en s'augmentant au fur et à mesure que l'on approche du sol : il semble que l'on pèse dix fois son poids.

En tombant à terre, je crus que j'allais m'écraser; je ne fis que rouler, et je finis par m'échouer sur une des petites plaques de gazon qui parsèment, à l'aventure, la place San-Francisco.

Comment ne suis-je pas tombé sur la tête de quelqu'un au milieu de cette foule épaisse ? Je n'en sais rien. Une chance inespérée me favorisa, car j'évitai, aussi, ces tessons de bouteilles, ces débris de poteries qui jonchent le sol des rues de Panama et, sur lesquels, mes pieds nus se seraient horriblement blessés.

Je me relevai à demi étourdi ; mais enfin je me relevai, et j'allai m'asseoir sur quelques poutres qui se trouvaient déposées à une dizaine de mètres de là.

Je marchais bien ; je n'avais donc rien de cassé.

Sur ces madriers se trouvait réuni un groupe de braves gens de Panama que je ne connaissais pas et qui, pour la plupart, ne se connaissaient pas davantage entre eux ; mais, ainsi que dans toute émotion populaire, on pérorait, on discutait comme entre amis.

Là seulement j'appris qu'il s'agissait d'un tremblement de terre. Il était trois heures. Maintenant, les secousses étaient finies ; elles avaient dû cesser pendant mon saut, ou aussitôt après. En tout cas la maison ne s'était pas écroulée, et j'aurais pu en sortir par l'escalier, au lieu d'exécuter ma parabole.

Mais, nul ne pouvait prévoir une terminaison si brusque ; si le tremblement de terre avait continué seulement deux secondes de plus, le moyen extrême auquel j'avais eu recours eut encore été le meilleur.

Le groupe de bourgeois panaméens continuait à disserter sur le cataclysme et à débiter avec conviction un tas de sottises inénarrables.

Les uns prétendaient que les secousses allaient recommencer dans cinq minutes, les autres assignaient un terme d'une demi-heure; quant à ceux qui avaient habité le Vénezuela, où ces accidents sont fréquents, ils posaient pour les gens qui en *avaient bien vu d'autres*, et racontaient des histoires terrifiantes.

Le calme était un peu revenu; on se cherchait, on s'appelait; il devait y avoir peu d'accidents de personnes : de ce coin de la place San-Francisco, on apercevait bien des murs lézardés, des balcons plus ou moins déplacés, mais pas d'écroulements.

La vie avait repris : une foule aussi nombreuse qu'en un jour de fête emplissait les rues, et c'était un spectacle étrange que celui de cette animation, succédant au calme de la nuit, brusquement, en quelques minutes. Car on ignorait encore le temps exact qu'avaient duré les secousses, mais il semblait certain qu'elles ne s'étaient pas fait sentir plus d'une minute.

Et, comme pour compléter cette apparence de fête, tout à coup, éclatent les sons joyeux de la musique militaire qui se promène à travers la ville, jouant la marche de *Boccace*.

C'était une idée dn général gouverneur, qui avait

trouvé cet ingénieux moyen de rassurer immédiatement la population.

En effet, quand on eut entendu cet air martial, une détente s'opéra dans les esprits surexcités, et chacun rentra chez soi avec plus de confiance.

Moi-même, suffisamment reposé, je jugeai le moment venu d'aller m'informer du sort de mes amis; je voulus alors regagner ma chambre pour mettre au moins des chaussures et endosser un vêtement plus étoffé que mon *pen-jab* chinois.

Je me levai, mais j'avais trop présumé de mes forces; à chaque pas, je sentais dans les pieds, dans les chevilles des douleurs atroces Impossible de marcher, de me tenir même debout; force me fut de me laisser tomber sur un autre tas de madriers, à quelques mètres, seulement, de ceux que je venais de quitter.

A ce moment, Didier parut à son balcon; je l'appelai.

— C'est donc vous! me répondit-il. Je vous cherchais. Vous n'avez pas de mal?

— Vous me le direz quand vous m'aurez vu. J'ai sauté, et je ne puis plus me tenir sur mes jambes.

— Je descends!

Quelques minutes après, il était vers moi. Il me prit sur ses épaules et me remonta dans ma chambre, où il m'étendit sur un cadre de sangle. Puis il m'examina et déclara que je n'avais rien de cassé; les

muscles des pieds et des jambes étaient seulement luxés et j'en serais quitte au bout de quelques semaines de repos.

C'était, en somme, m'en tirer à bon compte.

Alors commence le défilé des amis et des collègues qui viennent chercher des nouvelles. On échange ses impressions, chacun conte ses aventures.

D'abord Tansonnat; les siennes se bornent à avoir descendu, pendant la panique, l'escalier du Grand-Hôtel, où il habitait pour le moment, au milieu d'un essaim de jeunes misses américaines apeurées et vêtues seulement de ce simple appareil dont parle le pudique Racine.

Il a ainsi pu jouir d'aperçus inespérés et déclare très nettement que, pour sa part, il ne serait pas ennemi, de temps en temps, de quelques tremblements de terre dans ces conditions-là.

Ce Tansonnat! même dans les plus atroces convulsions de la nature, son tempérament incandescent ne perd pas ses droits!

— *Impavidum ferient ruinæ!* s'écrie un de nos collègues, qui abuse lâchement du trouble commun pour placer une citation latine.

Puis c'est le tour du sous-chef du bureau des études.

Lui a couru des dangers plus sérieux et son aventure a failli tourner au tragique. Il habitait une

maison contiguë au petit palais qui servait de chambre des Représentants. Réveillé comme tout le monde par les secousses, il avait dégringolé l'escalier à la hâte et, traversant la rue, il s'était réfugié sur le trottoir opposé; pur effet du hasard, car ce côté-là, aussi, était bordé de maisons et il n'avait pas de motifs pour fuir plutôt les unes que les autres.

Mais ce fut une inspiration heureuse; il n'avait pas plutôt franchi la chaussée, que la chambre des Représentants s'écroulait, couvrant de ses décombres la place qu'il venait de quitter.

Comme accidents, on parlait alors d'un médecin qui se serait brisé les deux jambes en sautant par sa fenêtre; mais ce n'étaient encore que de vagues renseignements.

Maintenant que nous étions tous rassurés sur notre sort réciproque, la bande se dispersa, et chacun rentra chez soi pour prendre un peu de repos, nécessaire après ces émotions.

Nous restâmes nous deux Didier, et lui, aussi, se sentant fatigué, me laissa sur mon cadre, pour regagner son hamac, dans sa chambre.

Je ne pouvais dormir, mes souffrances augmentaient, elles devenaient intolérables; et, dans cette insomnie, les réflexions les plus noires me traversaient l'esprit, une surtout qui s'était implantée avec une ténacité extraordinaire : s'il survenait une autre secousse, pensais-je, il me serait absolument

impossible de me sauver avec mes deux jambes paralysées, et je serais fatalement pris sous les décombres comme un rat dans un piège.

Cet état de veille, le train de fièvre que me donnait ma blessure, m'excitaient les nerfs : à chaque instant, la maison me paraissait osciller sur ses fondations. Pareil accident s'était bien présenté une première fois, pourquoi ne se reproduirait-il pas?

Le sol de Panama avait perdu toute ma confiance.

Cette situation de rêverie douloureuse durait depuis une vingtaine de minutes environ, quand je sentis mon cadre s'agiter d'une façon assez forte.

Cette fois, je ne me trompe pas! C'est bien le tremblement de terre qui recommence : voilà les boiseries qui craquent, les murs qui se fendent, les plâtras qui retombent, la vaisselle qui se remet à se heurter dans les placards, en même temps que le tonnerre souterrain se reprend à gronder et que de la place monte déjà la clameur confuse de la foule.

J'essaye de me lever, la douleur est trop forte, je roule par terre. A ce moment entre Didier : il me charge de nouveau sur son dos et me descend sur la place, où il m'installe encore une fois sur le tas de madriers.

Plus tard, je ne pus m'empêcher de comparer mon brave ami Didier qui passa une partie de cette nuit à me transporter sur ses épaules, différence d'âge à part, à Enée sauvant Anchise; mais plus tard seule-

ment, car pour le moment nous n'avions, ni l'un ni l'autre, l'esprit aux évocations classiques.

Cette place tout à l'heure vidée par la foule, la voilà envahie de nouveau; l'aspect est le même que la première fois, et sur ces madriers se retrouve le même groupe de bourgeois panaméens.

Les secousses ont cessé; il semble qu'il suffise que les habitants descendent dans la rue pour qu'elles s'arrêtent, comme par enchantement.

Les conversations reprennent, et l'éternelle vanité humaine se retrouve ici : ceux qui avaient annoncé de nouvelles secousses triomphent.

Le clan des : *Je vous l'avais bien dit,* aussi insupportable à entendre rabâcher en espagnol qu'en français, s'en donne à cœur joie, et les anciens habitants du Vénézuela continuent leurs effroyables histoires de tremblements de terre, dépeignant en termes horribles les maisons écroulées, les crevasses déchirant le sol, engloutissant dans leurs gueules béantes des villages tout entiers. Ils nous prédisent la dislocation complète de l'isthme.

— Si au moins une de ces crevasses avait l'intelligence de s'ouvrir dans toute la longueur du canal, ce serait toujours autant de fait!

C'est un de nos collègues qui, agacé par les évocations sinistres de ces prophètes de malheur, émet cette burlesque réflexion avec un grand sang-froid.

Cependant, on se demande si c'est véritablement

fini ; on se rassure encore et, bien que cette fois la marche de Boccace ne se fasse pas entendre, on recommence à rentrer timidement dans les maisons.

Pour moi, je m'y refuse absolument ; je n'ai plus du tout confiance.

Devant ma volonté si nettement exprimée, mes amis vont chercher mon cadre, l'installent dans un rancho voisin qui sert d'écurie, me couchent dessus et me laissent là.

— A la prochaine secousse ! me disent-ils en s'éloignant.

L'écurie est pleine de chevaux ; deux se sont détachés et viennent me flairer avec étonnement.

Bientôt le jour paraît, ramenant le calme ; le danger est toujours le même, mais on le regarde plus froidement : simple affaire de nerfs.

Alors les nouvelles commencent à affluer, plus sérieuses, dégagées de l'effarement du premier moment.

Les accidents de personnes ont été fort rares : le plus grave est toujours celui de ce médecin dont on avait déjà parlé pendant la nuit ; il s'est cassé les deux jambes en sautant d'une fenêtre, cependant de deux mètres plus basse que mon balcon.

Cette rareté d'accidents doit être attribuée au caractère particulier du tremblement de terre ; les secousses ayant d'abord commencé faiblement, puis

ayant été *crescendo*, si bien qu'à la fin, au moment où les plafonds se crevaient et les moellons tombaient, tout le monde était déjà dehors.

Et la plus longue des secousses, la première, n'a duré que quarante-cinq secondes : on le sait maintenant par les appareils enregistreurs.

Ainsi, en quarante-cinq secondes, toute une population a eu le temps de se réveiller, de se vêtir plus ou moins sommairement et de descendre dans la rue !

Et l'on s'émerveille devant les pompiers qui, la nuit, mettent environ une minute et demie pour descendre aux agrès, dans la cour du quartier !

Pour moi, quand je me rappelle tout ce que j'ai fait pendant ces quarante-cinq secondes, quand je repasse toutes les réflexions qui m'ont traversé l'esprit, il me semble qu'il s'est écoulé au moins cinq minutes.

En même temps que les nouvelles officielles, les potins circulent ; on se raconte certaines aventures burlesques auxquelles ce tremblement de terre a donné lieu.

Une des plus amusantes est celle d'un des employés de la Compagnie qui, ayant trop bien festoyé ce soir-là, était rentré légèrement ému.

Il s'était couché et endormi de ce calme et profond sommeil qu'un faux adage attribue aux justes,

lorsqu'il lui sembla vaguement entendre tambouriner à coups de pied sur sa porte.

Il ne s'était pas trompé ; on frappait bien à coups redoublés. C'était un de ses amis, un des employés supérieurs, mais un homme grave celui-là, d'une tenue absolument correcte.

La secousse l'avait réveillé : il s'était précipité hors de sa chambre et, passant devant celle de son ami, il l'avait ainsi averti du danger; puis, sans s'attarder dans le corridor, dont le plafond se désagrégeait déjà, il avait couru à la porte donnant accès sur l'escalier. Mais le tassement l'avait coincée, impossible de l'ouvrir. Alors, il était revenu vers une fenêtre qui donnait sur des jardins et, au niveau de laquelle, précisément, aboutissait la crête d'un long mur.

Plutôt que de risquer un saut aussi dangereux, il enfourcha ce mur et il commença à chevaucher de cette étrange manière, tâchant de mettre la plus grande distance entre lui et la maison, qu'à chaque instant il croyait voir s'écrouler.

Cependant les coups de pied dans la porte avaient été entendus. Avec la lenteur et la confusion d'idées spéciales à l'état où se trouvait notre dormeur, il se demandait qui pouvait bien venir le déranger à cette heure, quand, étendant la main sur son lit, il rencontra des plâtras.

— Oh ! s'écria-t-il furieux, en voilà une mauvaise farce !

Alors il se leva, et confondant ses oscillations propres avec celles du sol, il alla ouvrir la porte et se lança dans le couloir, à la recherche du mauvais plaisant.

La première chose qu'il vit, par la fenêtre, fut le grave employé supérieur, à cheval sur le mur.

— Ah! ça, que diable faites-vous là dessus à cette heure? lui cria-t-il au comble de l'étonnement.

— Un tremblement de terre! lui répondit l'autre en continuant son équitation précipitée.

— Un tremblement de terre... Que me chantez-vous là? C'est encore une farce comme celle que vous m'avez faite tout à l'heure, en me jetant des plâtras dans mon lit! Vous savez, je ne trouve pas ça drôle!

— Le tremblement de terre! Le tremblement de terre! continuait toujours l'autre sur le mur.

A ce moment un morceau du plafond se détacha et vint s'écraser sur le parquet.

Immédiatement il comprit tout. En un bond, il atteignit la porte, qu'une nouvelle secousse venait de décoincer, dégringola l'escalier et arriva dans la rue absolument dégrisé.

Ce tremblement de terre s'est propagé dans tout l'isthme; en certains endroits, la terre s'était entr'ouverte en de petites crevasses.

Quant aux brigades disséminées sur les chantiers,

elles ont été beaucoup moins effrayées dans leurs baraques de bois, que nous, dans nos maisons de briques et de moellons.

Quelques craquements, quelques oscillations amorties par l'élasticité des poteaux, c'est tout ce qu'elles ont ressenti. Ainsi, Montcenaux qui était à Emperador, nous a dit ne pas être seulement sorti de son baraquement.

Le mouvement de trépidations s'est étendu jusqu'à la mer. A bord des bateaux mouillés en rade, on a cru pendant quelques minutes que l'on talonnait, et l'officier de quart du stationnaire anglais a même remarqué qu'à ce moment, la boussole affolait.

Cette journée se passa tranquillement : les habitants avaient repris courage, et l'on était rentré de bonne heure, chacun se sentant fatigué par la nuit blanche de la veille.

Mais à neuf heures et demie une nouvelle secousse se fait sentir, les maisons se remettent à trembler !

Voilà encore une fois tout Panama dans les rues.

Pour le coup, on devenait nerveux ; personne ne voulait plus rentrer dans les maisons, et l'on prit le parti héroïque de camper sur la place publique.

C'est qu'à Panama on n'était pas habitué aux tremblements de terre ; de mémoire d'homme on ne

se souvenait pas d'en avoir vu, et l'impression de frayeur n'en était que plus vive.

Dans les pays comme le Vénézuela, où ils sont fréquents, les habitants n'éprouvent plus cette sorte de panique qui s'était emparée de l'esprit de la population de Panama; et puis, les précautions y sont prises en conséquence.

Rarement les maisons ont plus d'un étage, et le bois entre pour une grande partie dans les matériaux de construction.

Ainsi, sous les fenêtres, au-dessus des portes, de larges baies sont ménagées, plafonnées de fortes poutres solidement étayées par des pièces de bois. Le reste de la maison pourrait s'écrouler, que les habitants trouveraient toujours un abri dans ces espèces de guérites.

Mais à Panama, rien de tout cela n'existait: au contraire, comme la ville avait été détruite par un incendie, une ordonnance de police interdisait les constructions de bois.

Les maisons n'étaient que des tas de moellons qui à chaque secousse se désagrégeaient et qu'une oscillation plus forte aurait renversés.

Or, du moment que la terre avait tremblé un peu, on ne voyait pas pourquoi elle ne tremblerait pas davantage à un moment donné, et plutôt que de vivre dans des transes perpétuelles, on préféra s'installer sous des tentes, en pleine rue.

Il tombait cette nuit-là une petite pluie fine, qui n'ajoutait aucun agrément aux délices problématiques d'une pareille installation.

Le lendemain, on chercha un endroit plus convenable. Tous ceux qui le purent, partirent pour planter leur tente dans la savane environnante.

Panama présentait l'aspect d'un immense déménagement : ce n'étaient que voitures transportant du matériel de campement improvisé, des objets de literie, des ustensiles de cuisine les plus hétéroclites.

Un pareil bouleversement de la vie, une pareille confusion ne se produisent pas parmi une population un peu nombreuse, sans amener une certaine effervescence. La foule est bête et veut toujours trouver un éditeur responsable de ses malheurs. C'était à nous qu'elle s'en prenait. On disait, et très sérieusement parmi le peuple de Panama, que la Compagnie du canal avait attiré les colères célestes en s'attaquant à l'œuvre de la création. Si Dieu avait mis un isthme à Panama, c'était bien un isthme et non un canal qu'il avait entendu faire; nos projets de percement devaient lui paraître impies, et il nous en punissait en nous envoyant un tremblement de terre.

Fort heureusement, ces colères ne se traduisirent qu'en murmures parmi la foule et n'allèrent pas plus loin.

La ville maintenant était abandonnée. Même, un ordre de service officiel de la Compagnie parut à ce moment, annonçant que l'agent supérieur mettait, à la disposition des employés du canal, un certain nombre de wagons, pour y bivouaquer.

Habiter dans des wagons n'était peut-être pas le comble du confortable, mais c'était encore une situation préférable à un campement sous la tente, surtout par cette pluie qui tombait sans relâche.

Quant à nous, les membres de la *popote*, grâce à nos amis les médecins, nous avions trouvé un autre refuge dans des conditions d'installation bien préférables.

Un matin, on chargea une voiture de nos bagages, de nos ustensiles de ménage, de literie; on me déposa sur tout cela, à côté d'un singe appartenant à l'un des médecins, et cet étrange convoi, escorté par une dizaine de nos amis, quitta la ville et se dirigea vers l'hôpital.

On s'arrêta devant une petite baraque en bois léger, très propre, coquette même d'apparence, qui devait nous servir de logement provisoire.

C'était la salle de dissection.

Il y eut un petit mouvement de froid parmi le groupe; mais bah! l'impression fut vite passée et l'emménagement commença.

Du reste, par une délicatesse dont on ne saurait trop les louer, les médecins, prenant pitié de nos

nerfs, avaient eu la précaution d'en faire enlever les sujets.

Là, nous nous trouvions à merveille : toutes les nuits, des secousses plus ou moins violentes nous réveillaient ; mais, dans ces baraques de bois, nous pouvions les narguer sans crainte. Elles devenaient même matière à plaisanteries.

Cette existence dura dix jours, au bout desquels nous décidâmes de retourner à Panama; non pas que nous fussions mal dans notre salle de dissection, mais, parce que l'éloignement de la ville rendait le service très gênant.

Du reste, la majeure partie de la population avait aussi réintégré ses foyers.

On se faisait peu à peu à cette idée du tremblement de terre, comme on s'était fait aux autres inconvénients du pays. C'en était un de plus, voilà tout.

On prenait néanmoins certaines précautions. Ainsi, chacun avait sa corde à nœuds attachée à son balcon ou à la barre d'appui de sa fenêtre, toute prête à être lancée dehors.

Chaque fois que, pendant la nuit, se faisait entendre ce cliquetis des intérieurs qui accompagnait les secousses et que maintenant les Panaméens commençaient à bien connaître, vite on déroulait sa corde et l'on descendait sur la place publique.

On eût dit d'une population de singes.

Cet état se prolongea pendant un mois, au bout duquel les secousses finirent par disparaître graduellement comme des ondes qui vont toujours en s'affaiblissant.

Cinq mois après, des affaires de famille me rappelaient en Europe, et je dus abandonner le service de la Compagnie.

Ce fut le cœur serré que je quittai cet isthme, où j'avais dépensé deux de mes meilleures années de jeunesse; et, encore aujourd'hui, au milieu de la vie de Paris, quand ma pensée me reporte à mon séjour là-bas, c'est avec un regret pour cette existence, un regret sincère, qui n'est pas seulement ce sentiment de tristesse banale évoqué par le souvenir d'un temps passé.

On s'attache à un pays par tout ce qu'on y a éprouvé, souffrances ou joies.

De souffrances réelles, j'en eus peu : je fus un des privilégiés de toute façon.

Parfois, certes, la vie fut dure; mais, à distance, ces désagréments du moment s'estompent, et je me souviens seulement des nombreuses compensations qu'elle m'a offertes, par sa nouveauté même, par son charme étrange, par son imprévu perpétuel,

aussi bien que par l'amitié des bons et loyaux compagnons, avec qui nous avons, ensemble, fait notre part, si modeste soit-elle, dans la plus gigantesque des entreprises modernes.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE Ier

Les adieux. — Saint-Nazaire. — Le *Lafayette*. — En route. — Installation. — M. Montcenaux. — Un gros temps. — Le commandant Delaplane. — Le ciel des tropiques. — Le champagne du commandant. — La Guadeloupe. — Fort-de-France. — Corinne. — La Guayra. — Escales. — En vue de Colon. — « Ceci percera cela ! ». 1

CHAPITRE II

Colon-Aspinwall. — Un futur héros. — Les jeux. — Clampton. — M. Blanchet. — Y a-t-il un photographe ? — Panama-Rail-Road. — Aperçu général de l'isthme. — Arrivée à Panama. 27

CHAPITRE III

Panama. — Le Grand-Hôtel. — La sieste. — Las Bovedas. — Dolce Panama ! — La roulette. — L'armée. — Un chef de musique français. — Etat des travaux. — Utilité d'un plan exact. — Séparation. 47

Pages

CHAPITRE IV

Le *Chagres* et son barrage. — Arrivée à Gamboa. — Installation. — Le personnel de la brigade. — La vie au campement. — Un accouchement. — L'eau du Chagres. — La calentura. — Les ouvriers indigènes. — Difficultés du travail. — *Les Trochas*. — La nuit dans la forêt. . . . 67

CHAPITRE V

Le village de Gamboa. — La famille Olivarès. — L'algarade de Francesco. — Symptômes de révolte. — Pacheco. — Sous les armes. — Départ de Pacheco. — Les serpents. — Fugues à Panama. — L'abrutitura. — Louis et Georges Werbrugghe. 87

CHAPITRE VI

Augmentation de la brigade de Gamboa. — Embellissements. — Arrivée de M. Carré. — Vengeances de Colombiens. — Nouveau personnel. — Gamboa-les-Bains. — Visite de M. Bione. — Sa mort. 109

CHAPITRE VII

Dislocation de la brigade de Gamboa. — Morts de Blasert et de M. Blanchet. — Confection du plan général et tracé de l'axe du canal. — Installation à Panama. — Notre ménagerie. — Une fugue de Pepo. — Fêtes de l'Indépendance. — Courses de chevaux dans les rues. . . 128

CHAPITRE VIII

Tracé de l'axe du canal. — Gorgona. — Le Rancho des ingénieurs. — Les Chinois dans l'isthme. — Opérations sur le terrain. — Concurrence aux Chinois. — Les clous en bois. — Le niveau à bulle de suif. — Un bachelier 147

Pages

CHAPITRE IX

Préparatifs d'une expédition sur le haut Chagres. — Les palanquiers. — Eugenio Trefolio. — José Ximenès. — Navigation sur le Chagres — Crucès. — Le Camino Regale. — Traces d'anciens explorateurs. — L'ancre. — La chasse en pirogue. — Piva. — Nos campements. . . 168

CHAPITRE X

Un serpent dans la pirogue. — Un costume de Trouville. — Le tapir. — Alhajuela. — Les rapides. — Le supplice des sables. — Le meurtre d'un singe. — La Campana. — Les Garapates. — La liane mauvaise. — Caïmans. — Alto-Chagres. — Deux solitaires. — L'agouti au champagne. — Le retour. 187

CHAPITRE XI

San-Pablo. — Une station abandonnée. — Le signal à bras. Manière de décharger les colis à grande vitesse. — Le pont de Barbacoas. — Les *hand-cars*. — Chasses à l'iguane, au dindon sauvage. — La *Calentura*..... 213

CHAPITRE XII

A l'hôpital. — Un moribond. — Les larves. — Guérison. — L'hydrographie de la baie. — L'observatoire de Naos. — Amiral. — Chasses dans la baie. — Notre popote. — Les docteurs et les microbes. — Les Jamaïcains dans l'isthme. — La délégation américaine. — Un nouveau stationnaire anglais. 233

CHAPITRE XIII

Le pays des caïmans. — En perdition dans la baie de Panama. — A bord de la corvette anglaise. — Le départ. — Le Rio-Caïmito. — La lagune. — Un paysage antédiluvien. — Le massacre. — Combat de caïmans. — Une nuit dans un rancho. — Mort d'un Indien. — Retour à bord. — Inquiétudes. — Les revenants. 255

Pages

CHAPITRE XIV

Le tremblement de terre. — Ce qu'on peut faire en quarante-cinq secondes. — Par la fenêtre. — La panique. — Encore la marche de Boccace. — A dos de médecin. — Diverses aventures. — Nouvelles secousses. — Le doigt de Dieu. — Campements. — La salle de dissection. — Effets du tremblement de terre dans les autres parties de l'isthme. — Retour en Europe. 279

. . . . .

. . . .

. . . . . .

Imprimerie BOLBACH et THOMAS, 25, rue de Lille. — Paris.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE SEP 22 '39

DUE MAR 18 '48

SA 8188.88.4
Deux ans a Panama.
Widener Library 004392947
3 2044 080 540 834